



الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
République Algérienne Démocratique et Populaire

المحافظة السامية للأمازيغية

•⊙⊙•⊙: :/Σλ / +Σ⊙:⊙⊙•

+ Σ ⊙ : ⊙ ⊙ •

TIMMUZGA

TIMMUZGA

№ 10
oct 2004

مجلة المحافظة السامية للأمازيغية

TAS⊙ENT N USQQAMU UNNIG N TIMMUZGA



DA MOHAND OUIDIR AÏT AMRANE N'EST PLUS

Au moment où nous apportons les dernières retouches à ce numéro de la revue "Timmuzgha", nous apprenons le décès après une longue maladie, le 31 octobre 2004 à minuit de Da Mohand Ouidir Aït Amrane Haut Commissaire du HCA

Tamazight perd l'un de ses derniers pionniers, l'Algérie l'un de ses piliers du nationalisme. Da Idir nous lègue un immense héritage culturel et patriotique dont nous devons être dignes. Nous sommes toutes et tous aussi consternés par sa disparition que sa famille à qui nous présentons nos sincères condoléances.

Biographie de Da Mohand Ouidir Aït Amrane

Mohamed Ouidir Aït Amrane est né le 22 mars 1924 à Tikidout dans la commune des Ouacifs à Tizi-Ouzou.

Il fréquente l'école primaire en Kabylie de 1930 à 1934, puis de 1934 à 1938 à Sougueur (Tiaret).

Il est admis en seconde le 4 novembre 1941 au lycée Emir Abdelkader (ex-Bugeaud) à Alger. Le lycée étant réquisitionné par les forces alliées qui ont débarqué à Alger le 07 novembre 1942; Aït Amrane est contraint de s'inscrire à l'Ecole Normale de jeunes filles de Miliana où il effectue les années 1942/1944. Il retourne à Tiaret en juillet 1944 où il adhère à la 1ère cellule du PPA clandestin. Il rejoint à nouveau Alger en janvier

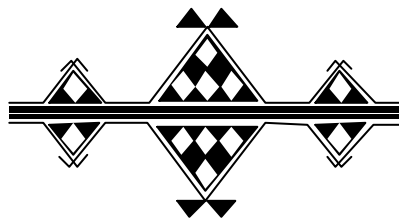


1945 où, il est inscrit au lycée de BenAknoun . C'est là, avec tous ses camarades retrouvés qu'il composa « **EKKER A MMIS OUMAZIGH** ». Terrassé par une grave maladie qui l'immobilisa à l'infirmerie du lycée, il se sépara de ses camarades Ait Ahmed Hocine, Said Chibane, Ould Hamouda Amar, Oussedik Omar et Benai Ouali, qui rejoignent la Kabylie à l'appel du parti. Il fut arrêté et condamné pour atteinte à la sûreté de l'état en 1956, par les forces coloniales. Il est élu député de la première assemblée nationale de l'Algérie indépendante en 1962. Il est nommé inspecteur de l'académie de Tiaret en octobre 1964.

En janvier 1965, il est Préfet d'El Asnam (Chlef). Il reprend la direction de l'éducation à Tiaret à la fin de la même année. Il prend en charge le contrôle régional du parti FLN à partir de 1971. Après l'ouverture démocratique provoquée par le soulèvement d'octobre 1988, il adhère au Rassemblement pour la Culture et la Démocratie (RCD) dès sa création. Il est élu membre du conseil national par le 1er congrès du parti le 16 novembre 1989.

Durant le boycott scolaire déclenché par le Mouvement Culturel Berbère en Kabylie entre septembre 1994 et avril 1995, Monsieur Ait Amrane anime plusieurs conférences à travers le pays, en faveur de la reconnaissance de la langue et de la culture amazighes. Il bravait le danger du terrorisme intégriste et n'hésitait pas à répondre aux sollicitations des associations culturelles, des universités et du Mouvement Culturel Berbère pour transmettre son savoir. Après les accords du 22 avril 1995, qui mettent fin au boycott scolaire et qui aboutissent à la création du Haut Commissariat à l'amazighité et l'introduction de Tamazight dans le système éducatif. Monsieur M. Ouidir Ait Amrane est désigné consentuellement Haut Commissaire en mai 1995. Il y restera jusqu'à sa mort en Octobre 2004. Ils s'éteint le dimanche 31 octobre 2004 à 00H00.

Le collectif du HCA



TIMMUZGHA

N°10 Oct. 2004

Revue du Haut Commissariat à l'Amazighité

19, avenue Mustapha El Ouali
(Ex Debussy) Alger
Tél.: 021.64.29.10 / 11
Fax: 021.63.59.16
B.P. 400, 16070
El Mouradia - Alger

Responsable de la publication

Mohamed AITAMRANE

Haut Commissaire
à l'Amazighité

Directeur de la rédaction

Djaffar OUCHELOUCHE

Coordinateur Général

Youcef MERAHI

Comité de rédaction

Y. MERAHI
M.O LACEB
S.H.ASSAD
C.BILEK
D.OUCHELOUCHE
A.HADJSAÏD
H.BILEK
B.AZIRI

PAO [REDACTED]
H.OULD MOHAND

SOMMAIRE

Da Mohand Ouidir AÏTAMRANE n'est plus Biographie. <small>Lecollectif du HCA</small>	04
Editorial.	07
L'apport de Idir Aït Amrane à la cause nationale <small>S.Hadjeres</small>	08
Rétrospectives des actions du 1 ^{er} semestre 2004 <small>D.Ouchelouche</small>	10
Bilan du festival du film amazighet proposition pour la 6 ^{ème} édition <small>H.Assad</small>	12
L'an IX de l'enseignement de Tamazight : évolution 1995/2004 <small>C.Bilek Benlamara</small>	16
L'enseignement du kabyle, langue maternelle <small>H.Abdennebi et H.Kherdouci</small>	20
L'écriture en Tamazight : une position d'opportunité et non de nécessité <small>Y. Adli</small>	25
Langue orale ou langue écrite : l'enjeu <small>A.Abdesslam</small>	30
La passion de l'écriture : quelques notes de lecture <small>M.O Lacey</small>	35
L'écriture de la langue : parcours et difficultés <small>O.Benkaci</small>	38
Basques et berbères <small>M.A.Haddadou</small>	42
La réécriture de l'histoire à quand la réconciliation <small>C.Bilek Benlamara</small>	45
Smail Azikiw <small>B.Aziri</small>	47
Ccna n teqbaylit tamagit tamazi't <small>H.Bilek</small>	53
Ccix n Lecyax <small>R.Boucetta</small>	57
L'expérience éditoriale du HCA <small>A.Hadj-Said</small>	59
Le dernier printemps de l'espoir <small>S.Ait Sidhoum</small>	61
Orfèvres et orfèvreries en Algérie statut, représentations et symboles <small>A.Sayad</small>	63
Oralités africaines <small>A.Ben Naour</small>	68
EN ANNEXE Entretien avec Mohia Bonnes feuilles du 5 ^e festival Amazigh	



AL RI TO IT D E

TAGWEJDIT

Ne faudrait-il pas confier l'exécution des questions liées à l'Amazighité au HCA ?

L'enseignement de la langue amazighe a été introduit partiellement à l'école algérienne à l'entrée de l'année scolaire 1995/1996. Cette introduction avait été imposée à la suite d'un boycott scolaire et universitaire suivi en bloc par tout le Kabylie à l'entrée précédente. Les accords intervenus le 22 avril 1995 entre le mouvement associatif amazigh et la Présidence de la République l'ont consacrée.

Qu'en est-il de cette rentrée 2004/2005 ?

Selon l'option retenue par le MEN, l'enseignement de la langue serait généralisé dès septembre 2004 dans l'ensemble de la Kabylie et à partir de la 4^e année primaire. Pour cela, un programme de formation d'enseignants a été arrêté, alors que cette formation aurait dû commencer depuis 1995. Que de temps perdu !

Un centre national pédagogique et linguistique pour l'enseignement de tamazight est créé par décret exécutif n° 03/470 du 02/décembre 2003, mais n'est toujours pas opérationnel. D'autre part, un comité interministériel, auquel le HCA n'a pas été convié, se serait penché sur les voies et moyens à mettre en œuvre pour planifier les nombreuses difficultés auxquelles font régulièrement face la poignée d'enseignants de cette discipline ; le réservoir de recrutement des formateurs que sont les deux départements de langue et cultures amazighes de Bejaia et Tizi-Ouzou devaient être sollicité pour combler le déficit d'encadrement. La rentrée scolaire 2004 est aujourd'hui consommée : les engagements pris par le MEN ne sont pas concrétisés, notamment les solutions dégagées par la commission mixte HCAMEN du mois d'août 2003. Reconnaissance du diplôme Tanaga, qui a sanctionné le stage d'août 1995 des enseignants pionniers grâce auxquels l'état a respecté son engagement à introduire Tamazight à l'école Algérienne dès septembre de la même année.

- Mesures gouvernementales exceptionnelles de régularisation des vacataires et enseignants « déclassés » dans le but de consolider le corps des formateurs.
- Dérogation en faveur des enseignants de tamazight pour effectuer le service national dans leur corps d'origine.
- Assouplissement des conditions d'admission à l'ITE de Ben Aknoun.
- Introduction de la discipline à l'ENS de Bouzareah et l'Ecole Normale de Kouba.
- Ouverture de postes budgétaires en quantité suffisante particulièrement en Kabylie.
- Formation et nomination d'inspecteurs titulaires
- Mise en place d'une stratégie globale de l'enseignement de la langue amazighe.

Toutes ces mesures qui constituent une urgence continuent d'être ignorées par le département chargé de l'éducation nationale. Chaque fois que des conflits éclatent, le HCA est obligé de jouer aux « pompiers » il doit aussi organiser annuellement des stages de perfectionnement au personnel enseignant afin de palier aux carences de la tutelle dans le domaine. Les statistiques recueillies directement sur le terrain sont souvent contradictoires avec celles fournies par les Directions de l'éducation des wilayas. Les doléances des enseignants, des étudiants, licenciés en langue et littérature amazigh, des parents d'élèves convergent toutes vers le HCA qui est sommé de les satisfaire. Les domaines de la culture, de l'information, des médias et de l'environnement n'échappent pas à ce constat malheureusement !

Alors, l'on se pose la question : ne faudrait-il pas confier le caractère exécutif des questions liées à l'amazighité au Haut Commissariat à l'Amazighité.



L'apport de Idir Aït Amrane à la cause nationale *

Sadek Hadjerès politologue.

Invariablement, il terminait ses lettres par la formule : « Seg Oul Zed digen amaman » (D'un cœur aussi clair et pur que de l'eau).

Ses qualités de cœur n'avaient effectivement d'égal que son ouverture d'esprit, son abnégation patriotique et ses compétences linguistiques. Je voudrais illustrer pourquoi c'est pour moi aujourd'hui comme si une étoile venait de s'éteindre dans le ciel de l'amazighité culturelle. Comme les étoiles lointaines qui ont cessé d'exister mais dont la lumière nous parvient encore, son œuvre et son apport à la fondation d'un édifice national viable continueront d'éclairer notre route vers l'épanouissement culturel dans son enracinement de civilisation et de culture pluriel.

Notre amitié et notre engagement commun remontent à octobre 1944, quand, jeunes lycéens des deux années terminales, nous étions venus au lycée de Ben Aknoun rouvert, lui de Tiaret, moi de Larbâa (Mitidja) avec d'autres originaires de tous les coins de l'Algérie centrale, surtout de Kabylie, chacun porteur de représentations culturelles et identitaires liées à son itinéraire familial et social, que nous mettions en commun de façon assez heureuse dans le creuset chaleureux du bouillonnement patriotique qui avait suivi le débarquement anglo-américain de 1942. Après le tournant de Stalingrad, la Deuxième Guerre mondiale entrait dans sa phase finale, elle portait pour nous des effluves d'espoir et de liberté des peuples. Je me souviens alors comment, à la pause d'après-midi d'une grise journée hivernale de début 1945, dans un préau du lycée balayé par un vent glacial, il nous chanta le refrain et l'ébauche des premiers couplets de ce qui allait devenir l'hymne « Ekker amissou Mazigh », qui allait désormais accompagner pour nous le fulgurant « Min Djibalina » en arabe, son frère jumeau complémentaire et inséparable.

Il venait de le composer, après une longue maturation, en griffonnant le texte (qu'il a conservé avec toutes ses ratures) pendant un cours de maths, matière dans laquelle il excellait. Les paroles aussi bien que l'air nous ont aussitôt électrisés, tant elles répondaient dans la ferveur de l'époque à la fois à une culture orale venue du fond des âges, exprimée en une langue simple qui nous était charnelle, et aux sentiments patriotiques algériens qui nous habitaient. Il y avait notamment là, autour de lui, Laïmèche Ali, qui allait à 19 ans trouver la mort dix-huit mois plus tard, au début d'août 1946, en ayant contracté une typhoïde dans le maquis qu'il avait gagné dès ce moment. Il y avait Ammar Ould Hammouda, un des futurs et premiers responsables de l'OS qui trouva la mort (enfin en 1956 ou début 1957 ?), victime des odieuses « épurations » qui ont assombri l'histoire de la wilaya III. Il y avait aussi Omar Oussedik, un des futurs officiers de la wilaya IV, qui sera aussi un membre du GPRA pendant la guerre puis un des responsables de la zone autonome d'Alger après le cessez-le-feu, Yahia Henine, alors maître d'internat et un des futurs rédacteurs de la brochure « L'Algérie libre vivra » et, enfin, encore vivant, Hocine Aït Ahmed dont il n'est nul besoin d'appeler l'itinéraire.

C'était là le noyau de la cellule du PPA du lycée, qui comprenait environ une vingtaine à une trentaine de membres, une cellule au dynamisme certain sur le plan des activités et des débats, sous l'impulsion et le suivi de Abdallah Filali d'abord puis du regretté Bennai Ouali, à qui la direction du PPA avait confié cette tâche en même temps que la direction du district de haute Kabylie.

L'un et l'autre de ces deux derniers périrent aussi au cours de la guerre d'indépendance, victimes du gâchis et des aberrations inspirés, comme l'admirablement peint une chanson de Lounis Aït Menguelat, par le monstre que portent



en eux autant les révolutions que les individus quand ils ne sont pas capables de maîtriser ces dérives. L'hymne s'est aussitôt répondu comme une traînée de poudre, non seulement dans les monts de Kabylie, mais aussi dans la capitale et les villes principales du pays, porté en particulier par le véhicule et l'instrument performant de l'éveil national que fut le mouvement de jeunesse des SMA (Scouts Musulmans Algériens). Rares étaient les circoncisions, les mariages, les fêtes annuelles d'associations ou les « sahrat » en des occasions diverses, où cet hymne ne côtoyait par son équivalent arabophone « Mindjibalina » qui, lui aussi, se distinguait par une langue dépouillée qui allait droit au cœur.

Une chose m'a frappé par sa signification de convergence profonde dans cette première moitié des années quarante. Je me souviens qu'à Larbâa des Béni Ouacif ou encore à Larbâa Nath Irathen, les jeunes nationalistes de Kabylie chantaient avec grande ferveur des chants patriotiques en arabe, y compris classique, dont ils ne comprenaient pas la plupart des paroles. Cependant qu'à Larbâa Béni Moussa, localité arabophone à 95 pour cent, les gosiers arabophones des jeunes scouts faisaient découvrir en kabyle à la population, sinon les sens des paroles (appréhendés seulement globalement, à partir de mots-clés comme ifriqiya, messali, etc), du moins l'existence d'une langue et des compatriotes qui brûlaient du même amour de l'indépendance et de la même haine contre l'oppression coloniale. Je fus frappé comment les deux cheikhs (de la méditation et de la prière) de Nadi-I-Islah ne virent aucun « péché » dans cette démonstration de la diversité culturelle nationale, qui se renouvela d'ailleurs sans problème pour d'autres chants, dont « Dhi Jerjer », encore plus difficile et pour lesquels les gosiers in habitués avaient commencé à prendre goût.

Que dire alors de la population, des gens simples et honnêtes pour qui tout cela allait desoi dans ce tourbillon nouveau d'idées et de représentations, dont la mutation des modes vestimentaires venait d'être un élément spectaculaire après le débarquement américain et l'inondation des souks par les tenues bradées au marché noir par les Gis à une jeunesse dont les frusques tombaient de plus en plus haillons ?

La majorité des patriotes sincères voyaient du bien dans une forme d'expression, une arme de

plus (s'ajoutant au « butin de guerre » francophone largement utilisé dans maintes activités), qui permettait de faire connaître en tamazight, jusqu'aux grands-mères et aux fellahs et leurs enfants, jamais sortis de leur terroir, les mots magiques de l'indépendance, la fierté du projet de liberté pour l'ifriqiya (appellation fréquente à l'époque des trois pays d'Afrique du Nord aujourd'hui désignés comme Maghreb) et les défis lancés par les leaders charismatiques : Allal El-Fassi, Messali et Bourguiba.

Quant aux couches de lettrés honnêtes, que pouvaient-ils reprocher, bien au contraire, à la façon dont l'hymne glorifiait la patrie à travers Mazigh, l'ancêtre mythique, en faisant de la Kahina le trait d'union positif entre deux époques de notre histoire ? Deux époques que les colonisateurs faisaient tout pour opposer entre elles afin de justifier « l'arbitrage civilisateurs » d'une « latinité » portée par les armes et la domination économique. Un couplet de l'hymne de Aït-Amrane soulignait :

« Il Kahina Ichaouiyen, Thin isseddane irgazen, Inaseddine dhaghdedjidh, Nennough fellasakken dennidh ».

Il n'y avait pas meilleure façon d'exprimer, d'unir et de valoriser ce double héritage qu'a été pour nous l'amour de la liberté et l'attachement à ce que nos ancêtres et notre peuple ont créé de meilleur dans le champ de la civilisation islamique. Il n'y avait pas de façon plus saisissante d'exprimer cette exigence de synthèse dont notre histoire et notre société contemporaines ont le plus grand besoin, que de s'adresser avec Aït-Amrane, à chaque jeune de notre pays.

« Va dire à la Kahina des Aurès, celle qui a dirigé et conduit des hommes, la religion (ou aussi la dette) que tu nous as laissée, nous avons combattu pour elle comme tu nous l'as recommandé ».

Qu'est devenue cette message à partir des années 40 ? Comment Aït-Amrane, ses frères ou camarades ont-ils affronté les tempêtes qui ont cherché à brouiller ce message ? C'est ce que je m'efforcerai d'illustrer ultérieurement.

* in le quotidien d'Oran.



Rétrospectives des actions du 1^{er} semestre 2004

Djaffar Ouchellouche

Directeur de la Communication P/I. au HCA

Consécutivement à l'année de l'Algérie en France, l'année 2004 est entamée par le HCA avec « le mois de l'amazighité à Paris ».

Ce programme, organisé en partenariat avec le centre culturel Algérien, a permis de montrer à la communauté émigrée, ainsi qu'aux français les multiples facettes de la culture amazighe : cinéma, théâtre, poésie, couture, peinture, art culinaire, et aussi conférences sur l'histoire des Imazighens suivies de tables rondes. La délégation du HCA a profité de l'opportunité pour y célébrer Yennayer 2954, jour de l'an amazigh avec notre communauté. Cette manifestation s'est déroulée du 6 au 30 janvier 2004.

Le HCA s'est aussi inquiété de l'enseignement de tamazight dans le milieu des non-voyants : une journée d'étude leur a été consacrée, en implication avec leur association nationale le 10 mars à Tizi-Ouzou.

Le traditionnel stage de perfectionnement au profit des enseignants de la langue amazighe a eu lieu au centre de vacances de la mutuelle générale des matériaux de construction à Zeralda du 29 au 31 mars dans un cadre enchanteur, loin des dortoirs et des réfectoires des internats. Les enseignants ont choisi au préalable les thèmes de formation abordés que les encadreurs retenus par le HCA ont étudié et développé pendant le stage.

Il y a lieu de souligner qu'une vingtaine de futurs enseignants (licenciés en langue et littérature amazigh non encore recrutés) ont

aussi bénéficié de ce stage.

Dans la dernière décennie d'avril, c'est le livre et le multimédia qui occupent l'actualité culturelle amazighe à partir de Bouira. Le HCA y organise les journées nationales du 27 au 29. Au-delà des classiques stands des exposants, éditeurs en présence des auteurs, la manifestation est enrichie par la participation de la bibliothèque nationale du Hama, du CNRPAH, de la bibliothèque Cheikh Oulabbib, des associations Imedyazen, Izlou and M'zab, Taghourtd'Ilizi, et du club scientifique amazigh de Tizi-Ouzou. De nombreux universitaires, auteurs et éditeurs ont donné des conférences liées à l'objet de la manifestation. A l'issue des journées il a été retenu l'organisation du salon à Bouira, annuellement.

Le discours direct de l'oralité dont le vers poétique est le principal canal de fixation et de transmission, nécessite une présence simultanée du locuteur et du destinataire. Dans la société moderne les moyens de fixation de la parole se sont diversifiés : l'écriture et l'audiovisuel sont autant de canaux sur lesquels ni le temps ni l'espace n'ont d'emprise. Actuellement, le besoin d'investir ces moyens de communication, en tamazight, s'en ressent et pour mieux le cerner, le HCA organise les 18 et 19 mai 2004 à Zeralda un colloque dont le thème générique est : « **Tamazight de l'oralité au passage à l'écrit.** »

Les axes de réflexion portent sur :

- Le besoin d'écriture en tamazight
- Les limites du lexique amazigh
- Les problèmes de la graphie
- Les problèmes de niveau de la langue.



A l'issue des deux journées d'études, les séminaristes ont arrêté des recommandations:

1- L'usage du caractère latin s'étant imposé massivement pour écrire tamazight, il est recommandé que ce choix soit définitivement entériné par les pouvoirs publics. Aussi il est nécessaire de mettre fin à la polygraphie qui n'est pas compatible avec la pratique pédagogique.

2- Dans le cadre de la revalorisation du patrimoine culturel national, il est recommandé d'intégrer, dans les cours d'histoire, les systèmes d'écriture amazighs (lybique et tifinagh).

3- Procéder à l'ouverture du centre national pédagogique et linguistique pour l'enseignement de tamazight.

4- Reconnaissance du statut officiel à la langue amazighe.

5- Organisation de stages de perfectionnement pour les personnels des médias audiovisuels.

6- Insertion d'un module de langue amazigh dans les filières universitaires.

7- Mise en place d'une commission officielle d'onomastique qui aura pour tâche:

- de normaliser la nomenclature toponymique et anthroponymique.

- D'arrêter un système de translittération des caractères arabes et berbères en caractères latins.

- D'officialiser les noms géographiques.

En juin, le festival du film et du documentaire amazighs est organisé à Annaba avec les concours du ministère de la culture, de la wilaya et de l'APC de Annaba dont le déroulement et les recommandations peuvent être consultés dans l'article de Mr S.E Assad: «le bilandufestival».

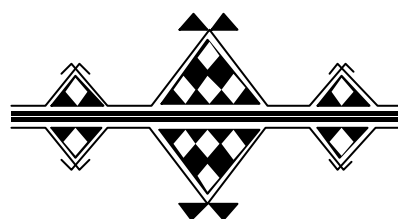
Cette 5^e édition est caractérisée par l'attribution de deux prix: l'olivier d'orel'olivier d'argent. Le premier prix est revenu au film: «Le tuteur de Madame la Ministre» de Djamila Amzal, le second prix au documentaire «Tamugadi» de Mokrane Aït Saâda.

Ce festival a vu la participation de 19 œuvres en compétitions et 4 exclusivités hors compétition.

En outre, un stage d'initiation au métier du cinéma a été ouvert pendant 6 jours à 50 stagiaires venus de plusieurs wilayas.

Le HCA a lancé l'édition de 17 manuscrits dont 11 sont pris en charge par le fond national des arts et lettres du ministère de la culture; «le fils du pauvre», traduit en tamazight, a paru au mois de mai dernier. Il a été mis à la disposition des bibliothèques, des enseignants et des associations culturelles. Les 7 autres manuscrits sont pris en charge par l'institution.

Le 1^{er} semestre 2004 est malheureusement marqué par l'absence de retour d'échos des institutions partenaires du HCA et l'inexistence d'initiatives des administrations interpellées par l'article 3 bis de la constitution consacrant Tamazight langue nationale. Partant de ce constat le HCA se devait d'entreprendre certaines actions, combien même elles ne relèvent pas de ses attributions.





Bilan du festival du film amazigh et propositions pour la 6^{ème} Edition

Si El Hachemi ASSAD

Le festival du film amazigh qui est déjà à sa cinquième édition fournit l'argument d'une dynamique cinématographique nouvelle en Algérie. La dernière édition qui s'est tenue à Annaba du 17 au 21 juin 2004, intervient dans un contexte d'une volonté politique de relance du cinéma Algérien. Ce secteur névralgique de la culture doit bénéficier avec force de l'appui des pouvoirs publics, par le biais d'actions multiformes, notamment la formation dans les métiers du cinéma, l'aide directe ou indirecte à la production cinématographique, la réhabilitation des salles de cinéma, la création d'une industrie cinématographique...

Aussi, faut-il dire que ces actions sont amplement prises en compte dans le nouvel programme du gouvernement et approuvé par l'Assemblée Populaire Nationale en date du 22 Mai 2004. A cet effet, le sixième chapitre du dit programme consacré à la politique culturelle au service de la cohésion nationale et au développement de la culture prendra en charge, dans tous ses segments, la promotion de l'Amazighité tant que langue d'expression et en tant que patrimoine à valoriser.

- Le bilan en quelques mots :

Le festival avec son aspect itinérant a nécessité de grand effort pour l'implication d'un maximum d'institutions, de partenaires et de sponsors. L'idée de faire un festival avec une seule source de financement, celle du sponsoring, a été le défi à surmonter d'autant plus que l'institutionnalisation, tel que défini dans le décret exécutif n° 03-297 du 10 septembre 2003, trouve tout son sens dans cette démarche.

En l'absence des règles de fonctionnement, de financement des festivals culturels en Algérie, le rendez-vous du film amazigh, placé sous le haut

patronage de Madame la Ministre de la Culture et de Monsieur le Wali de Annaba, a été une expérience réussie et riche en renseignements pour les éditions à venir. L'évaluation de cette édition nous permet de situer avec précision les aspects négatifs et positifs enregistrés à un niveau de l'organisation, de la programmation et des résultats.

L'évaluation dégagée annonce une série de propositions pour servir de règles de fonctionnement aux prochains rendez-vous du film amazigh.

Propositions pour le prochain festival

Le festival et le stage étant étroitement liés, certaines propositions qui suivent sont regroupées tandis que d'autres, qui concernent plus précisément la formation, apparaissent sous la rubrique « propositions pour le prochain stage ».

Films en compétition:

Elaboration de critères de sélection adaptés à la réalité de la production de l'année par un comité composé d'un panel de professionnels du cinéma (réalisateurs, producteurs, distributeurs, techniciens, critique...)

- Les films retenus pourraient faire l'objet de deux sections « Films en compétition » et « Panorama de la production de l'année ».

- Date butoir des inscriptions pour les films en compétition: trois mois avant la tenue du festival.

Demander aux candidats un court résumé de leur film ou le faire parvenir par un membre du comité de sélection. Sous-titrages recommandés pour les films en compétition.



Remettre un règlement du jury à chacun des membres de celui-ci, et le faire figurer dans le programme

■ Films hors compétition:

- Se procurer les copies impérativement 3 mois avant la tenue du festival.

- En cas de non disponibilité du réalisateur, prévoir la présence d'autres membres de l'équipe du film.

■ Information et Communication:

Supports d'information du festival:

- Programmer des films en compétition et hors compétition

- Programmer du stage, affiches, calicots

- Diffusion 6 semaines avant le festival dans la ville d'accueil et dans les équipements culturels du pays (cinéma, théâtres, maisons de la culture, théâtres...)

- Dossier de presse à communiquer aux différents médias trois semaines avant le festival

- Alimenter le site web du festival avant, durant et après le festival

■ Projection des films:

Prévoir un technicien permanent, seul responsable de la maintenance du matériel pour des projections optimales. La diversité des formats nécessite en effet des matériels spécifiques (VHS, BETA, 35mm). L'idéal pour les responsables du festival est d'être dotés de leur propre matériel de projection, en bon état de marche.

- Organiser des projections de films d'une durée d'une heure 30 / ou 1h45 maximum.

- Espacer les séances

- Confier à des stagiaires l'accueil du public

- Fermer les portes du début à la fin de chaque séance

■ Accueil:

- Loger les participants à proximité des lieux de déroulement du festival.

- Fournir des badges avec les noms et fonctions des participants

- Remettre aux festivaliers un petit guide de la ville: bref historique, sites, monuments ou curiosités à visiter, adresses utiles (médecins, pharmacies, restaurants...)

- Prévoir une soirée de convivialité le premier ou deuxième jour du festival

- Maintenir et développer l'accueil d'exposants en lien avec le cinéma et le spectacle vivant.

- Prévoir une demi-journée de relâche
Ouvrir les visites de sites dans la ville d'accueil à l'ensemble des festivaliers

■ Organisation:

- Fixer une réunion la veille au matin du festival entre l'équipe du Comité d'organisation, les membres du jury et les responsables des organismes et structures d'accueil de la ville.

Il est également indispensable pour les différents intervenants d'identifier chacun des membres de l'équipe du HCA, et de connaître précisément les tâches qui leur sont confiées dans l'organisation du travail:

- Affichage des horaires du secrétariat

- Ouverture des salles de travail des stagiaires une demi-heure avant les séances.

- Vérification du matériel de projection par le technicien chargé de la maintenance du matériel audio-visuel

- Mise en place de la salle (tableau, craies ou feutres,...)

- Remise dans les meilleurs délais des documents, photocopies... demandés par les intervenants du stage. Informer par voie d'affiche systématiquement et aussitôt tout changement ou défection intervenant dans la programmation des films ou des conférences et prévenir en amont les responsables des salles concernées.



Lestage, rappeldesObjectifs:

3.1. Favoriser les rencontres entre cinéphiles et les échanges professionnels.

En groupe ou individuellement, au cours du stage ou à la suite des projections des films en compétition, les échanges entre stagiaires et professionnels du cinéma ont donné lieu à des discussions et des débats riches et passionnés. Des rencontres parfois magiques, comme celle entre les stagiaires et un monteur cinéma et qui s'est concrétisée à travers la réalisation d'un document audio-visuel sur le quotidien du festival et d'un très court-métrage de fiction.

Une initiative spontanée et bénévole de la part de ce monteur qui a su intéresser et mobiliser les stagiaires, en dehors des horaires de stage (22 h à minuit tous les jours et quelquefois plus tard). Ces documents ont été réalisés avec le matériel personnel de quelques stagiaires (appareils photo, caméscope...), le savoir-faire et la pédagogie de l'intervenant et le désir, pour les stagiaires, de présenter un travail collectif abouti en fin de stage.

3. 2: Initier les stagiaires à la lecture filmique par un visionnage d'oeuvres cinématographiques:

Les visionnages ont été de deux ordres:

- Films sur les métiers du cinéma projetés lors des séances de travail du stage, avec l'encadrement, ce qui a favorisé une plus grande concentration de la part des stagiaires.

- Films du festival en compétition ou hors compétition où l'on a pu constater - tant parmi les stagiaires que parmi le public - des difficultés à suivre les projections: entrées et sorties de la salle à tout moment, téléphones portables qui sonnent, discussions à haute voix,...

L'initiation à la lecture filmique nécessite de voir un maximum de films avec une attention soutenue. Pour se faire, quelques mesures à prendre lors du prochain festival contribueraient à responsabiliser les spectateurs, stagiaires et public confondus.

3.3: Faire émerger des désirs de formation plus approfondie et spécialisée dans le secteur du cinéma.

Des désirs qui se sont accrus grâce à la qualité des intervenants du stage. Indépendamment de la qualité des interventions de chacun, je tiens à saluer tout particulièrement ceux qui sont allés au-delà de leur prestation en assurant une présence active et quasi-quotidienne durant tout le stage, et qui ont fait preuve d'une grande écoute du groupe des stagiaires.

Ce désir de formation s'est tout d'abord exprimé lors de l'appel à candidatures pour ce stage « de sensibilisation et d'initiation aux métiers du cinéma » avec près de 200 lettres de motivation adressées au Festival du film Amazigh/Algérie, qui en a retenu une soixantaine. Il s'est exprimé également tout au long du stage, et surtout à la fin avec une question leitmotiv: « Y aura-t-il une suite à ce stage? », et une demande récurrente « On voudrait bien continuer, aller plus loin »...

Des besoins auxquels, le FESTIVAL, seul, ne saurait répondre; la question de la formation en matière de cinéma est liée, bien entendu, à toutes les initiatives tendant à faire vivre le cinéma, mais surtout à la relance de celui-ci en Algérie. Un travail dans ce sens a été amorcé par le Ministère de la Culture avec la réactivation du FDATIC, la création du CNCA, l'ouverture aux métiers de l'audiovisuel de l'école de Bordj El Kiffan...

3.4: Poser les premiers jalons dans le cadre de la mise en place d'ateliers par des organismes de formations spécialisés

Cet objectif a été énoncé dans le cadre du projet initié par les responsables des Rencontres de Béjaïa avec les Ateliers Varan à Paris. Ceux-ci n'intervenant qu'à raison d'un atelier par pays, compte tenu des coûts, il paraît indispensable que quelque soit la ville où se déroulera cet atelier - que celui-ci soit ouvert à des stagiaires de différentes régions du pays.



n'intervenant qu'à raison d'un atelier par pays, compte tenu des coûts, il paraît indispensable quelle que soit la ville où se déroulera cet atelier- que celui-ci soit ouvert à des stagiaires de différentes régions du pays.

Toutefois, indépendamment de ce projet, le stage d'Annaba a permis de faire la démonstration qu'il est possible de monter des sessions de formation : les volontés existent, les ressources humaines également, et les équipements culturels ne demandent qu'à vivre avec des projets à long terme.

Plusieurs villes du pays sont dotées d'équipements culturels et de professionnels (cinémathèque, théâtre, maisons de la culture,...)...., des associations culturelles, des ciné-clubs existent et s'activent, de petites structures de production audiovisuelle émergent. Toutes ces ressources doivent être mises en synergie autour de projets culturels d'envergure, en s'appuyant sur la formation: aux métiers techniques du cinéma, à la médiation culturelle, à l'animation, au montage de projets.

Des stages de sensibilisation et d'initiation peuvent être montés à l'échelle des villes/et ou des régions en fonction des ressources locales ou régionales . les formations plus qualifiantes pouvant se dérouler à l'échelle régionale et nationale; à cet égard, les propositions qui suivent pour le prochain stage du Festival du film amazigh qui se tiendra à Ghardaïa (?), pourraient être la préfiguration d'un tel projet.

Propositions pour le prochain stage:

-Prévoir la clôture des inscriptions trois mois avant.

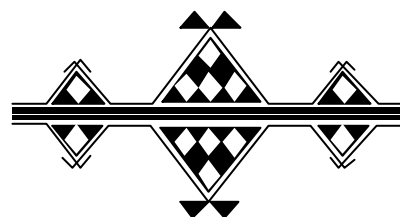
-Assurer la présence des stagiaires la veille au matin de l'ouverture du stage pour organiser des entretiens individuels avec la personne chargée de

la coordination du stage.

-Responsabiliser les stagiaires en leur confiant différentes tâches sur le festival: reportages photos ou vidéo pour ceux qui disposent de leur matériel, accueil du public dans les salles de projections, élaboration d'un petit journal avec comptes-rendus des films et des conférences, réaliser un dossier de presse sur le festival

-Répartir les stagiaires en 2 ou 3 ateliers en fonction de l'analyse de ces entretiens et prévoir 2 intervenants pour encadrer chacun de ses ateliers

-Découpage du stage : chaque groupe travaillerait dans chaque atelier et la programmation d'une séance plénière en fin de journée regrouperait l'ensemble des stagiaires





L'an IX de l'Enseignement de Tamazight :

(1995-2004.)

Mme BILEK BEN LAMAR Ch.

Sous-Directrice HCA

D'un point de vue global, de 1995 à 2004, le nombre des effectifs d'élèves et d'enseignants de tamazight va en augmentant. Cependant, cette hausse n'est pas uniforme dans toutes les wilayas où cette langue est introduite. En effet, cette évolution positive n'est due qu'à un renforcement du nombre des effectifs apprenants/enseignants dans les trois wilayas de Kabylie: Béjaïa, Bouira et T.O. Seulement, le cas de l'enseignement de tamazight, s'il prêche l'optimisme dans ces dernières wilayas, il ne doit pas être cet arbre qui cache la forêt. En effet, si les effectifs des apprenants des trois wilayas tous paliers confondus est appréciable, néanmoins ce taux ne représente en fait qu'une partie infinitésimale de l'effectif global des enfants scolarisés dans ces mêmes trois wilayas (paliers du moyen et du secondaire). Nous ne possédons pas, certes, les chiffres qui confortent cette appréciation, mais on peut aisément se rendre compte de ce grand écart.

Les wilayas de Khenchela, O.E.B, Boumerdès, Biskra, Sétif, Tamanrasset enregistrent des fluctuations : les effectifs augmentent et/ou diminuent à chaque année scolaire et ne suivent pas une évolution graduelle. La wilaya d'Alger a, en revanche, observé une décroissance déconcertante sur deux années consécutives, 2001/2002-2002/2003, puis connaît un regain d'intérêt pour cette matière en 2003/2004 sans pour autant enregistrer les effectifs des années 1995-2001.

En bas du tableau, 5 des 16 wilayas du département concernées par l'introduction de tamazight à l'école, ne dispensent plus aucun cours en cette matière. (voir tableau et graphiques).

Malgré donc la satisfaction (combien discutée) enregistrée quant à l'évolution très timide mais

positive de l'effectif global des apprenants, la lecture des données statistiques ne présage pas d'un bon avenir pour l'enseignement de cette langue, (sauf si des mesures sont prises en urgence) tant la fêlure de l'assise départementale ne fait que s'aggraver. Jugeons-en.

Tamazight se trouve prisonnière de nombreux problèmes rencontrés sur le terrain. Statut de langue non aménagée, manque d'enseignants (en nombre et en qualification), manque d'outils pédagogiques, inadéquation des programmes, non cohérence et non consolidation de cet enseignement déjà existant etc. Pour illustrer ce dernier exemple, le cas de ces enseignants du secondaire qui se retrouvent face, à la fois, à des élèves ayant étudié tamazight au moyen et d'autres ne l'ayant pas étudiée est édifiant. Ce problème découle d'une ventilation probablement non fonctionnelle des élèves passant du moyen au lycée et surtout du fait de l'optionnalité de tamazight.

En somme, c'est tout le plan de l'enseignement de tamazight mis en place par le MEN qui est remis en cause soit pour son inadéquation ou pour son application rigoureuse, soit aussi parce que la volonté « politique » pour un meilleur suivi de ce dossier n'existe pas. De par cette question de stratégie qui ne reste en définitive qu'une théorie sans possibilité d'application (pour une raison ou pour une autre), la réalité du terrain fait état d'accumulation, d'année en année, de problèmes socioprofessionnels dont les quels les enseignants se débattent. Aujourd'hui, le militantisme ne peut remplacer le professionnalisme.

À cet effet, une commission mixte, composée de membres du MEN et du HCA a été installée et s'est réunie à plusieurs reprises pour identifier et



examiner tous les problèmes rencontrés. Quatorze (14) points ont été énumérés dans un document dit « feuille de route » (avec une échéanced'applicationpourchacun des 14 points) qui reste pourtant une année après sa confection, sans application aucune.

Les problèmes socio-Professionnels

Nous présentons les problèmes énumérés et qui concernent donc le corps d'encadrement, comme suit :

☞ **Enseignants reconvertis** : Cette catégorie d'enseignants devait être intégrée à titre dérogatoire, par le biais de la fonction publique, par conversion en qualité d'enseignant de la langue amazighe d'une manière définitive.

☞ **a)- Enseignants ayant le niveau 3 As et moins** : Ceux là devaient être intégrés en tant qu'instituteurs après formation.

b)- Enseignants ayant niveau 3 AS : Intégrables en tant qu'instituteurs stagiaires et devaient bénéficier d'une formation en vue d'une promotion en MEF.

c)- BAC et BAC plus 1 : Intégrables en qualité de MEF stagiaires en plus d'une formation continue.

d)- Bac plus 2 / TS / DEUA : Seront intégrés en qualité de PEF et bénéficieront d'une formation continue.

☞ **Enseignants titulaires de la licence de tamazight (contractuels)** : ils seront intégrés en qualité de PEF sur titre ou PEF par voie de concours. A partir de 2004, ces derniers devaient bénéficier d'une année de formation pédagogique.

☞ **Diplôme de Tanaga** : Cette attestation devait donner lieu à une majoration dans la promotion interne.

☞ **Forme civile pour le service national** : Une lettre (accompagnée d'une liste d'enseignants concernés) devait être transmise au MDN par le MEN et le HCA.

☞ **Postes budgétaires** : vu la spécificité de l'enseignement de cette matière, il était question de dégager un quota spécial de postes budgétaires pour tamazight. Force est de constater que pour l'année 2003/2004, le nombre de postes dégagés est très en deçà de la demande (15 pour Bejaia, 12 pour T.O et 02 pour Bouira et 0 poste pour les autres wilayas.).

☞ **Volet formation** : Pour ce volet, le plan du MEN est complètement défaillant : à ce jour aucun enseignant n'est formé par le MEN. La filière à l'ENS est inopérante et l'INFPM de Ben Aknoun n'a enregistré que trois candidatures en 2003/2004. Il faut dire que pour ce dernier cas l'information n'a pas été correctement diffusée, et celle-ci aurait pu être relayée par les centres d'orientations scolaires au niveau des académies comme nous l'avions proposé.

☞ **Profils d'inspecteurs de Tamazight** : Comme pour les formateurs, aucun inspecteur de Tamazight n'a été formé par le MEN, malgré les propositions émises par le HCA.

☞ **Programmes et manuels** : Aucun manuel confectionné par le MEN n'a été soumis à notre institution pour avis ou autre. Les manuels se succèdent et se heurtent aux rejets des enseignants pour diverses raisons pédagogiques, didactiques... etc

☞ **Coefficient** : N'étant pas une langue étrangère et consacrée à la langue nationale, tamazight devait passer du coefficient 1 à 2, dans notamment les trois wilayas de Kabylie après instauration de l'obligation de son enseignement et la mise en place de la stratégie générale de la réforme du système éducatif. Cette dernière est en l'an II de son application, et tamazight reste dans l'expectative.

11 Obligation de l'enseignement : Il ne semble pas que ce point soit mis en application, puisque le choix de suivre ou non cet enseignement est toujours en vigueur sur le terrain.

12 Epreuve de tamazight au BAC et au BEF : Dans le processus d'expérimentation de l'enseignement de tamazight, proposé par le MEN,



il est préconisé le démarrage de cet enseignement en 7^{ème} année fondamentale et qui devait se poursuivre jusqu'en 9^{ème} année. L'objectif était de prévoir une épreuve de langue amazighe au brevet de l'année scolaire 2000-2001. L'expérimentation devait aussi se poursuivre au secondaire avec l'introduction de l'épreuve au BAC 2003-2004.

Il nous est loisible de constater que les deux échéances fixées sont dépassées.

13 Bilan d'étape de l'enseignement de Tamazight: Le HCA n'a cessé en 2002 et en 2003 de relancer le MEN pour le tenir d'un rendez-vous mixte ayant pour objet l'évaluation de l'enseignement de tamazight après 9 années depuis son introduction dans le système éducatif (1995-2000). Malheureusement l'institution a buté sur plusieurs reports sans raison explicites.

Pour l'année (2003-2004) l'enseignement de tamazight s'est retrouvée reléguée en seconde position vu les crises qui ont secoué le système éducatif.

A ce jour, aucune réunion officielle n'a été tenue entre le HCA/MEN, les DE, les enseignants et compétences extérieures tel que stipulé dans le point 13 de la feuille de route afin d'établir une évaluation de l'enseignement de tamazight.

14 Stratégie de prise en charge de Tamazight:
Un document a été élaboré par le HCA et remis à

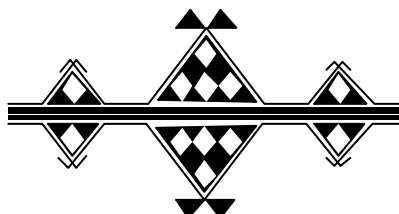
MR le directeur de la formation du MEN. On ne sait quelles suites lui a été réservées.

Pour résumer, tous ces points devaient trouver solution pour assurer une meilleure rentrée scolaire 2003/2004, celle-ci est déjà écoulée et nous sommes en plains pieds dans la rentrée scolaire 2004-2005. Attendrons-nous, encore une autre année?

Pour rappel, tous ces points étaient rassemblés théoriquement en deux parties : les points relevant des prérogatives du Ministre de l'Education Nationale et ceux relevant du conseil interministériel. De nombreux courriers ont été adressés au M.E.N afin de tenir la réunion de la commission mixte et tenter de trouver un épilogue à cette situation, du moins pour les points relevant du ressort du ministre en attendant le C.I.M. Comme réponse, il n'y a eu que silence.

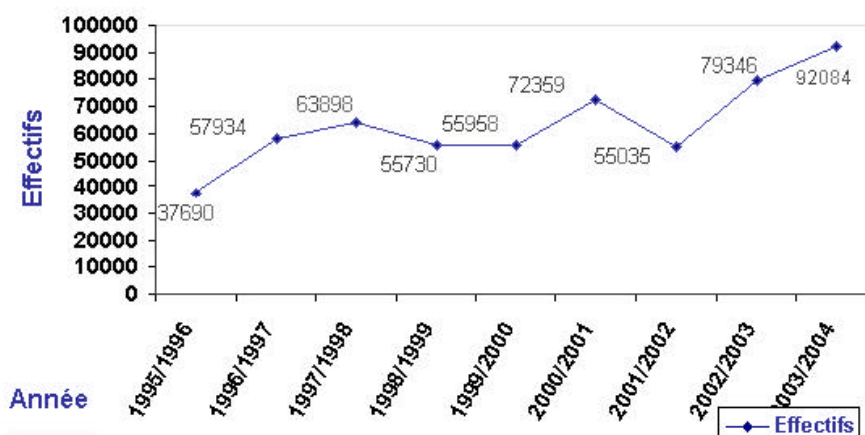
Enguise de conclusion

La prise en charge de tamazight dans toutes les volets - notamment le volet de l'enseignement - reste défailante et tend à éteindre les espoirs nourris au fur et à mesure des déclarations officielles. La généralisation de tamazight à l'école et son introduction au primaire à partir de 2005 risquent d'être remises aux calendes grecques.





Evolution globale des effectifs (Elèves)



Enseignement de Tamazight Evolution globale des effectifs élève 1995/2004/wilayas

Wilayas	95/96	96/97	97/98	98/99	99/00	00/01	01/02	02/03	03/04
Alger	349	479	436	465	339	479	61	30	278
Batna	805	632	293	49	78	73	0	0	0
Béjaïa	7941	9663	15953	13695	13473	22497	22434	22769	29773
Biskra	654	255	191	127	108	140	120	174	223
Bouira	9000	9654	11873	11664	11474	13517	14334	14680	17384
Boumerdes	1078	785	1152	533	698	1394	1843	3215	1978
LeBayed	9	13	0	0	0	0	0	0	0
Ghardaïa	584	158	124	64	0	0	0	0	76
Illizi	80	138	0	119	120	0	0	0	0
Khenchla	483	715	244	490	562	265	499	329	244
Oran	127	220	55	75	55	25	0	0	2427
O.E.Bouaghi	1462	1335	4785	1375	2262	2382	2367	2476	0
Sétif	584	626	971	1526	2616	690	1217	332	390
Tamanrasset	114	370	505	942	465	440	440	235	226
Tipaza	980	576	189	76	79	0	0	0	0
Tizi-Ouzou	13440	32315	27127	24530	23629	30457	25680	35102	39085
TOTAL	37690	57934	63898	55730	55958	72359	68995	79342	92084



L'enseignement du kabyle : langue maternelle.

Mme ABDENNEBI Houria - Mlle KHERDOUCI Hassina
Département Langue et Culture amazighes
Université de Tizi Ouzou

Cette modeste intervention porte sur les difficultés d'enseignement de la langue maternelle : l'exemple du kabyle dont le statut n'est pas confirmé et qui n'a donc pas bénéficié d'un aménagement linguistique.

La langue maternelle « est la première langue apprise par un sujet parlant (dont il est le locuteur natif) au contact de l'environnement familial immédiat »¹. Nous sommes partis d'un constat que le statut octroyé à la langue déteint sur la place sociale qu'occupent ceux qui la dispensent.

Les difficultés rencontrées par les enseignants sur terrain ont été appréhendées à travers l'exploitation d'un questionnaire distribué à l'ensemble des enseignants PEF et PES de tamazight des wilayas de Tizi-Ouzou, Bejaia, Bouira et autres. Nous avons dépouillé au total 140 questionnaires.

Le questionnaire n'est qu'un prétexte qui conforte notre intervention.

1- statut de la langue maternelle, statut des enseignants :

A travers leurs réponses, les enseignants ont insisté sur la précarité du statut de la langue et du statut de ceux qui l'enseignent. Si bien que le peu d'intérêt porté à l'aménagement de la langue retentit sur la qualité de son enseignement : comme on n'arrête pas de programmes, les enseignants peinent donc à cerner des objectifs à cet enseignement.

Le questionnaire comporte en majorité des questions fermées, seules deux d'entre elles sont ouvertes² et les enseignants les ont judicieusement exploitées pour apporter leur témoignage. Le tri

du questionnaire s'est opéré manuellement, de façon rudimentaire. On remarque que cet enseignement est prodigué par³ : 78 enseignantes/ 62 enseignants. Quand à la formation de bases des enseignants on dénombre 76 universitaires pour 54 enseignants formés dans le cadre associatif. Tous affirment avoir été sensibilisés de par leur cursus à la spécificité de l'enseignement d'une langue maternelle et attendent de cet enseignement une amélioration des capacités langagières⁴ chez l'apprenant, ils assignent donc des finalités à leur enseignement bien qu'ils se plaignent de l'inexistence de programme précis.

Neuf enseignants, vus leur âge⁵, (29-40 ans) ont accompli une carrière dans l'enseignement des langues secondes et ont dû se reconvertir dans l'enseignement de la langue maternelle. Sur le plan didactique, ces compétences sont précieuses pour la communauté des enseignants. Ces enseignants reconvertis pourraient aider à amorcer une réflexion sur les programmes en rendant compte des difficultés du terrain.

¹. Dubois(J), Guespin(L), Giacomo(Ch) et (JB), Marcellesi(JP), Mevel : « dictionnaire de linguistique », éd. Larousse 1989 p 312.

² Questions N° 6-2 et 7.

³ Question N° 1-2.

⁴ Question N° 4.

⁵ Questions N° 5-1 et 5-2.



Si enseigner c'est programmer un cours en établissant une fiche pédagogique, en désignant les capacités qu'il doit acquérir l'apprenant qu'elles soient langagières ou comportementales, et en vérifiant si ce but est atteint par un système d'évaluation, comment enseigne-t-on donc une langue maternelle non aménagée? En quoi diffère l'enseignement d'une langue maternelle de l'enseignement des langues secondes ou étrangères?

2-Langue maternelle et Communication Orale:

En classe de kabyle, le natif de la langue contrairement au cours d'arabe et de français y entre avec des acquis, par exemple: la capacité à communiquer oralement puis que l'enfant se sert de sa langue maternelle quotidiennement. Il a une connaissance intuitive des codes de la langue: comme les moyens morphologiques, syntaxiques et lexicaux dont dispose le système de la langue et peut en repérer certaines règles d'emploi.

L'enseignant, en établissant sa fiche pédagogique doit en tenir compte. Il peut compter sur les acquis langagiers de l'élève pour établir une situation de communication, pour inciter l'apprenant à proposer des illustrations, des exemples concrets.

En anglais ou en français la participation spontanée de l'élève est moins réelle lorsqu'en classe de kabyle, l'enseignant est amené à canaliser les interventions parfois anarchiques des élèves.

L'unité d'apprentissage se réalise dans un ensemble de séances pédagogiques qui permettent d'acquérir un nombre de capacités en rapport avec la compétence visée, laquelle, débouche sur l'acquisition d'un comportement nouveau et mieux adapté et des connaissances ou habiletés qui facilitent la communication orale ou écrite. C'est ainsi qu'au cours d'une leçon, l'apprenant découvre des éléments nouveaux, s'efforce avec l'aide de l'enseignant de les approprier en les reformulant pour les fixer dans sa mémoire. L'enseignant œuvre à l'aide de processus didactiques (répétition, participation active de l'apprenant) à la fixation de l'apprentissage de l'élève: il présente une série d'exercices à la fin de chaque cours pour

évaluer les capacités d'identification, de catégorisation, de classement, de recomposition bref sa compréhension.

C'est pour cela qu'on consacre la fin de l'heure à des exercices d'application comme les exercices à trous, de reformulation. L'évaluation est un instrument nécessaire à la régulation des processus d'apprentissage, c'est en ce sens que le cahier journal de l'enseignant sera révélateur des difficultés pédagogiques rencontrées tout le long de son enseignement pour mieux y remédier: le type de fautes courantes à l'écrit, les amalgames, les quelques erreurs d'apports dont le gratifiant des élèves qu'ils soient lexicaux ou des formes syntaxiques, variantes régionales.

3-Aménagement de la langue et enseignement:

Les enseignants de langues de l'école Algérienne se plaignent du manque d'intérêt apporté par les élèves, de leur lassitude, de leur refus à participer au procès de communication enclenché lors des cours. Les psychologues proposent de motiver l'apprenant en le mettant en situation de communication, de lui éviter les situations fictives, préfabriquées. « Enrichir le milieu langagier de façon raisonnée afin de multiplier les possibilités d'exposition à la langue, si l'on veut créer une situation-problème véritable »⁶. Pour cela porter son choix sur des textes d'auteurs comme supports didactiques peut être d'un grand secours. Ils sont riches des sens car ils partent de contextes réels et de ce fait interpellent l'apprenant. Les œuvres de Boulifa, Belaid Ait Ali, le fonds documentaire berbère recèlent une richesse de textes qui mérite d'être exploitée didactiquement.

Pourtant les enseignants ne sauraient prévoir des répertoires de textes et enseigner en même temps. Cette tâche devrait être confiée à des spécialistes en didactique de langues, des chercheurs. Pas même les livres scolaires de tamazight qui devraient être une référence pédagogique n'ont pu innover en matière de qualité de textes.



4-Répertoire oral, répertoire écrit:

On n'attend pas de l'enseignement d'une langue maternelle à ce qu'il complète le fonctionnement oral spontané de l'élève par l'initiation au code écrit, comme si l'écrit n'était qu'une suite de l'oral. Les sciences contributives comme la linguistique, l'anthropologie ou la psychologie sont formelles là-dessus. L'enseignement d'une langue maternelle opère une rupture avec le registre oral pour accéder à la compétence écrite qui ne saurait se réaliser sans l'acquisition d'une norme.

L'expression écrite est une habileté de communication à développer et cela nécessite une autre variété⁷ de langue pour d'autres usages de la langue. L'élève doit apprendre de nouvelles formes syntaxiques, lexicales, sémantiques.

L'élève doit prendre conscience de cet état de fait et s'appliquer à travailler pour acquérir cet usage en recourant à la lecture et à l'écriture avec ses normes d'orthographe et de ponctuation.

On ne saurait traiter de compétences scripturales sans avoir recours à la composante textuelle, à un classement de types de textes : texte argumentatif (aôê isas nez gay), descriptif (aôê isagelman), aôê is usefhem. L'enseignant s'astreindra donc à ce tri pour préparer son élève à la maîtrise des processus rédactionnels en lui faisant toucher du doigt les techniques d'écriture requises pour chaque type de texte. Par exemple qu'un texte argumentatif emploie automatiquement des connecteurs et lui apprendre à les repérer, à structurer une démonstration en déduisant des conséquences logiques. Les enseignants de tamazight ont pu rencontrer ce classement de textes et une variété de néologismes ont cours traitant de ce processus. Nous savons combien l'élève est réfractaire à cet effort qu'on exige de lui pour pénétrer l'ordre écrit car il n'en saisit pas l'importance puisque sa langue maternelle est confinée aux usages oraux. Il écrit en français ou en arabe. Mais le rôle de l'école n'est-il pas aussi d'amener l'élève à une acculturation⁸ qui lui permettrait d'introduire l'universel?

⁶ Jambin (A): « réflexions sur la didactique des langues » in Privat (P) : « contact pédagogique » 1999 rectorat de Toulouse sep:

5-Norme et écriture:

Comme on ne saurait écrire sans arrêter un système de notation avec des règles de notation, une orthographe et des séances de pratique qui permettraient à l'élève d'acquiescer cette habileté, on ne saurait également écrire une langue en la coupant de son terreau. Fixer une langue par écrit ne veut pas signifier en faire un « standard », la figer. La norme orthographique peut inhiber la communication. La langue doit rester un véhicule de communication sociale, c'est à dire, vivante, capable de rendre l'expérience humaine dans toute sa diversité.

Quand des idiolectes accèdent à la norme écrite, respecter les règles de segmentation, adopter un type de notation pour des raisons d'efficacité pédagogique et de stabilisation de l'écrit ne signifient nullement dicter une uniformisation.

Il serait dommage qu'une langue qui a su contourner les écueils de l'histoire pétrisse des normes ne saisisse pour sens de l'écriture que sa norme. L'écrit est beaucoup plus qu'un code.

L'écriture fait intervenir des changements dans les modes de communication. Elle modifie les catégories de base du temps et de l'espace. Elle permet de réorganiser l'ordre des choses, de définir leur sens, d'explicitier de façon plus rigoureuse. L'écriture note, compare et révèle des régularités. L'écriture est l'instrument de la pensée donc de la créativité.

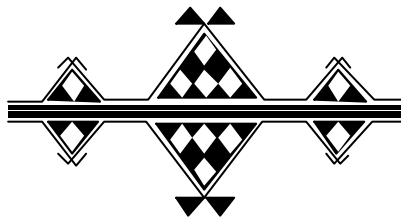
Tout le long de cet exposé, nous n'avons cessé de rappeler qu'enseigner une langue maternelle participe de l'écrit, de sa rationalisation. Et que l'enseignant autant que l'apprenant se devrait de produire des écrits : fiches pédagogiques, cahier journal pour parfaire son travail en portant un regard critique tout en évitant la routine et l'ennui.

⁷ L'écriture a opéré un rien et a établi une segmentation des unités syntaxiques, des néologismes ont proliféré.

⁸ Dabène (M): « l'adulte et l'écriture » in actes du troisième colloque international de didactique du français, Namur 1986 Bruxelles p 14.



Tamazight a été promue langue nationale, pourtant rien n'a été fait pour sa prise en charge, son aménagement. Ce n'est pas en proposant un livre scolaire doté de trois graphies : les caractères latins, les caractères arabes et les tifinaghs que nous avancerons.



Bibliographie:

Bronckart (JP) ; 1999 : « La didactique de la langue maternelle » in encyclopédia universalis SA France.

Dabène (M) ; 1988 : « L'adulte et l'écriture » in actes du troisième colloque international de didactique du Français Namur 1986 De Boeck, Wesmael Bruxelles.

Dubois (j), Guespin (l), Giacomo (Ch) et (JB), Marcellesi (JP), Mevel ; 1989 : « Dictionnaire de linguistique » Ed Larousse, Paris France.

Germain (C), Leblanc (R) 1985 : « Linguistique et enseignement des langues » in revue de la société internationale de linguistique fonctionnelle n° 21. Puf Paris.

Goody (J) ; 1994 : « Entrel'oralité et l'écriture » Ed PUF Paris France.

Haddadou (MA) ; 2000 : « Problématique du berbère langue maternelle » in actes des séminaires sur la formation des enseignants de tamazight et l'enseignement de la langue et de l'histoire amazighes HCA.

Jambin (A) ; 1999 : « Réflexions sur la didactique des langues » in Privat (P) : « Contact pédagogique » Rectorat de Toulouse.

Laceb (M O) ; 2002 : « Evaluation de l'expérimentation de l'introduction de tamazight dans le système éducatif-état des lieux » in actes du colloque international Tamazight face aux défis de la modernité HCA Algérie.

Moiraud (S) ; 1982 : « Enseigner à communiquer en langue étrangère ». Hachette Paris.

Nabti (A) ; 2000 : « Quelle stratégie pour l'enseignement de la langue amazighe ? » in actes des séminaires sur la formation des enseignants de tamazight et l'enseignement de la langue et de l'histoire amazighes HCA.

Tigziri (N) ; 2000 : Enseignement de la langue amazighe : état des lieux » in actes des séminaires sur la formation des enseignants de tamazight et l'enseignement de la langue et de l'histoire amazighes, HCA. Algérie.



⁹ Goody (j) 1994 « Entrel'oralité et l'écriture » Ed PUF Fran



Questionnaire

Etant enseignant de langue maternelle (le tamazight), vous êtes invité à participer à l'enquête en remplissant ce questionnaire. Vous nous consacrez quelques minutes de votre temps.

1-Données d'identification:

1.1 Sexe: Féminin ☐ Masculin ☐

1.2 Age:

2-Vous enseignez le tamazight, votre langue maternelle:

CEM ☐ Lycée ☐

2-1 Si vous enseignez cette langue au CEM cochez les niveaux pour lesquels vous dispensez les cours:

7AF ☐ 8AF ☐ 9AF ☐

2-2 Si vous enseignez au LYCEE cochez les niveaux pour lesquels vous dispensez les cours:

1AS ☐ 2AS ☐ 3AS ☐

3-Avez-vous suivi une formation préparatoire en langue maternelle (avant de l'enseigner)?

Oui ☐ Non ☐

3-1 Si Oui, dans quel cadre pédagogique:

Association ☐ Ecole normale ☐ Université ☐

Quelles sont les raisons de votre choix de l'enseignement en langue maternelle?

Militantisme ☐

Présentation des avantages de carrière professionnelles ☐

Améliorer la pratique langagière ☐

4-L'enseignement de la langue maternelle est:

Facile ☐ Difficile ☐

4-1 Si vous choisissez la deuxième réponse, cochez les propositions qui expriment les difficultés:

-Manque de moyens et de supports pédagogiques ☐

-Formation insuffisante des enseignants ☐

-Difficultés d'établir une fiche pédagogique, decerner des objectifs (Programmes inadaptés) ☐

4-2 Pensez-vous avoir atteint les objectifs assignés dans le programme:

Oui ☐ Non ☐

Sinon pourquoi?

5-L'école contribue-t-elle efficacement à l'apprentissage de tamazight:?

Oui ☐ Non ☐

Pourquoi?

5-1 L'optimisation de cet enseignement passe-t-elle par une formation plus spécialisée?

Oui ☐ Non ☐

5-2 Exige-t-elle une coopération avec les collègues? Pourquoi?

6. Pensez-vous que votre carrière progresserait d'une manière significative grâce au bon enseignement de la langue maternelle?

☐
☐



L'écriture en Tamazight : une position d'opportunité et non de nécessité

Younes Adli. Ecrivain

Je tiens d'entrée à signifier que je ne souscris pas aux arguments désormais éculés qui font du berbère, Tamazight, une langue et une culture de tradition purement et simplement orale.

Souscrire à ces arguments équivaudrait à la négation de toute une partie, combien précieuse, de l'Histoire de la terre berbère, Tamazgha.

Il est certes connu qu'à travers l'Histoire, les Berbères n'ont pas légué beaucoup d'écrits dans leur langue. Les rares écrits qui ont échappé à la règle ne nous sont pas encore parvenus. Mais est-ce là une raison suffisante pour confiner la langue berbère dans un statut d'oralité exclusif ? Pour ma part, la réponse est non, et je vais en quelques développements m'efforcer d'exprimer pourquoi.

Une intelligence au service du conquérant :

L'influence de la culture hellénique :

S'il est vrai que du temps de Carthage les Berbères avaient participé à la diffusion et à l'assise de l'influence hellénique, dont l'Empire romain fut l'héritier, ils n'avaient jamais cessé de transcrire dans leur langue, c'est-à-dire en libyque.

Massinissa, qui le premier fit donner à ses fils une éducation toute grecque, n'avait pas perdu l'usage de la transcription en libyque. Nous devons à l'historien romain Valère Maxime un détail d'importance contenu dans sa collection de neuf livres de Faits et dits mémorables. Il rapporte que : « Massinissa fit graver une inscription en caractères des nations sur des défenses d'éléphant envoyées au temple de Junon à Malte ». Junon étant une divinité romaine (protectrice des femmes), elle-même assimilée à Héra, une divinité grecque

(la déesse protectrice du mariage), Massinissa a prouvé par ce geste combien sa langue lui était sacrée.

Salluste nous apprend que Hiempsal, un autre roi Numide, écrivait des ouvrages dans la langue grecque également.

Il y a eu par la suite d'autres auteurs non moins célèbres. Je pense à Juba qui a laissé nombre de productions littéraires en grec, a poussé plus loin jusqu'à étudier les causes de la corruption de la langue d'Homère.

Au II^e siècle, après que du temps d'Auguste, le latin s'implanta en Afrique et le Christianisme s'y répandit largement, deux grands noms africains s'imposèrent dans la littérature latine : Apulée de Madaure et Fronton. Au IV^e siècle, ce fut Saint Augustin, le plus grand des algériens (et même de tous les africains), qui fit triompher l'orthodoxie catholique. De son temps, de nouveau, deux algériens portèrent haut la littérature latine : le poète Licentiu - élève de Saint-Augustin - et martianus Capelle de Madaure également.

Le patrimoine libyphénicien

Mais, pour revenir à Carthage, ne perdons pas de vue que celle-ci fut une vulgarisatrice plutôt qu'une créatrice de culture. Cela fait nous autoriser à conjecturer qu'à moins une partie de la production de l'époque était libyphénicienne, c'est à dire née de la création commune des Phéniciens et des Berbères, comme le fut le fait historique libyphénicien.

Deux faits d'Histoire peuvent appuyer notre hypothèse :



le premier est que lorsqu'ils brûlèrent Carthage, les Romains remirent entre les mains des rois berbères des livres de grande valeur. L'avaient-ils fait parce qu'ils avaient conscience de l'appartenance commune de ces livres et de cette science amassée dans les bibliothèques ? Mais, guidés par le même souci d'empêcher Massinissa de faire de Carthage la capitale d'un grand Empire berbère concurrent de Rome (Les Romains la rasèrent pour cela) les Romains veillèrent à tenir la civilisation berbère à l'écart de la romanisation qui n'était, pour une bonne part, que l'héritière de la civilisation grecque.

Et lorsque le grec Hérodote, le père de l'Histoire, reconnaissait lui-même que ces sont les Berbères qui ont appris aux Grecs les attelages de chars à quatre chevaux, et que ces mêmes Grecs ont emprunté aux femmes libyennes le vêtement et l'épave des statues d'Athéna, et que l'auteur grec du III^e siècle av. J.C., Douris, et plus tard Euripide et Plutarque vantaient le mérite des arts musicaux berbères, les Romains avaient de bonnes raisons de se méfier de cette civilisation. Et dans le même temps, ceux-ci s'affirment pour nous comme de bons informateurs de la puissance de cette civilisation.

Le second nous ramène à l'épigraphie. Ce que l'Histoire ne nous a pas appris, les pierres peuvent nous l'enseigner ; et en deux endroits distincts de la terre de Berbérie, il est prouvé que l'écriture berbère n'a pas cédé de son rang. D'abord, dans le mausolée de la ville de Dougga (Thugga) en Tunisie, il a été découvert, les unes aux côtés des autres, des inscriptions dans les deux langues : le punique et le libyque. Cette découverte capitale montre combien le berbère tenait une place importante aux côtés du punique. Ensuite, dans la région d'Azazga, à Abizaret à Ifigha (Ifrin'Dellal), où les inscriptions libyques sont estimées par certains historiens comme étant bien antérieures à l'époque romaine (Gabriel Camps notamment).

Mais alors, pourquoi l'écriture berbère s'était-elle effacée au profit de la langue d'Homère ?

Personnellement, j'estime que cette attitude du Berbère en tant que transmetteur de savoir est assimilable à celle qu'il a toujours eu en tant qu'acteur dans l'Histoire : c'est-à-dire qu'il a toujours prêté main forte au nouveau conquérant

dans l'espoir d'enchasser l'ancien. Seulement dans les cas des premiers conquérants, nous nous retrouvons en face d'une situation inédite. En effet, sous les Romains, les Berbères ont eu à lutter contre la même influence hellénique qu'ils avaient servie au temps des Carthaginois, étant donné que les Romains se sont avérés les héritiers de la civilisation grecque.

Mais ces era dans cette même logique, que, plus tard dans l'Histoire, les Berbères développeront leur écriture sous une forme hérétique. Seulement, dans la période arabe, les Berbères seurent à résister contre une langue et une civilisation distinctement conquérantes.

Les écritures «hérétiques» berbères

Ce n'est certainement pas un hasard si ces écritures «hérétiques» berbères sont articulées autour de deux priorités que je qualifierai volontairement de soucis :

- le souci d'une physionomie religieuse nouvelle :

- le souci de la consignation d'un père historique

Ce sont en effet deux terrains sur lesquels les Berbères s'en trouvent menacés, après que sur le plan militaire ils aient opposé une résistance digne.

Le souci d'une physionomie religieuse nouvelle

Paganisme, donatisme ou kharrédjisme : ces hérésies ont été pour les Berbères des occasions de soulèvement contre la domination étrangère. Dans les cas donatiste et kharrédjite, elles ont même constitué des identités doctrinales.

C'est précisément à partir de l'époque du Kharrédjisme qui a suivi la première invasion arabe, qu'est apparue chez les kharrédjites des monts de Tripolitaine et les Berbères du Sous marocain, une littérature théologique et juridique transcrite en berbère.

Au VIII^e siècle, dans une tribu des Masmouda, celle des Baraghwata (qui habitaient, selon Ibn-Khaldoun, les plaines du Tamasna et les rives de l'océan, avec des villes comme Salé, Azemouret Casablanca Anfa-), un certain Salih (Ben Tarif) se donna comme prophète et prétendit avoir reçu de Dieu un Coran en berbère. Le géographe arabe, El-Bakri, a rapporté quelques unes des quatre vingt



sourate transcrites en berbère et qui comportaient nombre de prescriptions empreintes de vieilles croyances et de vieux réflexes berbères. Pour exemple : la prière en commun du vendredi à la mosquée au milieu du jour passe à jeudi avant le lever du soleil, et les Aït stombaient un jour fixe. Il y a lieu de relever à travers cet exemple toute la rigueur du berbère sédentaire et la valeur qu'il accorde au travail.

Selon toujours El-Bakri, au X^e siècle, dans une autre tribu des Masmouda du Nord, les Gomara, des environs de Tétouan, Hamim s'était également proclamé prophète. Conseillé par deux femmes : sa sœur Tanguit et sa tante Daddjou, Hamim avait transcrit un certain nombre de sourates en berbère. Par exemple, des cinq prières de l'Islam Hamim n'en conserva que deux, l'une au lever et l'autre au coucher du soleil. Ici aussi il y a lieu de relever le temps et la place réservés au culte et ceux de l'ouvrage qui accaparent plus les hommes.

Mais à la seconde invasion arabe, l'invasion hillaïenne, après cette période de l'éclosion du Kharrédjisme, on reprit de nouveau l'écriture dans la langue arabe. Ibn Rostom faisait paraître « Les Chroniques Ibadites », au début du IX^e siècle. A la fin du même siècle, Ibn Saghir lui emboîtait le pas avec ses propres chroniques.

Au XI^e siècle, le poète Ibn Rachid et Abou Zakaria, dans sa chronique également, produisirent en arabe.

Au moment où la Bougie hammadite se révélait un centre intellectuel et artistique, au XII^e siècle, Ibn Mouâti Ezzouaoui, des Aït-Fraouçène, rédigeait sa grande œuvre, El-Oulfia un traité de grammaire en mille vers auquel Ibn Malek ferait plus tard référence.

L'orthodoxie almohade et son promoteur Ibn-Toumert:

Lorsqu'un courant réformateur prit racine chez les Masmouda du Haut Atlas (encore les Masmouda !), avec pour initiateur Ibn-Toumert, ceux-ci fondèrent l'empire almohade, dont la période s'étend du milieu du XII^e au milieu du XIII^e siècle. Arrivant d'Orient, Ibn-Toumert développait une doctrine basée sur l'unicité absolue de Dieu (C'est en visitant Bagdad qu'il fut rapidement imprégné de la pure orthodoxie qu'El-Achari).

Etant sous l'influence totale de l'orthodoxie d'El-Achari (constituée en un système définitif dans les écoles orientales) qui ne tolérait aucun changement ou renouveau, l'Empire almohade a été conduit non seulement à éliminer les dernières communautés chrétiennes et les quelques principautés juïques, mais également les Baraghwata et les Gomara, déjà éprouvés par les attaques des Almoravides.

Dopé par l'orthodoxie almohade et certainement édifié sur la menace hérétique par les écritures des Baraghwata et des Gomara, Ibn Toumert traduisit lui-même en berbère (en utilisant les caractères arabes) certains de ses ouvrages théologiques Tawhid, El-Aqida et El-Mourchida afin de prévenir de nouvelles oppositions dans les montagnes kabyles (où les kabyles qui l'adoptèrent pour ses discours contre l'autocratie, lui donnèrent l'anaya dans le village de Mellala Béjaia-. On fait d'ailleurs coïncider le développement du maraboutisme en Kabylie avec la venue d'Ibn Toumert à Béjaia, vers 1118-1119).

Nous sommes au temps où le Maghreb et l'Ifriquia (actuelle Tunisie) passaient sous la domination des Almohades. Pour la première fois depuis l'Empire romain, l'Afrique du Nord était rassemblée sous une seule domination, laquelle était issue de son sol et avait choisi les croyances de l'Islam sunnite.

Les Berbères vont par la suite se diviser en trois grands royaumes musulmans (Les Hafçides, les Abdelwadides et les Mérinides), et ce, jusqu'au XVI^e siècle où pour la première fois dans l'Histoire, l'Afrique du Nord connaîtra la division géographique qui est la sienne aujourd'hui.

A partir de cette nouvelle division géographique, mon intervention va traiter uniquement de l'Algérie en resserrant sur le cas kabyle que je connais un peu mieux.

Le souci de la consignation du repère historique

Les sources kabyles de la période turque

Le XVI^e siècle coïncide bien entendu avec la période turque en Algérie. Et, première constatation, importante : la langue de l'arrivant ne s'y étant guère implantée et la question de l'orthodoxie sunnite n'étant pas posée, nous



assistons à l'émergence de sources kabyles intéressées par l'écriture de l'histoire.

Dans un premier temps, bien qu'elle ait continué à être transcrite en arabe, cette écriture s'était intéressée à la région kabyle. Le plus complet de ces écrits sur la région kabyle est certainement la *Rihl* de Houcine El-Ouarthilani. Connue aussi sous le nom de *Nuzhatal-andharfifadhlilmattarikhwa el-akhbar* (Le divertissement des regards sur les mérites de la science de l'histoire et de l'information), cet ouvrage retrace le périple qu'il mena de son village d'Izemouren, au sud de Guenzet, jusqu'à la Mecque (Avant de l'entreprendre, il se rendit d'abord dans le sud constantinois, jusqu'à l'oasis de Sidi Khaled en passant par Tamokra au sud-est d'Akbou-, la kalâa des Aït-Abbas, Bou Jellil entre Beni-Mansour et Ighil-Ali-, Oulad Sidi Bahloul au sud de Beni-Mansour-, Aït-Manguellat, Ibetrounen et enfin Aït-Aïssi. Au retour, il passa par les Aït-Fraouçène - notamment Djemaâ-Saharidj où il rendit visite à Mohamed Ou L'Kaci, Aït-Bouchaïb, Aït-Yahia avec une halte à Ouardja, pour arriver à Tamokra et rentrer ensuite à Guenzet. La seconde le mena à Béjaïa, en passant par l'Oued Sahel, les Aït-Sidi M'hemed Amokrane à Ighzer amokrane, Aït-Messaoud et Bir Slâm. Pour le reste du périple, on le suit à travers la région de Constantine, la Tunisie, la Tripolitaine, la Cyrénaïque, l'Égypte et enfin l'Arabie. Un voyage qui dura en 1766, une année à l'aller et autant au retour).

Nous devons au colonel Robin la découverte d'autres sources kabyles. A travers ses « Notes historiques sur la Grande Kabylie, de 1830 à 1838 », parues dans divers numéros de la *Revue Africaine*, il cita certaines d'entre elles qui lui ont permis de reconstituer de larges pans de la période turque. Ainsi, pour retracer le parcours du Bey Mohamed Ben-Ali, dit Eddebah, un personnage clé de la tentative turque de soumission de la Kabylie montagnaise, le colonel Robin s'est référé à une note écrite de Mohamed Ben-Mohamed Ben-belkacem Ezzougari, marabout de la zaouïa de Sidi Ali Ou Moussa (et contemporain du Bey). De même, pour situer les lieux de regroupement des confédérations de tribus Tiqebal- pour les préparatifs de la bataille de Staouéli destinée à contrer le débarquement français de 1830, le colonel Robin a pris pour source une note écrite de Si Moula Nath Amar des Aït-Irathen.

On ne sait malheureusement pas si les sources de Robin étaient rédigées en arabe ou en kabyle (si c'était le cas, avec quels caractères?)

Les sources de la période coloniale française

Dès l'année 1887, par contre, nous devons à Belkacem Ben Sedira, dans son « Cours pratique de langue kabyle » un texte tout entier en kabyle. Il s'agit d'un texte en kabyle, non traduit, d'un ensemble de neuf kanoun du droit coutumier. C'est la première réaction, connue jusque-là, à une certaine « politique linguistique » de la France (car du côté français, un dictionnaire « Français-Berbère-Dialecte écrit et parlé par les Kabâïles de la division d'Alger » apparut en 1844, à l'Imprimerie royale de Paris, résultant de la décision du ministre de la Guerre qui avait arrêté dès le 22 avril 1842 la formation d'une commission chargée de la rédaction de ce dictionnaire. La même année, Charles Brosselard publia un autre dictionnaire « Français-Berbère ». Il fut aidé dans certaines traductions de fables par Saïd Ou Lounis des Aït-Ouaghli. L'interprète militaire Féraud rédigea une « Grammaire kabyle » en 1857. Hanoteau publia deux ans plus tard, en 1859, « Essai de grammaire kabyle ». Le père Olivier publia par la suite un « Dictionnaire Français-Kabyle » en 1878, puis « Mon manuel de kabyle » en 1887, et René Basset, dans la même année, rédigea un « Manuel de langue kabyle dialecte zouaoua »).

S. Cid Kaoui, (interprète militaire et officier d'académie), profitant de son affectation à Ouargla, alors qu'il travaillait jusque-là sur un dictionnaire Français-Kabyle, édita dès 1894 un dictionnaire Français-Tamâeq (auquel il adjoindra un complément en 1900. Et, sur sa lancée, il publiera un autre dictionnaire « Français-Tachelhit et Tamazight » en 1907).

Par la suite, Si Amar Ben Saïd Boulifa publia certains cours de kabyle qu'il dispensait à l'université d'Alger. Le plus connu apparut en 1913, sous le titre de « méthode de langue kabyle » (d'une pédagogie avancée, ce cours était divisé en huit parties qui englobaient quasiment tous les aspects de la vie kabyle de l'époque).

Dans l'intervalle, en 1893, Ernest Gourliou publia « La conversation française-kabyle » chez



Legendre Editeur à Miliana a débuté au début du siècle, en 1901, le Père Huyghe confectionna un « Dictionnaire Kabyle-Français » à l'Imprimerie Nationale.

Mais dans les années quarante, Bélaïd Ath Ali amorça comme un processus d'appropriation linguistique, rédigeant l'essentiel de son œuvre en kabyle (et pendant sa période de désertion de l'armée française)

Bélaïd Ath Ali a été de ceux qui furent publiés par le Fichier berbère de Fort-National, mais combien sont-ils à avoir pu saisir cette chance ? Mouloud Mammeri a su relancer dans les années soixante cette appropriation linguistique en lui donnant des assises et une dimension qui a dépassé nos frontières. Son école a fait du chemin et a entretenu cette chaîne de continuateurs qui alimentent chaque jour davantage une production désormais placée à l'échelle des sciences humaines et sociales.

Conclusion

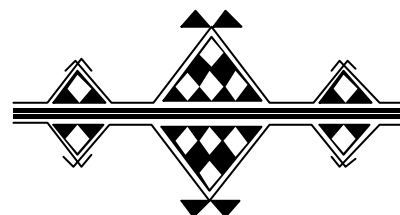
Combien même le latin a usé sur le libyque et le punique l'avantage de laisser de nombreux écrits, cela n'empêcha pas certains Berbères d'en faire usage pour la gloire de l'esprit humain. Mespensées vont vers Saint-Augustin, Apulée de Madaure, Fronton, le poète Licentius (élève de Saint-Augustin), Martianus Capella... D'autres berbères ont fait de même en faisant usage de la langue arabe : Ibn-Khaldoun, Ibn-Mouâti Ezzouaoui, El-Ghobrini, Sidi M'Hemed Ben-Abderrahmane Bou-Kobrin, Houcine El-Warthilani, Cheikh Mohand-Said Ibnou Zekri...

De la superposition de ces trois langues sans origine commune (le latin, le punique et le berbère), le berbère en est sorti grandi. De nos jours, Tamazight se retrouve dans le même cas d'Histoire, en superposition avec l'arabe et le français.

Partant de toutes ces constatations, nous pouvons affirmer aujourd'hui que par rapport au problème de l'écrit de Tamazight, nous nous trouvons en position d'opportunité et non de nécessité.

La langue Tamazight ne rencontre pas de problème de pauvreté, elle est au contraire confrontée à un problème né de sa vitalité même. En effet, ayant préservé depuis les temps anciens ses caractères libyques le Tifinagh actuel (pendant que des civilisations entières ont complètement disparu), il appartient, après mûre réflexion et analyse pertinente des conditions socio-politiques qui président aux destinées du nouveau monde, de le reconduire ou d'en adapter d'autres.

Si le débat reste ouvert sur l'opportunité du choix de ses caractères, la langue Tamazight n'a jamais mérité le statut de langue orale. Une civilisation ne peut être orale, elle est ou elle n'est pas.





LANGUE ORALE OU LANGUE ÉCRITE : L'ENJEU

AbdenmourABDESSELAM
chercheur

Introduction :

Aussi bien chez les natifs monolingues que chez les nouvelles générations plurilingues, j'ai personnellement constaté que, présentement, il y a encore plus un besoin et une aisance de dire et d'entendre les choses en berbère que de les écrire et/ou de les lire en berbère. Le besoin et la nécessité du passage à l'écrit d'une langue sont intimement liés à son apprentissage par l'école et parce que notre école est récente et cela n'est donc pas de nature à rendre l'entreprise facile. En effet, le public consommateur de l'écrit est en core en formation.

Par ailleurs, la plupart des auteurs actuels qui s'initie au monde de l'écrit, sont tous ou presque issus du monde associatif. L'attitude est, pour ainsi dire, plutôt militante, volontariste et individuelle. Elle est éphémère et limitée dans le temps dans la mesure où raissent les autres qui signent au-delà d'un titre en raison des méventes. Même les revues et les journaux d'expression berbère ont toutes et tous une vie très courte. Je pense alors qu'il est trop tôt pour se prononcer d'une manière consistante et circonscrire sur le sujet. L'on devait encore attendre quelques années pour commencer à apprécier réellement le degré du besoin d'écrire et de lire en berbère. L'œuvre de Bélaïd At Ali publiée en 1964 par le FDB est une exception sur laquelle je reviendrais plus loin.

Mon intervention peut paraître distante de la thématique choisie mais l'argumentaire qui la sous-tend est intimement contiguë au sujet. Jeme suis tenu alors à l'intitulé principal du séminaire, à savoir: « passage à l'écrit des langues et cultures de tradition orale, le cas de la langue berbère. » Je développerai dans cet exposé une vue globale sur l'attitude actuelle des utilisateurs de la langue à l'oral et une observation sur les perspectives scolaires de mon point de vue, que parler et écrire

en berbère devraient être deux éléments qui permettent à la langue d'être une.

Développement:

La société berbère est une communauté d'expression orale et non de tradition scripturaire. Aussi, un état de « rébellion » à l'écrit apparaît comme encore bien installé chez les locuteurs berbérophones. L'accoutumance à l'oralité historique de la langue berbère a non seulement engendré un facteur de résistance naturel au changement, mais semble avoir consacré le genre privilégié et actuellement en vigueur, c'est-à-dire le genre oral, comme domaine réservé de l'expression.

Une des raisons qui apporte un début de réponse à cette situation, mais une situation pas regrettable du tout, est que l'audition, ce bain d'images acoustiques, est connue pour être un moyen d'usage rapide, direct et facile qui permet l'accès aisé au monde de la communication. Alors que l'écrit, cette forme visible de la langue, exige au préalable le pénible et laborieux apprentissage des règles de transcription, d'orthographe et de grammaire pour enfin acquérir la faculté d'écrire. C'est alors qu'il y a hésitation, chez deux catégories de la population berbère, les natifs monolingues et les nouvelles générations plurilingues, freines souvent l'initiative à l'écriture.

Cette attitude conservatrice de l'instinct du genre oral chez les berbérophones devait être plutôt positivée et développée dans la mesure où l'on constate aujourd'hui qu'une forme d'oralité moderne a acquis bien des espaces d'expression dans plusieurs pays pourtant à forte tradition d'écriture. Il est utile de rappeler que toute langue est née sur fond d'oralité et cette nouvelle tendance à communiquer directement par la parole n'est-elle



pas un aveu des insuffisances que recèlerait le genre écrit ? La question reste posée tant que Chikh Mohand Oulhoucine disait déjà en son temps : « *akken fessus wawalit menna, izzay wawalitira* ». C'est là une vision du penseur kabyle qui agit par anticipation sur cette nouvelle valeur de l'oralité. C'est dire que le genre oral, spécificité humaine, ne devrait plus être déclaré ou perçu sous le prisme déformant de modèle mineur et on devrait aussi s'éloigner de la nature aliénante de l'écrit. C'est plutôt à un dosage équilibré entre l'oralité et l'écrit que nous devions travailler en nous instruisant des différentes expériences vécues.

Aussi paradoxale que cela puisse paraître, la langue berbère possède un avantage précieux qu'il lui prédisposait à une évolution facile et sans heurts dans sa marche vers l'écrit sans renoncement de son caractère oral. C'est qu'il n'y a pas de frontières entre sa forme audible et sa forme visible. L'audibilité de la langue berbère se superpose totalement avec sa visibilité. La langue a fonctionné jusque là suivant des règles et des structures naturellement organisées et nous permet d'exprimer, sans appréhension ni hésitation aucune, nos rêves, nos sentiments, nos sensations.

En effet, tout berbérophone utilise sa langue intuitivement sans en connaître les notions grammaticales des éléments qu'il utilise ; C'est-à-dire sans formations scolaires. Cela est bien sûr le cas de toutes les langues maternelles mais la particularité est que la langue berbère ne subit pas de rupture ni de transformation au fil du temps et des options. L'utilisation de la langue continue de combiner parfaitement les mots qu'il met au service de sa pensée, sans toutefois en connaître formellement les fonctions. Quand il utilise le mot « *skut* » (tant que) il ignore que la grammaire le nomme conjonction, que « *anwa ?* » est nommé interrogatif, que « *werâad* » est appelé élément de la négation. Ils ont fait subir avec exactitude les différentes variations que peut prendre un verbe selon le contexte de son utilisation et dans quelles conditions particulières il l'emploie.

Ainsi le verbe « *bedd* » (se lever, se tenir debout) est directement forgé à sa forme d'habitude « *ēbdddad* » à sa forme factitive « *ssebdddad* ou *sbedd* », à sa forme réfléchie : « *ñabdded* ». Ils ont également pu faire produire les différentes formes nominales comme le nom d'action « *addu* ou

asebdddad », le nom d'objet « *asebdddad* » ou encore « *ibeddi* » pour rendre une position ou une attitude face à un fait etc.

C'en est également pas par hasard qu'en berbère tous les éléments qui forment la famille de mots, obéissent aux mêmes règles et aux mêmes techniques de linguistique générale et de grammaire qui veulent qu'à partir d'une racine découle la série familiale. Ex. *afeg* (voler), *ruffga* (le fait de voler), *affug* (le vol), *imifig* (l'aviateur), *tamsafga* (l'aviation), *anafag* (aérodrome ou aéroplane ou encore aéroport), *timsifegt* (volatilité ou volatilisaison), *imsifeg* (un volatile), *imesriffeg* (l'oiseillon qui s'initie au vol), etc.

Un autre avantage non moins intéressant, dont dispose naturellement la langue berbère, est sa précision dans l'énoncé de tout verbe. Il n'y a pas de confusion possible entre :

- *Icennu* (il chante) dont l'image acoustique annonce directement la troisième personne du singulier.

- *Cennun* (ils chantent) dont l'image acoustique annonce directement la troisième personne du pluriel.

Alors que pour le même exemple dans la langue française, il faut d'abord maîtriser les normes grammaticales pour ensuite distinguer entre :

- Il chante (avec un « e » au singulier) et
- Ils chantent (avec « ent » au pluriel).

Dans ces cas de figure, l'image acoustique qui se dégage est la même mais la forme écrite diffère fondamentalement.

En berbère, c'est directement l'audition d'un mot qui fixe son orthographe. Autrement dit, tout mot écrit comme il se prononce.

On peut donc poser que la réussite du code écrit réside dans la restitution fidèle du code oral et j'oserais dire du code maternel. A juste titre **Ferdinand de Saussure** disait que « *L'unique raison d'être de l'écriture est de représenter la langue parlée.* »

C'est justement cet avantage de superposition directe de l'oral et de l'écrit qui caractérise la langue



berbère, qui devait être exploité, à mon sens, comme piste pédagogique et méthodique privilégiée pour réaliser le passage à l'écrit comme besoin utile et non pas comme simple phénomène de substitution ou encore une fin en soi. L'écrit cesse d'être utile quand il devient un moyen d'aliénation.

De plus, la langue berbère ne subit pas, pour l'instant du moins, certains côtés embarrassants comme le classicisme qui fait s'opposer d'une part une langue ancienne et une langue dite ancienne et une langue dite moderne. Dans la société kabyle, pour ne citer qu'elle, il n'y a pas de langue de classes. Si par exemple du côté français il y a une grande part du patrimoine littéraire pour ainsi dire classé, archivé et déclaré de « vieux français » et peu employé de nos jours; à l'inverse, chez nous, c'est la littérature produite, il y a, pour certaines, des siècles, par Youcef Ouqasi, Maamar Ahesnaw, Mouhend Oumusa Awagennoun, Chikh Mouhend, Lbachir Amellah, Yemma Khlidja Tamcheddalt, Si Mouhend Oumhendet bien d'autres qui sont le modèle, voir la norme consacrée de la langue où la construction et la formulation sont douées d'une profondeur, d'une parfaite homogénéité et d'une harmonie débordante.

Alors, afin de réduire cette flagrante tendance actuelle du berbérophone à appréhender l'écrit, l'objectif de notre école n'est donc pas d'inventer une nouvelle langue mais de consolider son état actuel et postuler à ses évolutions nécessaires. Le passage à l'écrit est plus qu'une nécessité. Mais la méthode de passation à l'écrit est plus qu'une nécessité. Mais la méthode de passation et d'adaptation à ce nouveau genre ne devrait pas donner lieu à l'apparition de deux langues l'une dite correcte et l'autre dite incorrecte ou encore l'apparition d'une forme de langue de prestige dont la domination à terme sur la langue naturelle l'éloignerait de bases sociologiques. Autrement dit, notre école doit jouer le rôle d'accélérateur de ce qui est déjà bien mis en place naturellement. La caricature produite par la rue à l'adresse de ceux qui s'évertuent à faire dans un berbère truffé de néologismes et de formulations bizarres et à méditer. Cette caricature dit : « yesmuzzugh » ou encore « yesbaëbië. » Cela doit nous donner matière à réflexion car si le passage à l'écrit est déterminant, les enjeux demeurent vitaux en ce sens qu'il faudrait tout faire pour que ne soit pas

affectées et travesties les réalités vivantes et naturelles de la langue d'où nous venons de naître, provoqueraient son éloignement des utilisateurs et des locuteurs.

Pour illustration, dans un ouvrage de méthodes et pratiques de langues françaises, nous pouvons lire, en raison de notre expérience de ce que nous devons nous instruire, ce qui suit : « le prestige de la langue écrite paralyse les Français et leur ôte la liberté d'utiliser sans appréhension leur propre langue : Combien d'adultes n'osent pas écrire, par crainte de faire des fautes d'orthographe et de ne pas rédiger correctement, combien n'osent pas prendre la parole en public par peur d'être mal jugés... » (fin de citation.)

Par ailleurs, je pense aussi que le passage à l'écrit n'est pas la tâche de seuls exercices scolaires. La tâche est aussi celle des créateurs que sont les écrivains, les poètes, les journalistes etc. C'est dire que la langue est tout d'abord sociale. En cela, l'œuvre de Bélaïd At Ali est une interpellation. En effet, l'auteur des « cahiers de Bélaïd » est le premier à avoir exercé sur sa langue une influence qui se manifeste, d'abord, par l'introduction de la longueur dans le texte car, habituellement, seuls les poèmes sont écrits. Ensuite apparaît nettement l'effort de précision dans l'usage d'un verbe, raffiné, ciselé allant jusqu'à la subtilité. Certaines métaphores, dont l'origine est la formation populaire, ont été utilisées à juste titre comme source de composition de style et moyens de présentation de l'ensemble de ce qui se rend tel que le pathétique, la dramatique, le tragique, le comique, le polémique, l'ironie, l'humoristique, le sensationnel et, enfin, la poétique. Avec une formidable création dans le jeu du vocabulaire et une combinaison particulière des mots d'usage facile et très courant, Bélaïd At Ali a réussi à faire disparaître les frontières entre le genre oral et le genre écrit. La réussite de Bélaïd réside dans le fait qu'il n'a pas provoqué de heurts ni de choc entre la prononciation à l'oral et la représentation matérielle du texte à l'écrit. Avec l'oral et l'écrit, Bélaïd a permis à la langue d'être la même. Les « cahiers de Bélaïd » sont une œuvre immense qui nous interpelle sur l'usage que nous faisons aujourd'hui de la langue, mais surtout de la démarche à entreprendre pour son passage à l'écrit en tant que langue, historiquement, orale. C'est pourquoi les « cahiers de Bélaïd » devraient servir



de point de référence dans l'acte d'écrire en berbère.

L'enjeu étant, donc, pour nous d'éviter que nous ne soyons coupés de ce qui a été par rapport à ce qui va venir. Je veux citer ici Melle Dahbia Abrous qui déclare que « *toute création passe inévitablement par l'impératif de maîtriser ce à partir de quoi on innove* ».

Bien sûr que notre école ne devrait pas recroqueviller sur elle-même dans le seul genre oral, car disait **DDaLmulud** : « *il se peut que les ghettos sécurisent, qu'ils stérilisent c'est sûr.* » Il nous faut seulement concilier l'un et l'autre (l'oral et l'écrit) pour éviter de « s'enfermer comme dans une pièce à deux issues, dont on se garderait d'ouvrir les portes, celle qui mène au passé comme celle qui regarde vers l'avenir... et d'où on ne pourra jamais s'enfuir. » Bref, il y a lieu de ne pas s'embourber dans les schémas d'enseignement et d'intervention trop académiques qui consistent à rendre la langue complexe et étrange en la changeant de mystères qu'elle n'a pas. La formule consacrée dit : « *anef i waman addun* ».

Conclusion:

Il faudrait peut-être signaler que même dans ce domaine oral, où excelle pourtant le berbère, curieusement, des deux catégories de berbérophones, ce sont plutôt les intellectuels, les fonctionnaires, les commis de l'état etc., mis à part les spécialistes du domaine, qui tendent à parler de moins en moins leur langue. Il y a peut-être une raison à cela : en ce sens que la langue berbère, qui s'est faite au contact des métiers et de la subsistance, est demeurée pendant longtemps une langue de proximité. À cela s'ajoutent les nouvelles préoccupations, les nouveaux besoins de la société et le phénomène du bouleversement des paysages linguistiques induits par les moyens modernes de communication galopant de par le monde. L'ensemble a érodé l'aptitude de notre langue à traiter d'un sujet de philosophie, d'une critique littéraire, d'un débat autour d'un film, autour des phénomènes de la société, d'un discours politique ou encore du sujet de ce séminaire et bien d'autres espaces pour autant largement à portée. Mais tout de même une forme de paresse semble l'emporter sur l'effort qu'il y a à faire une langue de portée. Ce qui m'amène à me poser la question des savoirs : il n'y a pas risque que l'on s'achemine, à terme, vers la

non utilisation de la langue berbère à l'oral comme à l'écrit. Cette contradiction me paraît utile d'être signalée au passage d'autant plus qu'elle guette d'autres langues comprises à fort et tradition d'écriture. Le rapport des services de l'UNESCO annonce la disparition d'un grand nombre de langues autochtones chaque année dans le monde.

C'est là une raison supplémentaire pour doubler de vigilance et trouver les moyens adéquats pour que notre société ne devienne pas aphone de sa propre langue.

Paris les mesures et les démarches à entreprendre dès à présent et à mon sens, c'est d'éviter que s'entrechoquent les notions d'écriture et d'oralité. Il y a lieu de les concevoir plutôt comme moyens complémentaires nécessaires au développement de la langue.

C'est dans cette perspective de la continuité et de la consolidation de l'un par l'autre et inversement qu'il faudrait peut-être placer le débat autour de l'écriture et de l'oralité, c'est-à-dire entre l'audible et le visible. Il est connu que les langues ne sont pas neutres dans le comportement social des groupes humains et ce n'est, certainement, pas moi qui contredirais **Platon** qui écrivait que :

« *Quand on entend d'autres discours de quelque autre, fût-ce un orateur consommé, personne n'y prend pour ainsi dire aucun intérêt ; mais quand c'est toi qu'on entend, ou qu'un autre rapporte tes discours, si médiocre que soit le rapporteur, tous, femmes, hommes faits, jeunes garçons, nous sommes assis et travis.* »

Alors, lorsque la poétesse Yemma Khlidja Tamcheddalt (d'imcheddalen d'où son nom) déclame que : *nnigtamussnidawal* et ici le mot « *awal* » a valeur de socle et de sous-bassement de la civilisation berbère et que le mot « *tammussni* » signifie résultat de tout ce qu'une langue, n'importe laquelle, peut percer comme mystère... alors j'en suis encore à me poser la question des savoirs : qu'est-ce que la norme ?

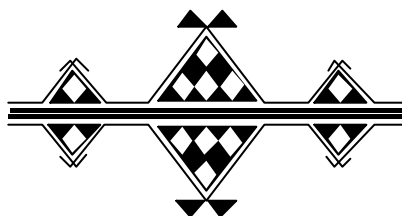
« Est-ce que c'est conforme aux règles ? Est-ce que c'est conforme aux habitudes ? Est-ce que c'est ce qui doit être ou à ce qui est l'usage de plus grand nombre ? »



Cequiestsûrc'estquetantqueladéfinitionde
lanormeestdynamique,c'est-à-direnonfigée,non
arrêtée,toujoursunenotionàcompléter...alorsle
débat demeure passionnant et là-dessus aussi et
encoreunefois, Chikh Mouhand suggère defaire

reculer sans cesseunpeu plus loinleslimitesdes
définitions.Ildirapourcela:

((Simmalneûûawev,simmalmazalanawev
Urt-yeûûawavêedd))





La passion de l'écriture: quelques notes de lecture.

M.O Lacey Directeur de l'Enseignement
et de la Recherche au HCA

La passion de l'écriture et la politique linguistique.

Depuis maintenant 1/4 de siècle (avril 1980), les conditions dans lesquelles a évolué la politique en général ont été profondément modifiées tant sur le champ mondial que de celui des communautés de langue. À partir du moment où l'on constate que l'Etat qui en fut l'ossature a vu son rôle diminuer, on se pose la question de savoir comment peut-on parler aujourd'hui de politique linguistique ? ainsi, il devient utile de réfléchir autrement sur une situation qui apparaît simple mais qui couvre tout de même des réalités différentes et changeantes.

Comments'élabore une politique Linguistique?

Habituellement, une politique linguistique se fait et se défait dans un espace identifié à l'Etat qui constitue le pivot de l'édifice national. Demême, c'est dans ce lieu que s'exercent aussi un investissement de langue et un enjeu de pouvoir. L'Etat tire sa légitimité de l'incarnation de l'identité dans laquelle la langue nationale a une part prédominante. Le cas de l'Algérie s'est inspiré de ce modèle qui est, en fait, celui de la France jacobine. Le mouvement nationaliste qui a conduit à la construction d'un Etat indépendant en 1962 a considéré la langue arabe littéraire en tant que langue nationale et la religion islamique comme étant les symboles de l'identité nationale algérienne et les moyens de la concrétiser. Bien avant la révolution armée (1954), des Kabyles au sein du mouvement national ont contesté la conception de cette identité partielle. En opposition à ce prologue de politique linguistique, ils voulurent valoriser leur langue maternelle en intégrant la dimension amazighe. Ceci a été discrédité tant que facteur de division de l'unité nationale. Pour ne pas compromettre les chances de l'indépendance, les dissensions se sont tues

durant toute la période de la guerre armée contre l'occupation française.

Après l'indépendance, la situation ne changea guère. Mais le mouvement amazigh s'est reconstitué et peu à peu s'est renforcé au fur et à mesure que l'Etat échouait à mettre en œuvre ses objectifs affichés de développement, de démocratie et de liberté. Demême, ils s'en sont renforcés encore de l'opposition de l'Etat à son égard et a pu élaborer des revendications destinées à faire reconnaître son identité et sa langue maternelle. Aujourd'hui, il est facile de constater combien le mouvement culturel amazigh a affaibli la légitimité que l'Etat voulait s'octroyer par le biais de la langue nationale.

En Algérie, après avril 2002, la constitutionnalisation de l'amazigh a fait surgir dans la presse et dans quelques écrits spécialisés des prises de positions conflictuelles opposant trois tendances pour la transcription de la langue amazighe.

☞ .une tendance favorable aux caractères tifinagh

☞ .une tendance qui prône l'utilisation des caractères arabes,

☞ .une tendance soutenant l'expérience séculaire bien ancrée dans les usages et basée sur l'API. À côté de ces 3 tendances il y en a une autre qui peut être globale, incluant les trois registres, tifinagh, arabe et API.

Pour les amazighs, ces prises de position traduisent trois représentations radicalement opposées de la langue amazighe et de ses locuteurs. Les deux premières tendances sont minoritaires. La première, représentée par des défenseurs de tifinagh, retient cette écriture en raison de son caractère originaire et exprimant un



sentiment identitaire. La seconde qui défend la transcription de tamazight en caractères arabes exprime à travers ce choix un sentiment religieux. L'autre tendance qui recommande essentiellement une transcription à base de l'API est celle de la majorité des producteurs en tamazight et sur tamazight en Algérie, et partout ailleurs dans le monde où il y a des amazighs, hormis le Maroc où le tifinagh a servi d'arbitre entre les deux autres caractères.

Parmi ces trois tendances, seule la troisième est passée par différents stades de notation expérimentés et ajustés depuis pratiquement le milieu du 19^e siècle. Aujourd'hui, cette tendance offre un support de transcription, jugé par les scientifiques et les usagers, comme étant stable, économique et satisfaisant.

Néanmoins, on continue encore de s'interroger sur la segmentation et l'agencement de certains segments. Cette question relève de l'aménagement de l'orthographe et reste posée quel que soit le type de symboles adoptés.

Au-delà du débat sur la graphie dont l'adoption intervient relativement faiblement pour les deux premières tendances (tifinagh et arabe) étant donné que depuis plusieurs générations, les usagers ont opté et exercé en caractères universels, ce sont des perceptions sociolinguistiques et surtout idéologiques qui s'affrontent. Pour la quasi-totalité des amazighophones, l'universalité, la mondialisation et les nouvelles technologies de communication donnent la primauté et la vigueur à la dimension scripturale latine. Les autres invoquent l'authenticité et l'originalité du tifinagh, et pour les caractères arabes, le sentiment religieux ainsi que l'appartenance à un espace présenté comme culturellement familier pourtant si différent. Quoique l'on dise, l'identité arabo-islamique reste un mythe idéologique quand bien même on peut parler de solidarité, de familiarité culturelle ou d'une certaine empathie dans des événements marquants de l'histoire contemporaine : les guerres, le terrorisme islamiste, le racisme, la Palestine, etc.

Dans un monde moderne, la promotion et le développement de tamazight ne peuvent plus faire l'impasse sur la dimension de la capitalisation de toute l'expérience faite sur la base de l'écriture latine.

Variété linguistique et représentations De la langue

Lorsque l'on entend parler de tamazight, on entend des terminologies pour la décrire qui révèlent des perceptions linguistiques différentes. À cet égard, les différents classements utilisés sont éloquents : on relève les expressions de tamazight langue mère, tamazight est un dialecte, les dialectes de tamazight, tamazight régional, les parlers de tamazight, etc. C'est ainsi que lorsque tamazight est constitutionnalisée comme langue nationale, l'article 3 bis de la constitution est composé de deux parties : tamazight est également langue nationale et l'État a la charge de la promouvoir et la développer dans toutes ses variantes régionales sur le territoire national.

En contexte, cette formulation présente tamazight fractionnée telle que l'offre la situation sociolinguistique. Tamazight n'est pas une langue vernaculaire ou un niveau avant, mais un agrégat de langues maternelles des locuteurs natifs qui, dans le cadre pédagogique, sera mené à plusieurs variétés de la même langue. Les variétés dont il s'agit sont le kabyle, le chaoui, le touareg, le mozabite... Tamazight est donc une langue plurielle avec une variété de registres, à savoir les variétés vernaculaires des différentes régions.

Les objectifs pédagogiques sont alors bien sûr complètement différents, d'un côté une visée particularisante concentrée sur la codification des dialectes, de l'autre une visée généralisante englobant tout le patrimoine oral. L'intérêt porté aux registres régionaux s'appuie sur une approche réaliste et tout à fait légitime en ce qui concerne leur promotion et leur défense. Sur le plan synchronique, cette approche tient compte de la situation fragmentaire de tamazight.

La promotion et le développement des variétés qui sont en fait des langues maternelles sont un argument intéressant parce qu'il reprend des éléments d'un principe fondamental en didactique des langues et en aménagement linguistique, celui qui stipule que « la première initiation de l'enfant au monde de l'école et ses premiers apprentissages cognitifs doivent se faire dans la langue familière de son milieu d'origine ». ce principe est d'une actualité brûlante sur deux fronts : celui de la valorisation des vernaculaires et celui de l'usage



des vernaculaires dans la scolarité des enfants.

Chronologie d'un état de fait

Jusqu'ici, la quasi-totalité de ce qui se fait en tamazight et sur tamazight utilise la graphie d'usage en caractères latins adaptés. Dans les années 1970, l'académie berbère de Paris utilisait pour ses publications la graphie tifinagh. Récemment, quelques cas isolés ont utilisés la graphie arabe dans leurs écrits.

Depuis la constitutionnalisation de tamazight et son introduction dans les systèmes éducatif et communicationnel, l'Etat pourrait inférer en définissant précisément les conditions d'enseignement, d'examen et de transcription de tamazight: l'enseignement en tamazight, en arabe ou en français, l'examen oral ou écrit et l'écriture en caractères tifinagh, arabes ou latins.

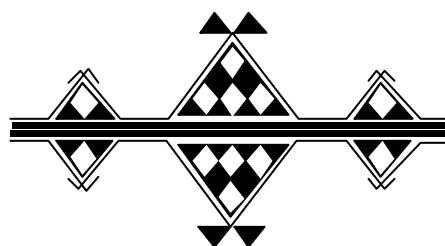
Entre le milieu du 19^e siècle et aujourd'hui (2004), la dialectologie amazighe a toujours utilisé l'alphabet latin bien qu'il existait d'autres alphabets (tifinagh et arabe). L'usage des caractères latins pour la transcription de cette langue est une pratique ancienne : la transcription en caractères latins est une adaptation codifiée de la transcription en alphabet phonétique international et est destinée à permettre la reconnaissance du phonème et à faciliter sa production par les sujets parlant ou pas la langue en question. De nombreux ouvrages destinés d'abord à des linguistes ou des ethnologues attestent cet usage répandu et suffisamment ancré dans une tradition maintenant plus séculaire. L'usage de ces caractères latins est répandu aussi dans les méthodes d'enseignement des variantes. L'utilisation de ces caractères est ainsi aujourd'hui pratiquée dans l'enseignement au sein des deux départements de langue et culture amazighes de T.O. et Bgayet, pour la formation des formateurs, pour l'enseignement dans des établissements du fondamental et du secondaire, dans des établissements de la formation professionnelle, pour la production de la littérature, du théâtre, de la poésie et de toute la recherche scientifique sur tamazight et en tamazight. L'usage de la graphie latine pour l'écriture de tamazight entre bien dans une tradition scientifique et dans des pratiques d'enseignement des variantes. De même, les institutions internationales, notamment l'UNESCO qui, par souci de cohérence, demande

à l'Algérie d'élaborer des mesures normatives en recommandant l'utilisation des caractères latins dans les guides touristiques, la toponymie, l'anthroponymie, en somme dans tout le champ de l'onomastique.

À cet égard (graphie), la tolérance d'un triple système graphique est un compromis destiné à permettre aux différents usagers de choisir le terrain le plus à même de leur permettre de faire reconnaître leurs compétences.

L'éducation nationale a la responsabilité de former, mais aussi de définir les compétences qu'elle veut évaluer.

L'important n'est pas l'outil, c'est ce qu'on veut en faire : il ne faudra pas que la langue soit ressentie comme figée, peu dégagée de la tradition, de la religion, traînant avec elle d'ennuyeuses poussières, des préjugés, des idées toutes faites, tournées exclusivement vers le passé. Le poids de la tradition, la répugnance à la critique, trop souvent associés à l'arabe ont pu faire redouter aux élèves le même ennui que décrit Renan parlant du latin.





L'écriture de la langue amazighe : parcours et difficultés

Melle BENKACIOuerdia
Chef de bureau au HCA

Depuis des siècles jusqu'à nos jours, la langue et la culture amazighes sont essentiellement transmises par l'oralité alors qu'elles disposent de leur propre système d'écriture qui est le Libyque, lequel a son pendant le Tifinagh, encore en usage dans l'aire Touareg.

Des centaines d'inscriptions rupestres découvertes dans l'ensemble géographique qui s'étend depuis le territoire de la Tripolitaine à l'Est jusqu'aux confins marocains à l'Ouest attestent de l'existence du Libyque, au VI^e avant J.C. comme repère le plus lointain. La mieux connue et la plus précisément datée est la bilingue punico-libyque du Mausolée de roi Massinissa à Dougga remontant au II^e siècle avant J.C. Faut-il rappeler que l'écriture rupestre est le premier acte de manifestation de l'identité communautaire.

Pareillement pour la graphie arabe survenue ultérieurement et adoptée comme moyen de transcription des prêches déclamés initialement dans les mosquées unitaristes des imams Almohades du Haut Atlas marocain (515-646 H / 1121-1248) sous l'impulsion de Ibn Toumert. Des chercheurs maghrébins contemporains ont perpétué cette tradition en raison de leur imprégnation de la culture arabo-musulmane. La situation est similaire chez les Ibadites du Mzab et les chaouis de l'Aurès pour ce qui est du cas de l'Algérie. L'impact de la religion sur les populations précitées ajouté à la politique d'arabisation accélérée, conduite au lendemain de l'indépendance par les pouvoirs successifs, font que ces régions se retrouvent aujourd'hui doublement arabisées, laissant un margemine à l'utilisation de leurs langues maternelles. Il est utile de rappeler le recrutement en masse de coopérants orientaux, effectué dans les années 70, pour appuyer la politique d'arabisation mise en place en

vue de mener à terme le projet de la généralisation de l'utilisation de la langue arabe. Cette même politique n'a pas apporté les résultats escomptés dans les pays où elle fut expérimentée; toutefois, l'Algérie n'a pas renoncé à l'application de cette mesure. Ceci étant, la situation linguistique ne s'est guère améliorée compte tenu du recul enregistré par le Français en grange durant 132 ans de colonisation et considéré comme un héritage culturel du pays. La langue arabe n'est pas mieux lotie; tout au contraire, les tenants du courant préconisant son développement et sa promotion ont agi plus par souci idéologique que par une autre démarche objective s'appuyant quant à elle sur des procédés tant scientifique que pédagogique. Dans ce jeu de concurrence, autant dire que la langue amazighe n'avait pas droit de cité. Son éviction du champ linguistique global était une évidence.

L'option pour l'alphabet latin remonte à la fin du 19^{ème} siècle avec l'émergence des pionniers du renouveau de la culture amazigh et de sa langue véhiculaire, tels que BEN SEDIRA, Said BOULIFA. Et plus tard Mouloud MAMMERI avec lequel les études berbères ont atteint la maturité, sanctionnées par des publications portant sur la linguistique et l'anthropologie des sociétés nord-africaines. Les recueils élaborés sont transcrits en caractères latins augurant le choix à adopter ultérieurement.

Dés lors, l'on compte un nombre non négligeable de chercheurs et d'usagers transcrivant en caractères latins, cette avancée; a depuis été relayée par l'engagement pris dans le cadre universitaire par les deux départements de langue et culture amazighs de Béjaïa et de Tizi-Ouzou. Après l'exposé du choix des trois systèmes de notation, il ressort que le latin a pris manifestement



une longueur d'avance. Mais, ce n'est pas pour autant qu'il faille considérer la question de la graphie réglée, étant donné que la décision portant sur le choix d'un système d'écriture incombe moins aux utilisateurs, locuteurs et producteurs confondus, qu'aux décisionnaires attachés aux sphères politiques, en raison des considérations extralinguistiques, idéologiques et politiques infranchissables. Quel argument peut être présenté au fait que l'on ne soit pas encore arrivé à statuer sur ce choix malgré la tendance majoritaire, au sein des intervenants directs, favorable aux caractères latins ?

Des justificatifs peu ou prou convaincants émanent de la part des partisans de chaque graphie pour tenter de valider leur choix auprès de l'opinion publique. Cette raison constitue l'encreur gordien sur lequel la choppée de débats sans baliser le terrain pour un dénouement définitif et consensuel.

L'alphabet Tifinagh, malgré son authenticité et son originalité indiscutables, est jugé par les plus avertis en la matière comme frappé d'incomplétude technique pour servir la langue et encore moins la culture qu'elle véhicule à vaste échelle. A ce titre l'adoption du Tifinagh qui est inusitée et totalement méconnue, en dehors de l'aire Touareg, par les autres berbérophones, présente quelques écueils de nature à freiner l'enthousiasme parmi les personnes désireuses de faire l'apprentissage de la langue à travers son écriture.

La graphie arabe ne présente pas plus d'avantages pour ce qui est de la transcription de la langue amazighe ; elle n'est pas sans comporter des difficultés techniques. Il est vrai que l'écriture en caractères arabes était la seule à avoir remplacé les caractères libyques et son intervention ne survient que tardivement avec l'avènement de l'Islam, plus précisément avec les dynasties berbères du Maghreb. Son utilisation est beaucoup plus antérieure à celle des caractères latins, toutefois elle demeure peu employée.

La faveur est accordée aux caractères latins par la plupart des linguistes, en ce sens qu'ils se distinguent par la facilité de transcription qu'ils présentent. L'exigence contemporaine qui fait de la transcription phonétique un outil adapté en

caractères indique pertinemment combien est justifié le choix des défenseurs de cette tendance ; de la sorte tamazight dégage son créneau dans l'espace de la linguistique et de la communication. Pourquoi donc s'ingénier à vouloir imposer une graphie jugée à juste titre inopérante ?

Cette approche rejoint celle déjà avancée par l'éminent linguiste, M. MAMMERI, lorsqu'il soutient la nécessité d'aménager le Tifinagh et de recourir conjecturalement à l'utilisation du latin pour préserver la langue et la culture de l'oubli au moyen d'un support fixe et efficient. « Le problème essentiel est évidemment celui de l'élaboration d'un alphabet pan-berbère à la fois pratique et fondé en raison, lequel serait pour l'essentielle Tifinagh aménagé », disait-il.

Par ailleurs, il est d'autant plus vrai que l'adoption du Tifinagh comme système d'écriture est en soi une réhabilitation de l'identité amazighe dont il est indissociable. Ceci mettra un terme aux tentatives des uns et des autres voulant à tout prix imposer un choix d'écriture dicté par une idéologie qui ne sert point l'intérêt de tamazight.

Une première étape, et non des moindres, impose la nécessité absolue de structurer la langue, de la standardiser et en fin de compte d'un système de notation approprié. Autant de conditions sont à réunir préalablement à toute entreprise d'expérimentation d'une langue pour son introduction dans l'enseignement. Procéder autrement équivaut à un échec inévitable comme cela est actuellement le cas pour tamazight.

Tous les spécialistes avertis du domaine s'accordent sur le constat d'échec auquel a abouti cette expérience hâtive de l'enseignement de tamazight en dépit de l'existence de satisfaction quant aux résultats positifs obtenus en Kabylie (Tizi-Ouzou, Bouira et Béjaïa), grâce aux efforts louables d'enseignants dont la fibre militante n'a pas cédé face aux aléas et blocages rencontrés sur leur parcours. Leur qualité de porteurs de flambeau a fait en sorte qu'ils maintiennent vaillamment cet enseignement dans les écoles de Kabylie. On en a pour preuve de ce qui est avancé la régression résultant de cette expérience lancée dans 16 wilayas du pays, chiffre dont il faut défalquer en ce moment 5 wilayas où l'enseignement de Tamazight est totalement



supprimé au terme de 09 années d'introduction. Cette évidence nous mène à l'établissement d'un constat amer, sans être définitif. Face à cet état des lieux, la question qui mérite d'être posée est celle de connaître les raisons ayant conduit à cette situation?

En effet, l'introduction de tamazight dans le système éducatif a été faite dans la précipitation car les ordonnateurs politiques étaient beaucoup plus préoccupés à faire face dans l'urgence à une conjoncture politique des plus tendues dominée par la grève du cartable suivie par les enfants de la Kabylie en 1994, en attendant l'apaisement de la rue plutôt que de prendre en charge la demande fondamentale de la société en régions berbérophones en l'espèce du règlement d'une revendication culturelle et identitaire épineuse restée longtemps en suspens.

J'en ai avancé pas jusqu'à dire qu'il a été opté pour l'anticipation de l'enseignement de tamazight était une erreur de calcul sans avoir attendu que les spécialistes de la langue aient réglé des questions d'ordre technique nécessitant à coup sûr des années de travail. Ce temps sera pris au dépend de l'effort consenti pour la traduction sur le terrain de la tâche de l'enseignement de tamazight. Par ailleurs il aurait fallu pour les représentants de ce corps d'universitaires d'établir les propositions selon l'ordre de priorité à soumettre aux hautes instances politiques sur cette question qui demeure la condition sine qua non devant assurer le succès de l'introduction de l'enseignement de Tamazight dans le cadre scolaire. L'entame de l'enseignement en 1995 demeure un pas non négligeable dans les jalons du mouvement revendicatif pour la réhabilitation de l'identité et de la culture amazighes, Combien même son enseignement, depuis 09 ans, n'a enregistré que des résultats mitigés, qu'il convient de préserver et consolider de toute manière.

Cette entreprise escamotée dans le reste des wilayas où l'enseignement a été introduit dévoile le déficit énorme en matière de stratégie d'enseignement de tamazight à même d'encourager les parents d'élèves et les élèves eux même à s'inscrire pour poursuivre les cours de leur langue maternelle. L'absence des moyens didactiques comme les manuels scolaires devant assurer une bonne qualité d'enseignement, comme cela a été dit

précédemment la non standardisation de la langue et la question pendant du choix de la graphie, sont autant de facteurs qui auraient homogénéisé la langue dans toutes ses variantes. Toutes ces questions d'ordre technique ont entraîné l'enseignement de tamazight dans l'anarchie; ceci a nourri la polémique et jeté le discrédit autour de la conformité de la langue pour conclure en définitive à l'échec et abattre l'enthousiasme parmi les catégories de personnes qui veulent entreprendre des études sérieuses et suivies dans la branche Tamazight. La sortie de l'ornière pour l'enseignement de la langue amazighe comme discipline réclame un traitement analogue à celui pratiqué sur les matières enseignées et qui bénéficient, elles, d'un coefficient élevé conférant de l'importance à la matière, la prévision d'un plan de formations suivies des enseignants, s'ajoute à ces points, l'obligation de son enseignement attendu pour l'année scolaire en cours, en région de Kabylie, qui n'attend toujours pas en lien et l'intégration de l'épreuve de Tamazight dans les examens du BEF et du BAC, entre autres. Ces lacunes relevées dans la stratégie de l'enseignement nationale incontestent en premier lieu à l'absence de volonté de la part de certaines instances de tutelle à prendre en charge sérieusement l'enseignement de Tamazight.

La reconnaissance constitutionnelle de Tamazight comme langue nationale qui est évidemment un acquis considérable dans le processus du combat identitaire, arraché au prix du sang des martyrs du " **Printemps noir** ". Il convient à la société civile d'en prendre conscience et aux scientifiques de capitaliser cet état de fait en alignant leur effort sur ces acquis politiques pour consolider l'idée que cette langue est porteuse des mécanismes nécessaires à lui faire remplir les fonctions d'une langue vivante, amarrée à la modernité. Le fossé qui sépare la communauté universitaire de ses priorités qui sont à ce niveau la réflexion et la production de portées scientifiques verra réduit à mesure que les travaux d'aménagement de la langue enregistrent des résultats palpables. Conséquemment, la culture qu'elle véhicule est soustraite au déni et à la marginalisation. Le mérite de ces avancées revient incontestablement aux acteurs et associations affiliés au Mouvement Culturel Berbère, puis ultérieurement au mouvement citoyen d'ampleur plus large, par leur action dans la rue. Il est attendu de l'Etat de s'engager sincèrement dans cette voie;



la meilleure attestation n'est celle de réunir voir offrir les possibilités optimales rendant effectif ce nouveau statut de langue nationale. L'article 3bis de la constitution devrait inciter toutes les institutions de l'Etat à respecter la loi, chacune à son niveau, pour la prise en charge de la promotion et la vulgarisation de la langue et de la culture amazighe.

Dans le domaine de l'enseignement, la production d'outils didactiques à l'exemple des manuels scolaires et des livres de lecture demeure une exigence. L'entreprise d'un travail de traduction pour transposer la somme du savoir et des progrès de la science atteints jusque là propulsera les lecteurs éventuels à un niveau de connaissance à celui que propose les autres langues. Au cas où la langue est confinée uniquement au domaine littéraire elle risque de tourner le dos à l'aspect scientifique, et ce dans toutes les disciplines (médecine, mathématiques, linguistique, technologie, ... etc); si une production riche et diversifiée de livres et de romans venait à naître, elle susciterait qu'un intérêt et motivation de nature à accroître son lectorat qui est dérisoire de nos jours. Il en serait de même pour les loisirs qu'englobent l'art, le cinéma, la musique et le théâtre, cette absence laisse en marge la culture amazighe amputée de la possibilité de coexister dans le cadre du dialogue inter-culturel.

Il est vrai que la reconnaissance constitutionnelle de notre langue et de notre culture

est son rétablissement d'une justice historique longtemps occultée. En attendant sa consécration comme langue officielle, la recherche doit être une priorité afin de multiplier productions et publications touchant à tous les domaines. Les universitaires prendront ainsi le relais de la rue.

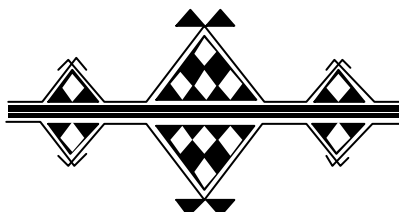
Bibliographie

-Bougchiche, L.- Langues et littératures berbères des origines à nos jours- Paris Imp.Jenan-Lamour, Fevr.1997.

-Mouloud, M. Les poèmes kabyles anciens.
-Statistiques établies par le M.E.N

-Contribution de Brahim Tazaghart 20 Avril 1980-20 avril 2004, parue dans la dépêche de Kabylie du mardi 20 avril 2005

-Les grandes dates de l'islam., p.47 S/D du Robert montrant, librairie Larousse., Paris, 1990





Basques et Berbères

Del'apparement linguistique à l'apparement génétique,
Hypothèses récentes

M.AHADDADOU Docteur en linguistique,
maître de conférences à l'université

L'hypothèse d'un apparement du berbère avec le basque a été formulée pour la première fois par le Français L. de Gèze qui lui a consacré, en 1885, un article dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*. L'Allemand G. Von der Gabelentz reprend cette hypothèse quelques années après, en lui consacrant un mémoire (1894). Le mouvement étant lancé, pas moins d'une dizaine de livres et d'articles seront rédigés, en vingt ans sur la question. L'apparement est presque toujours établi sur la foi de ressemblances lexicales entre les deux langues. Il suffit que deux mots présentent une structure phonique et une signification proches pour qu'on les déclare communs. Or, le lexique est l'aspect le plus fluctuant de la langue, à cause de l'évolution phonétique qui peut conduire à des ressemblances entre les langues les plus éloignées mais aussi des emprunts linguistiques, directs ou indirects. Ainsi, le mot basque *alcondora* « tunique, robe », cité par de Charency comme apparement génétiquement au berbère (*ta*) *qandur(t)* est certainement un emprunt fait à l'arabe par l'intermédiaire de l'espagnol. Le mot est peut-être d'origine berbère mais il figure aussi dans les dialectes arabes maghrébins, ce qui explique sa présence dans la péninsule ibérique.

Bien avant l'apparement du berbère au basque, des tentatives ont été faites pour le rapprocher d'autres langues, notamment les langues sémitiques et l'égyptien ancien. À début des années 1920, on finit par l'intégrer dans une vaste famille de langues appelée chamito sémitique et qui compte, en plus du berbère, le sémitique (hébreu, phénicien, arabe, amharique...) l'égyptien et le couchitique (langues parlées dans la corne orientale de l'Afrique) auxquels on ajoutera plus tard le tchadien dont le représentant le mieux connu est le haoussa, parlé surtout dans le nord du Nigeria.

Le basque, lui, est apparement à la famille euskaro-caucasienne qui regroupe les dialectes de la langue basque (biscayen, guipuzcoan, haut et bas navarrais) et les langues du Caucase (géorgien, mingrélien, tchétchène etc.).

L'apparement basque-berbère est aujourd'hui battu en brèche, mais certains auteurs continuent à le soutenir. Hans G. Mukarovsky lui a donné un second souffle, en publiant à partir de 1965 une série d'articles sur le sujet. Il commence par poser l'existence d'une langue préberbère, appelée *mauritanien*, parlée principalement au Sahara, puis transportée en Europe où elle survit, à l'état de traces, dans les dialectes basques. Cette famille de langues « euro sahariennes » est apparement par Mukarovsky au chamito-sémitique, puis c'est le chamito-sémitique lui-même qui est intégré dans la famille. Cette hypothèse est partiellement reprise par un autre auteur, H. Stumfohl qui préfère parler à propos du berbère et du basque (et d'autres langues) d'un substrat commun qui expliquerait les ressemblances linguistiques.

Un autre domaine de comparaison entre le berbère et le basque a été l'écriture. On ne dispose pas encore d'une étude comparative complète des systèmes libyques et ibériques, mais il est aisé de relever les similitudes qui existent entre eux. Pas moins de quinze caractères ibériques se retrouvent en libyque ! Il est vrai que là aussi, les emprunts, les interférences ou tout simplement le hasard peuvent expliquer les analogies, mais quand la ressemblance atteint plus de la moitié des caractères, c'est l'indice certain d'un contact prolongé entre deux langues. Peut-être faut-il reprendre, à propos de l'écriture, l'hypothèse d'un vaste ensemble euro-méditerranéen, incluant le berbère et le basque.



Libyque	Phénicien	Punique
Λ	7	Λ
∩	I	∩
Λ	W	Λ
○	○	○
≡	≡	
⊕	⊕	
L	L	
≡	≡	
X	X	

Caractères communs au libyque, au phénicien et au punique

Libyque et Tifinagh	Ibérique	Oscque	Étrusque
⊕ ⊙	◇	≡	≡ ⊙
V	Λ	V	V Λ
H	H		
I	I		
Λ	Λ	>	>
□ >		□ >	□ >
I	I	I	I
○ □	○ □		○ □
M	M	M	MM
≡ 8	≡	≡	≡ 8
+ X	X	K	X K
↗	↖	↗	↗ ↗
#			#

Correspondance entre les alphabets berbères et les alphabets méditerranéens

Anciens. (sur les alphabets méditerranéens anciens, voir M. Cohen, 1958)

Aujourd'hui, le nouveau dans les études basques et berbères, c'est incontestablement la découverte, en 1995, de l'existence d'une forte similitude génétique entre les populations basques et berbères. Une étude, menée par des savants espagnols, dirigée par le professeur Antonio Arnaiz, a démontré, au terme d'une enquête sur un échantillon de Basques espagnols et d'Algériens, un fonds génétique commun entre les deux populations. L'étude a porté essentiellement sur la fréquence des gènes HLA, largement utilisés aujourd'hui pour établir la paternité des personnes mais aussi pour déterminer les origines d'une population et les brassages qu'elle a subi au cours des siècles. L'équipe du professeur Arnaiz a d'abord montré que le patrimoine génétique des Algériens est majoritairement celui des populations blanches qui occupaient le Maghreb dans l'antiquité. Elle a démontré ensuite que ce patrimoine est le même que celui des populations espagnoles, plus particulièrement basques, mais aussi des Sardes, une autre population méditerranéenne, quel'insularité a préservé des brassages. Signalons que l'étude a porté sur 82 personnes de San Sebastian, portant des noms typiquement basques, 176 personnes de Madrid, prises comme échantillon de la population espagnole et 106 personnes d'Alger, n'ayant pas eu d'ascendance européenne depuis trois générations au moins. Les résultats des travaux ont été exposés les 9 et 10 novembre 1995 au congrès sur les gènes humains qui s'est tenu à Barcelone. Ils ont été corroborés par d'autres travaux, l'un sur les chromosomes Y des Sardes et des Basques, l'autre sur les gènes des Algériens.

On ne peut manquer, à la lecture de ces travaux, de se poser la question des origines des populations basques et berbères : est-ce les Basques (ou les Ibères, d'une façon générale) qui ont traversé la mer et se sont fixés, à l'époque préhistorique, au Maghreb ou est-ce les Berbères qui ont passé le détroit de Gibraltar et ont colonisé la Péninsule ibérique ? La deuxième supposition est sans doute la plus probable, à cause des changements climatiques qui ont affecté, au début des temps historiques le Maghreb et qui ont poussé, notamment avec la désertification du Sahara, les populations berbères à émigrer vers le Nord.

L'autre question est de savoir si l'apparentement génétique des Berbères et des Basques peut être corroboré par un éventuel apparentement linguistique. Il est légitime de penser que deux populations qui ont la même origine ethnique aient parlé la même langue, mais il ne faut pas oublier que ces mêmes populations ont pu changer de langue au cours des siècles ou alors transformer la langue commune au point de la rendre méconnaissable. Il faudrait beaucoup plus que les quelques mots et structures jusque là dégagés pour prouver, de façon convaincante, l'apparentement des deux langues. Il est certain que



si l'on y parvient , c'est toute la classification des langues de la région méditerranéenne qui devrait être revue.

Références bibliographiques

COHEN (M.) .Langues chamito sémitique ,dans *Les langues dumonde* ,sous la direction de Meillet et M.Cohen;Paris,1924

COHEN(M.).La grande invention de l'écriture et son évolution,Paris,Klincksieck , 1958 .Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito sémitique
Paris,Klincksieck,1969

De CHARENCEY. Des Affinités de la langue basque avec divers idiomes des deux continents,
Paris,1892

Von der GABELENTZ, .*Baskisch und Berberisch*
,Berlin,1893

GEZE(C.).De quelques rapports entre les langues berbère et basque ,dans *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 2/3 ,1885

HADDADOU (M.A), *Le vocabulaire berbère commun*,thèse de doctorat d'Etat en linguistique,2 volumes,2003

HADDADOU (M.A), *L'alphabet berbère, des écritures libyques aux transcriptions modernes*, Editions Azur,2004

MICHELENA(L.).L'Euskarocaucasien,dans *Le Langage* ,sous la direction de A. Martinet,Encyclopédie de la Pléiade,Paris,1973

MUKAROVSKY(H.G.). Les rapports du basque et du berbère,G.L.E.C.S,10,Paris
1963/66,pp177/184

Langues apparentées au chamito sémitique , G.L.E.C.S,11,Paris
1966/67,pp83/91 et 160/176

Einige Hamito Semitische und Baskische Wortstämme(De quelques

Radicaux chamito sémitiques) dans *Deutsche Orientalistentag*Berlin,1981

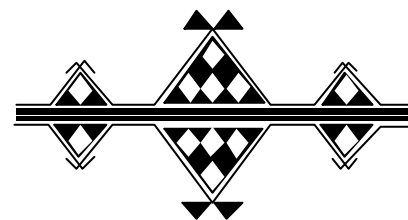
RUIZ de ELVIRA (M.) . Un estudio genetico

descubre que Vascos et Bereberes tienen un Origen similar (Une étude génétique révèle que les Basques et les

Berberes ont la même origine) , *Al Pais*
,Madrid,novembre 1995

SCHUCHARDT (H.). Baskisch und Hamitische Vergleichungen ,dans *Revue internationale Des Etudes basques*,Paris,7,1913,pp289/340

STUMFOHL (H.) . Alteuropaisch und Alt Kanarische Abgrenzung (Protoeuropéen et Et protocanarien:délimitation)dans *Almogaren* ,13/14,1982,1983,pp7/56





De la réécriture de l'Histoire ; à quand la réconciliation ?

Mme Bilek-Benlamara Cherifa
Sous Directrice à l'Enseignement
Et à la Formation

Une des démarches entreprises par l'Etat Algérien dans le sillage de la décolonisation pour la réappropriation de notre histoire, citons la débaptisation des rues d'Alger portant des noms de français et remplacés par ceux de nos martyrs. La rue Saint Augustin située en non loin de Debbih Cherif (ex-Soustar) est devenue donc, rue Tayeb Ikeriouene. Force est de constater l'ignorance de ceux qui ont rattaché le nom de cet évêque de Numidie (IV^e siècle av.-J.C.) à la colonisation française.

Le propos ici n'est pas de donner un aperçu historique sur Saint Augustin mais d'ouvrir une porte sur quelques incongruités qui glissent pêle-mêle ainsi dans notre histoire nationale, racontée, écrite, illustrée, filmée etc....

La dernière incongruité en date est ce film à gros budget sur Lalla Fatma n'Soumer qui a été réalisé en grosse partie dans un paysage syrien, avec des acteurs syriens ; bref un greffe identitaire autre que la nôtre. On retient bien mieux une récitation chantée, une histoire réalisée en film qu'un cours d'histoire tout court.... Retiendrait-on que Lalla Fatma n'Soumer est une personnalité historique autre qu'Algérienne ? C'est à redouter, mais attendons de voir ce produit.

On peut ainsi s'atteler à énumérer ces nombreuses excroissances historiques qui viennent ainsi bouleverser la marche logique des événements, mais nous n'enciterons que quelques unes.

Pour ne pas bousculer la chronologie historique on peut déjà commencer par les temps préhistoriques. N'est-ce pas que des chroniqueurs, des historiens, des anthropologues de l'occident ou de l'orient n'ont cessé d'attribuer des origines moyen-orientales, indo-européennes, voir

germaniques aux habitants de l'Afrique du nord au point où le préhistorien G.Camps écrit qu'il serait peut-être plus facile de chercher les pays d'où ne viennent pas les berbères. Les découvertes archéologiques constituant l'aspect matériel de l'histoire viennent heureusement rectifier, renforcer, remettre en cause bien des hypothèses.

C'est ainsi que ces découvertes attestent de l'existence de l'homme Iberomaurusien (l'homme de Mechta El Arbioud' Afalou) vivant dans les grottes occupant ainsi les côtes algériennes et de l'homme Capsien présent volontiers dans le constantinois et vers l'intérieur de la Tunisie. Ces proto-méditerranéens sont, probablement les ancêtres des Nordafricains.

Sur un autre registre, l'histoire contraignant la légende, nous invite à retrouver les origines de l'écriture Tifinagh dans les gravures rupestres de notre grand Sahara qui ne sont donc pas le fruit d'un code de deux amoureux tel qu'il est repris dans le manuel de tamazight de 1^{er} année moyen-né ; information puisée dans la tradition orale. Les traditions locales sont truffées de tellement de mythes arrangés selon les intérêts conjoncturels. On peut trouver des dérivatifs à ces dernières, mais que dire de la falsification, de l'omission ou encore du greffage qui ont cours dans l'enseignement de l'histoire dans notre système éducatif censé transmettre le savoir, la connaissance, la vérité historique socle de la connaissance de soi pour ne pas être tel un roseau qui s'échine au grés du vent qu'il soufflé.

Pour la période antique, l'exclusion de l'élément local qualifié d'a-historique ne déroge pas à la règle.

*¹ - Manuel scolaire de tamazight de la 1^{ère} année moyenne (édité en 2003)



On parle de civilisation Romaine, alors que les chantiers de fouilles n'ont pas encore livré tous leurs secrets. On sait que les fouilles de XIX^e siècle, entreprises par le colonisateur avaient pour mission de mettre en exergue tout ce qui témoignait de la présence romaine donc européenne, et justifier ainsi la présence française en Algérie. On se souvient de cet ouvrage de G. Camps intitulé « les berbères en marge de l'histoire » qui a été réédité plus tard après critiques mais aussi avancement dans les recherches historiques et archéologiques, sous un nouveau titre « les berbères, mémoire et identité » ; qui n'est qu'un juste retour des choses à leur place.

La période médiévale a été riche en événements d'ampleur régionale et mondiale. Tarik Ibn Ziyad conquiert l'Espagne. Les fatimides ont fondé le Caire et Djemaa El Azhar. Les Empires Almoravides et Almohades furent des vecteurs pacifiques et puissants d'échanges et de diffusion constitutifs de la civilisation hispano-berbère d'expression arab, (d'éminents penseurs magrébins ont contribué à la pensée universelle. Les recherches historiques témoignent, par exemple, d'un Etat islamique en Sicile fondé autour du XI^e siècle par les aglabides passé par la suite sous l'influence des fatimides. L'auteur de « la Sicile Islamique »¹ cite la chronique d'Ibn Hawqel qui avait cité ce pays et qui a écrit « la philosophie ainsi que la lexicologie, la linguistique, la botanique connurent un essor considérable à la faveur d'une intelligentsia très en avance sur les autres pays européens. Il cite l'exemple d'ibn Rashiq linguiste sicilien né à M'sila mais qui a pris la fuite en Sicile pour échapper à la répression des tribus hilaliennes en Ifriqiya....etc. En tout cas des noms de guerriers, d'hommes de lettres, de religion du Maghreb sont cités comme exemples dans l'illustration des apports à l'Islam ; pourtant l'amalgame entre arabité et islamité résiste à toute avancée dans les recherches historiques.

L'écrivain Paul Baltā², parle dans l'un de ses écrits publiés dans l'un des numéros de la nouvelle république³ « d'un miracle arabe » au moyen âge à l'instar « d'un miracle grec » ; il cite alors « les soldats et les penseurs berbères, andalous, juifs etc. » qui ont choisi de rédiger leurs travaux en arabe ; Mammeri, Feraoun, Dib, Bennabi et autres sont-ils français pour avoir écrit en français ?

Plus loin, Balta écrit « Rappelons aussi que les chiffres arabes de 1 à 9 que nous utilisons, ont été mis au point au Maghreb à partir d'une numérotation indienne et que grâce aux arabes » « CCCXXXIII » en chiffres romains, s'écrit 333. Pourtant, les arabes du moyen orient utilisent aujourd'hui les chiffres indiens.

Les résultats de ces non-sens devaient être prévisibles. La domination du fait politico-économique conjoncturel escamote le fait historique. Le greffage des réalités historiques qui concernent le Moyen-Orient dans les programmes d'histoire et même de la littérature sont monnaie courante. Enseigner les temps de la Djahilia en Arabie dispense de l'enseignement de la période lybico-punique et berbère-romaine ; les dynasties maghrébines sont devenues arabes, les principautés kabyles des Ait Abbas ne sont jamais citées ni mentionnées quand on aborde la période Ottomane en Algérie, les poètes et les hommes de lettre Arabes sont plus connus que ceux de notre pays...

Que conclure ?

L'histoire qui constitue -avec ses aspects tant positifs que négatifs- la mémoire des peuples doit être débarrassée de toute servitude idéologique, elle ne peut s'accommoder de charcutages conjoncturels politiques et socio-économiques. L'histoire des Amazighs se trouve malheureusement dans ce dernier cas de figure.

L'école, cette vénérable institution dont le rôle est d'éduquer et de transmettre le savoir, doit être à même de faire abstraction de toute idéologie politique et religieuse et intégrer et réhabiliter la dimension amazighe, réalité historique de l'Algérie et du Maghreb.

¹ - Aziz Ahmed, le siècle Islamique, publi... Sud, 143 pages. Ouvrage présenté par Boumediène dans la nouvelle République du Lundi 09 août 2004.

² - Ecrivain directeur honoraire du centre d'études de l'orient contemporain Sorbonne nouvelle.

3. Nouvelle République (sans date) - Extrait de arabies n° 205° -



SMAIL AZIKIW

Poète de l'insurrection de 1871

Boudjemaa AZIRI

Sous-Directeur à la Recherche HCA

Aux dires des vieux du village Taourirt Bouar (littéralement la colline du lion), Smail Azikiw serait natif de ce village, il aurait été un grand poète prolifique qui chantait sa poésie dans les marchés, à l'instar des meddahs d'antan. Paradoxalement la tradition orale n'a rien préservé de ses poèmes dans sa région natale. Pourtant ils se caractérisent par un rythme et une rimeréguliers, chose qui facilite la mémorisation; mieux encore, ils sont chantés!

On suppose trois raisons à cet oubli:

- La longueur des poèmes.
- Smail a élu domicile à Tamda.
- Le choix des thèmes relatifs aux problèmes sociaux et politiques d'actualité de son époque (éloge des personnalités religieuses et guerrières, dénonciation de la répression de l'administration coloniale par le biais des dignitaires indigènes, la misère et l'injustice...).

Les contemporains qui vivaient les problèmes traités par le poète apprenaient sans doute les chansons de Smail mais cet engouement n'est pas passé aux générations suivantes. Comparativement à la poésie de Si Mohand U Mhand, quasi-atemporelle, qui demeure encore d'actualité eu égard aux thèmes traités : l'amour, l'incompréhension, la chance, la douleur, la mort dans leur aspects universalistes tels qu'on peut les ressentir à tout temps et dans tout lieu. Smail Azikiw était contemporain de Si Mhand dont il est l'aîné de quelques 25 ans et on se demande si un jour ils se sont rencontrés et s'il y a eu une influence entre ces deux poètes de génie. En tout cas, des similitudes existent entre les deux poésies de Smail et de Si Mohand.

Qui est Smail Azikiw?

Natif du arch d'At Zikki, actuellement une

commune de 10 villages sur les hauteurs montagneuses à l'est de la daïra de Bouzguène. Les personnes âgées de la région racontent que Smail passait le plus clair de son temps à Tamda, près de Tizi-ouzou, chez At Quaci. Il reste encore des poèmes où il met en valeur l'importance, le courage et la générosité de cette famille de Djouad.

Sa date de naissance exacte n'est pas connue. Luciani qui publie le poème de Smail Zikiw en 1899 affirmait qu'il était décédé depuis plusieurs années. On suppose qu'en 1871 Smail était à l'apogée de son art, il aurait quarante à cinquante ans peut-être? Et s'il avait eu quelque 70 ou 80 ans, il serait né durant la période 1821-1831 et décédé aux environs de 1891, huit ans avant la publication de ses poèmes. Il est à espérer que des informations précises relatives à la vie de ce grand poète chansonnier puissent être glanées ultérieurement.

L'œuvre de Smail Azikiw et le contexte sociohistorique de 1871:

On peut qualifier Smail Azikiw de poète de l'insurrection contre l'autorité coloniale en 1871, en raison de la dominance et de la récurrence des thèmes liés à ce sujet dans sa poésie: louange ou blâme des héros, ses conséquences dramatiques sur la population (paupérisée et humiliée tant par les lois iniques de l'Etat colonial que par la classe indigène tympa au service des militaires au pouvoir.)

a) Les poèmes de Smail Azikiw :

Smail Azikiw a écrit beaucoup de poèmes qu'il mettait en chanson dont il ne reste que neuf aujourd'hui, sauvés par J.D. Luciani qui les publia dans *Revue Africaine* n°232 et 233 de l'année 1899. En effet, un manuscrit authentique lui a été remis en



main propre par Mohamed Said Zekri, imam à la mosquée de Sidi Ramdhan et professeur à la médersa d'Alger. Luciani reconnaît avoir été beaucoup aidé par M.S. Zekri, sans doute ami de Smail Azikiw, dans la traduction des poèmes en français.

Les poèmes de Smail sont publiés en trois parties:

- ☞ 1. Waûedushpin «Insurrection de 1871»,
2. Tajmeptntenac «Les djemaa»,
3. Jujdebbi «Les jeunes de paix»
- ☞ 4. Mohammed Amuqran Uqasi,
5. Aali Uqasi,
6. Lmut n bacaûa Muhûammed n At Muqran «
Lamort du bachagha»,
7. Tafgurt «Le chatiment»
- ☞ 8. Sriranwass-a «Les mœurs du jour»,
9. Asuter «Une pétition»

Dans cet article, nous ferons la lecture de trois poèmes de la première partie.

1. Aseggwasn 1871

Le premier poème s'intitule «L'insurrection de 1871» c'est dire tout l'intérêt qu'accorde l'auteur à cet événement qui a secoué toute la Kabylie.

À l'aveille du soulèvement de 1871, le système d'organisation villageoise est perverti par les commandements militaires, qui tout en gardant dans sa forme la *tajmaut*, veillait à ce que l'assemblée soit constituée d'hommes qui leur seraient d'un loyauté infaillibles et les mettraient au courant de tout ce qui se passait au village. Ils veillaient à ce que tout homme suspect au loyalisme français n'accédait pas aux fonctions d'encadrement telle celle d'amin, d'ukil ou de tamen.

Selon les militaires français, il était nécessaire de choisir l'ukil de l'assemblée dans le îof opposé à celui de l'amin pour garantir l'équilibre du pouvoir et conférer à l'institution de *tajmaut* un caractère démocratique. En effet, cette institution avait les prérogatives de réprimer les délits stipulés dans les *qanun* qu'elle promulguait mais ces mêmes *qanun*

n'avaient pas force de loi qu'après être visés par l'administration militaire. Autant dire que c'est cette administration qui imposait les *qanuns*. L'assemblée du village était une espèce de relais entre la population et l'administration militaire, elle récupérait les impôts qui allaient dans les caisses de l'Etat colonial et fixait et collectait les impôts locaux et les amendes qu'elle utilisait à sa guise comme elle exploitait aussi les terres *mechmel*.

Le citoyen était donc doublement « essoré » par *tajmaut*, il devait alimenter les caisses coloniales et celles de l'assemblée fantoche dont il n'avait aucune confiance. C'est la raison pour laquelle selon Alain Mahé : « l'assemblée constituait officiellement n'en demeure pas moins aux ordres de *tajmaut* occulte, qui continuait dans l'ombre à diriger les affaires du village et à souffler aux membres de *tajmaut* fantoche la conduite à tenir. »

(Histoire de la grande Kabylie XIX XX^{ème} siècle page 186.)

À la lumière de ces éclaircissements historiques, on comprend aisément les deux catégories d'hommes qui siégeaient dans les assemblées villageoises kabyles et que Smail Azikiw opposait dans son premier poème «L'insurrection de 1871».

D'un côté, l'assemblée officielle qui était selon le poète composée d'hommes inconséquents, criblés de dettes, d'arrivistes méprisables, qui battus par leurs femmes ne font rien de mieux que de pleurer. Et le comble de leurs bêtises était d'appeler sans cesse les archs à marcher vers la guerre sainte lors des réunions quasi-quotidiennes. De l'autre, les *siad elkuyias* «lessages», ceux-là même qui maniaient habilement les armes depuis les temps jadis ; ils étaient contre cette guerre que les premiers s'acharnaient à allumer. Ce sont, sans doute, les membres de la *djemaa* authentique mais clandestine qu'imposait la population, parallèlement à la *djemaa* officielle, relais des militaires français ou tout simplement des hommes lucides et responsables qui voyaient en cette guerre à mener contre l'armée coloniale forte de ses armes sophistiquées, un suicide collectif. L'on dit bien *am win yetnaïen d win it-yernan*. La sagesse populaire dénonce l'absurdité de celui qui se bat contre quelqu'un de beaucoup plus fort que soi sans le moindre espoir de le vaincre.

Les conséquences de cet affrontement de l'armée



coloniale, ces sages visionnaires les avaient soulignés:

Nnan êay d amessas
Ad yeú irgazen am tullas
Buttarixùasadyaru

« les hommes seront humiliés au point qu'ils seront réduits au rang des femmes ...que les historiens prennent note ! ». Ces sages n'étaient malheureusement pas écoutés, en ces temps où le pouvoir était entre les mains des gueux.

Face au désastre inévitable vers lequel on conduisait les kabyles, il ne restait au poète que d'implorer Dieu, le tout puissant, par les sages compagnons du poète:
s lfeôl-ik ayt-ferru «C'est avec ta générosité que tout s'arrange».

Enfin, il crie son ras-le-bol de l'administration des affaires du pays par l'assemblée des gueux, malpropres ayant pour secrétaire une chouette!

Barka-y-àù ddewla imetmas,
Tarbaüt imenúas,
Lxuúá-s d bururu.

2. tajmaüt n tenac

Dans le poème suivant intitulé tajmaüt n tenac, que Smail qualifie d'assemblée de gosse et son président de **mljabi** « joueur » au sens de coquin irresponsable. En effet, l'assemblée officielle était constituée de 12 membres à partir de 1868 et ses pouvoirs étaient très réduits sur les plans juridique et pénal, dans la mesure où seuls les articles autorisés par les militaires pouvaient être effectivement appliqués. Ces membres étaient donc des marionnettes dont les fils sont tirés par le pouvoir militaire colonial.

Le poète insiste sur l'injustice de cette assemblée dont les membres excellent dans le faux témoignage (t-ümmilen lûašabi littéralement "ils portaient du bois") par référence au versé coranique sur la femme d'Abi Lahabi, porteuse de bois avec le quel elle brûlera en enfer! L'allusion est claire : ces pécheurs préparent leurs places

en enfer!

Il utilise aussi la métaphore consacrée *du lion qui a peur du lapin et du durateur* ! pour dénoncer les prétentions belliqueuses des membres de l'assemblée, en réalité plus peureux que des lapins, mais, sous la protection des militaires, commandaient les hommes vaillants comme des lions. Ils persécutaient sans raison les gens et personne ne pouvait les remettre à leur place de peur d'être châtié par leurs maîtres, les militaires.

Enfin, lassé, il prie Dieu de dissiper toutes ces souffrances, fusse-t-il par jujdebbi, moins mauvais que tajmaüt!

Awin ur neái lempac
Kkes fella-ùàùamac
Ulammas ljujdebbi

3. jujdebbi

Dans son troisième poème Jujdebbi « juge de paix », Smail s'acharne sur une autre catégorie de la classe tampon entre le colonisateur et la population, ils agissent de trujman « interprète kabyle » intermédiaire entre le juge francophone et le prévenu kabylophone.

La tajmaüt d'avant 1871, tant décriée par le poète, disparut, il fut heureux et espérait s'ouvrir une ère de quiétude. Mais voilà que les gens sont traînés en masse dans les tribunaux où une autre forme d'injustice et d'iniquité les attendait... Cette fois-ci, en core de la part des trujmans kabyles zélés qui déformaient leur propos, voire les pervertissaient dans le but de les faire inculper, le plus souvent sans raison valable. Ils les mettent dans des situations délicates, certainement pour qu'ils demandent leurs services, moyennant paiement.

çruúman adas-iêuû
Ameqcicyellandidduû
As-issewwej ellisan

Par contre, selon le poète, les juges de paix français faisaient du bon travail n'eusse été les trujmans kabyles pernicieux et corrompus.



jujdebbi qaôï n eîlûû
lxedma-s wellah ma tfuû,
lukan ur ispi šeuúman.

Dans cette situation si lamentable, le poète implore la clémence des Français de l'hexagone; il dépêche, selon la tradition, un pigeon habitant des terrasses « leûmam izedûen essôûû », à qui il recommande de prendre son essor à travers lamer, jusqu'à Paris. Il le charge de crier le désespoir de l'Afrique (sans doute l'Algérie voire la Kabylie, par métonymie) vendue et qui s'en allait vers la dérive » ; jéggeô i essayad ahêuh « demande secours aux maîtres » ! Lui sursurre-t-il.

“Comment peut-on admettre que des enfants écervelés président des archs, alors que des hommes vaillants sont laissés pour compte ?”

A travers cet aperçu, la poésie de Smail Azikiw est d'un intérêt évident, aussi bien sur le plan historique que stylistique et linguistique.

Quelques caractéristiques de la poésie de Smail Azikiw

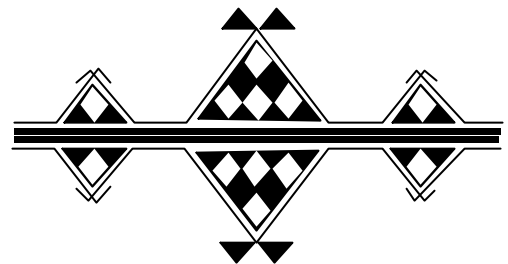
Sur le plan du sens, la poésie de Smaîl Azikiw dénonce les injustices de l'armée coloniale, exercées sur la population avant et après l'insurrection de 1871, par le biais d'une classe tampon, ultra loyaliste au régime militaire colonial de l'époque. Tajmaɣt dont l'assemblée est concoctée par le pouvoir militaire, bien avant 1871, n'était pas au service du citoyen, bien au contraire. Selon le poète, ses membres étaient des opportunistes cupides qui versaient dans la délation et le faux témoignage, ils criblaient les citoyens de toutes sortes d'amendes et d'impôts aussi bien au profit de tajmaɣt, qu'à celui de l'Etat français.

Après 1871 c'était les trujmans qui prirent le relais dans les tribunaux, mettant leurs compatriotes dans des situations inextricables en transformant à leur guise leurs propos devant les juges français qui ne comprenaient pas le Kabyle.

Sur ce plan, Smaîl Azikiw était un poète-chanteur engagé, en ce sens qu'il prenait la défense des pauvres citoyens et s'attaquait aux hommes

puissants, relais du système militaire de son époque.

L'on parle de rencontres entre Smail Azikiw et les deux grands hommes de culture de son époque, en l'occurrence Cheikh Mohand Oulhoucine et Si Mohand Oumhand ; on aurait tant souhaité retrouver des traces des échanges qu'il y a eu entre ces trois grands hommes du temps de perturbation et de perte de repères traditionnels que fut la période d'après l'insurrection de 1871.





Poèmes de SmailAzikiw

1. Aseggwas n 1871

Waûed usbûin d leflas,
Iêâa meddendegw ammas,
Aixfiw µbed asefru !

Acuaydssebaneddwas
Ûkunaù medden fellas
Ass mi iùleqlbiru

Abµaô g eddin yettwalas
Abµaô d yir atrrras
Tekkat temùart-is ittru

Assen mi µeddan tilas
Jemµen di laµrac kul as
Iyyaw ùer ljiḥad, siru !

Llan siadi lkuyas,
Nnumen gezmenaḡeêôas
Degezzmmanamezwaru

Nnan êaydamessas
Adyeúirgazenamtullas
Bu ttarix ùasadyaru

Mi yuùddewlabuwarkas
Ittawiaµwindegùeêwas,
Win iôîan Wellaha-ten-iru!

Awinifeêzeniôùefass
Nedµak s esshabaelkuyas,
Slfaôl-ikara tefru.

Barka-y-aù ddewla imetµas,
Tarbaµtimenúas,
Lxuúa-s d bururu.

2. Tejmaµt n tenac

Ad aw-neûkuù a yarrac
Ɛef tejmaµt n etnac
Berzidan-is d amlaµbi

Lbašel inuda leµêac
Tudrinakwdleûwac
Ur iúi uladaµzaybi

çammaµnituúaltifrac
Lûaq dinna ulac
Ssouqn-sendimerbi

Ufiù tajmaµt uwwarrac
Seôifadlefrac
Ñûemmilen elûaḡabi

Lûaq iñnuz amleqmac
Lbašel d abeêḡac
Amekaraneômaµeîîwabi

Cuêµen medden ùef ulac
Lakin d lùeccac
Mi ibšel eccarµ-ik a Nnebi

Izem illan d abeêḡac
Ikcem degw leclac
Idduri di leùwabi

Yugad awtul s tkerrac
Neù izirdi s waxbac
Fùen fell-as s uûarbi

Teqqsen leµbad am leûnac
Ur izmir ûadadiniµlac
Lxuf igzemeêḡabi

Âêiù lxux d lmecmac
Iµnatweùyul d anakmac
Irâa-tihudezêubi



Awinurneáilempac
Kkes fella-ù àuamac
Ulama s ljuj debbi

3. Jujdebbi

Aqlaùdiezmanamerbuû,
AmlqumnsidnaNuû
Nugad leûëaq s ššufan.

Mi tebšeltejmapt têuû
Bdanaù-id lfuêuû
Adyas lweqt s laman

jujdebbiqaôï n eîlûu
Lxwedma-s wellah ma tfuû
Lukanurispišêujman.

Ad y-as ùer leûkwem esîlbuû
Ad iqqim alamma iêuû
Ur yeâëi d acu iôëan

çruúman ad as-iêuû
Ameqcicyellandidduû
As-issepwey ellisan

Bu wedrim meûsub d êuû
Igellil meskin ifuû
Ur illiwit-isuman.

Mi ibed i leûakem ùer elluû

S wašan ar isgeûguû
Ad šfen ùer-s iguôman

Ad yuûal ul-is mejru
A Êebbi anidaaraiêuû
I twakwer degw emkan laman

A leûmamizdùennessôuû
Neqqel deg ifeg-ik ùas êuû
Ɛer elbarizzger i waman.

paggeô i essadañ "ahruû!"
Ɛef lafrikinzaniêuû
Aù-id-ùiten s laman

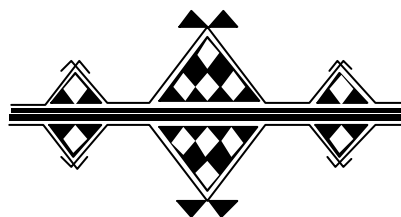
Aqcic illan d amecšûu

Lepqel g ixf-is urinuû
Ɛeflepeac d brizidan.

Babuµudiw yesšeûšûu
Illan ezzman yesmuêûuû
Ur fellas tezzin yizan

Tura yuù-iñucertuû
Axlul-is amucedluû
Anida tùabem a elbizan.

Dasekêanurisfulluû
Ites ecêab degwqedduû
Dduwla tweqmas eccan.





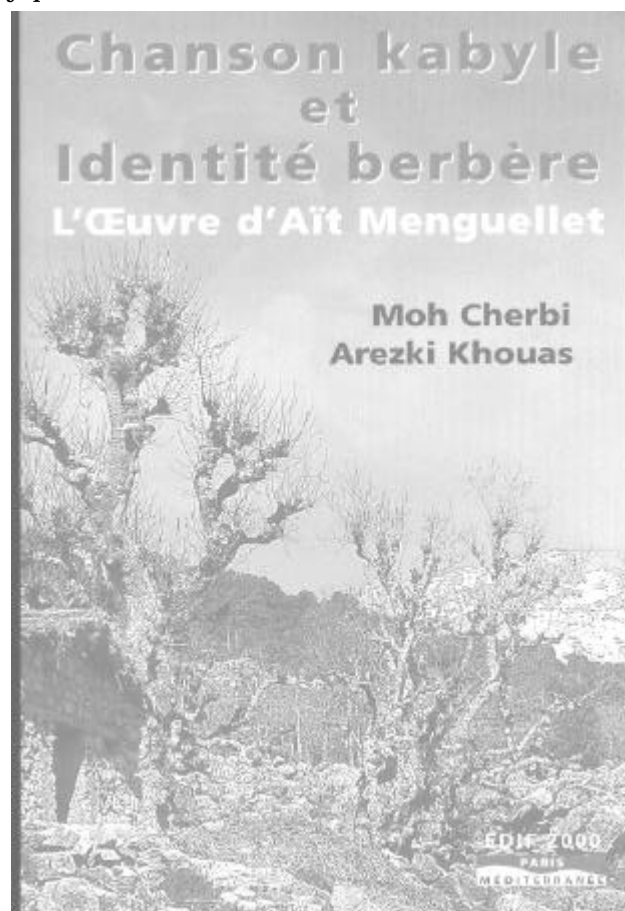
Ccna n teqbaylit d tamagit tamazišt

Tazmi l t n t\$uri

BILEK Ėamid AnemhaladdayHCA.

Iwaken a nesses yiwen wensay di tesŠunt TIMMUZGHA i-d yettheği Usseqqamu Unnig n Timmuzša, nessesam akken mkul uŭun ar a-d yeff\$en, syadasawen, a-dnawidgeskranwawals tamazišt \$ef yedlisen i-d yettef\$en, anda itezzi wawal\$eftutlaytdyedlesamaziš.

Awala-dnawiuryettilidasqerdecne\$dleqdic \$efwedlis. D awal kan afessasar a-dyesseknen d acui-dittusqerdcendges ; lswi nne\$dicc\$elagid win nessleran a-d yejbed, widak ar a ye\$ren amagrad agi, iwakenadgrentamawt\$efwedlisi-d yettuseknen. Akken qqaren « A-d yarew yimi aman » wanesmu lēir i leqraya n wedlis ladša ma yqeddec\$eftamazišt.



Itikelt-atamenzut, nextaōiwakena-dnawiawal \$ef yiwen wedlis i-d yeff\$en di 2001s\$uō tizrigin Edif, di Lzzayer. Adlis agi qaren-as : « *Chanson kabyle et Identité berbère ; L'œuvre d'Aït Menguellet* ». Manessuqelit-id\$ertutlaytnne\$as-n-semmi « Ccna n teqbaylit d tmagit tamazišt ; ayenyecna AytMengellet ».

Ditezwarti-dyuranstmazight, imyuranwedlis agipeōvena-dfken, ulamastewzel, yiwetntmu\$li \$ef tmedyazttaqbaylit s umatasegzzmann zikar tura. Semman-as « Ccna n teqbaylit ger yivelli d wassa ».

S yin d affela, deg yiwen yixf, \$ef umezruy n ccna taqbaylit, Muē Cerbi d Ōezqi Xuwaŭ, bvan annaragincna\$efsinyeēricen. Amezwarudccna yellanqbelasseggasn 1973, madwissindccnad-yef\$enseld 1973.

Ixf id-iteddun, u d win \$ezzifen imi yebva \$ef waŭasnyeēricen, yettmeslay-ed\$ef AytMengellet dwayenyecna.

Ccnan AytMengellet, bvantyemyura yagi \$ef xemsa tewsatn (leŭnaf) : Ccna n tayri, ccna yef tmeddurtnyalassdwugurenntmeti, ccnantsartit, ccna\$efyedlesamazišdccnaafelsafi.

Artagaranwedlistedda-dyiwetntdiwennitid-yellanger Muē Cerbid Lunis AytMengellet assn 16-01-1999.

Atan s umata \$ef wacu id-yebbi wedlis agi yespan azaln233isebtaren.

Manu\$al-dstewzel\$eryixfawenagiid-nebder yellandegwedlisagi, ad-nezwirkansitezwartnni yettwarun s tmazišt. Dges, akken id-nnan imyura Muē Cerbidwemdakel-is, ccnanteqbaylityeŭief



azalmeqqrendegyedlesnteqbaylit.

Sawven armi cuban ccna n teqbaylit ar yedlissen, imitaqbaylittellaurtespiaralawayedn tira. Nnan-dakkencnanteqbayliturtexdimara kanicveêdlferê.

Di tezwart agi, bbin-d aîas n wawal Şef imedyazen ama n zikamSiMuêenduMêendd ccix Muênd u Lêucin...d iccenayen n lqern wis ecrinidyufraren, widid-yebbinamaynuticcnan teqbaylit. Sliman azem, El Ĥasnawi, Crif xeddami...deg isseggasen n 50 d 60, Yidir, Mengellet, Meksa, Maîub...deg isseggasen n 70 arass-a.

Di tezwartagi grentamawtŞefumekanyêîef umedyaz degugrawnteqbaylit. ImiaccenayneŞ amedyaz ur t-id-iûûaê ara weêric neŞ umekan iwatan. Yettuneêsab d aderwic (kkes ccix Muêend) neŞ yeffeŞ i lawayed n teqbaylit am widakakkid-nudder. Cwikanakkenit-id-sbegen isseggasenn70tarrevdafella, inazuôenaginccna d isefra yuŞalasen-d wazal imi agraw yerraten d azamulgerwiyav.

Degixfidegd-bbin awal Şef umezruy n ccna taqbaylit, winfeôqen Şef sinyeêricenqbeluseld 1973 (ulama di tezwert s tmaziŞt zzin-d awal fellas) fkan-dtiktaŞefteswipinisegid-eddaccna n teqbaylit yeddani d unerninwegraw, dtsartitd yedles.

Leqdic agi nnsen yebbi-d awal Şef ccna n teqbaylitsiqbeltimunentntmurtŞerisseggasenn 90. YezziwawaldegixfagiŞertallitnniandaïdles amaziŞdugdudamaziŞsumataurten-id-iûaêkra, acendilêif, ttwaêeqren, uŞalendirrif.

Imyurabegnen-d di leqdic nnsen amektedda teswipt d wamektennera yidesccnan teqbaylit imi tessawev ad tezger si ccna n terudemt d uweûûef n tmurt d wayen is-d-yezzin, (tayri, lŞerba, adrarnOeroer...) arccnanusuternizerfan n wemdan d tugdut d tutlayt d yedles amaziŞ i yebŞaudabuazzayriatenyeŞbu.

Deg ix f agi dŞa, sin imyura yagi bbin-d kra imedyateniwakkena-d-snatenamekteleaccnan teqbaylit.

Segimedyateni-d-yesbanayenamektennera

tmedyazt d ccna n taqbaylit a-d-neddem yiwen uqbel73, wayevseld73.

Qbel 1973

Afrux ifirelles

Ay afrux ifirelles
Ak-ceggaŞ awi-d ttbut
µelli di tegnawt Şewwes
Awi-yi-dlexbaôntmurt
Abrid-ik ivheô iban
Deggenniiqerbumecwâô
fer sidi µebderreêman
Lwali iqblen lebêer
Inas i bab n lburhan
AqlaŞdilŞurbanenîeô
Sellem Şef leêbabakkenllan
Amass-ancallehanemêer.

Seld 73

MuqleŞ tamurt umaziŞ

Ur zriŞansidkkiŞ
Wala s anda tedduŞ
Mi ikkreŞadsteqsiŞ
UfiŞ-d liêala tluŞ
Amzun seggennii-d-ŞliŞ
Ccah dgi imi t ttuŞ

BeddeŞ Şer tiŞilt ssawleŞ
TiŞôiwteŞliŞerwannu
MekneŞ lewhi-wadsleŞ
IlleŞ-iwlaitteziirennu
ZziŞŞerlqeblamuqleŞ
Tumri-yi-dtennaknu

MuqleŞtamurt umaziŞ
Yugurten walaŞudem-ik
Liêala nni deg lliŞ
ËulfeŞ tcewweq s yisem-ik
Tabôatt-ik segmi tt ŞôiŞ
FeôeŞ imi lliŞ d mmi-k.



DileqdicnMuêCerbidRezqiXuwaû,sawven nan-dbelliasseggasn1973dwindegaydegccnan teqbaylitzgersitu\$acnlemêayennyalass,l\$eôba, tayri,artu\$acntugdudizerfannwemdandtlellin tikta ; annect-a ur yeêbis ara akken yakk leûnaf nnivenadilin.

Akka d\$à s umata i-d-bbin awal \$ef unerni n ccnataqbaylit,andai-d-begnamektellatmu\$lin tmeti\$uôesditazwaradwamektessawevadtu\$ald nettat(ccna)igssulintaduklinwegdud,dnettati-d- yessakayen yal yiwen u d nettat i-d-yessedren (tera-d \$er ddunit) tutlayt d yedles amazi\$. Tamedyaztdccnanteqbaylittewwetarmitesawev ad-sekkerwad-ôebiddaryayennu\$enuyettna\$en \$ef tmazi\$, iles d yedles, iwaken a ttekcm s a\$erbaz azzayri, \$er tmendawt n Lzzayer. Akka rranas-druê,yu\$aliûaêitt-idumurdegwakal-is,di tmurt-is.Ccnataqbaylittesspeddatugdudtitmurt nLzzayerutesbeddtilellintikta.

Sinimiyuraya,urttunaraadrrentajmiltiwiw yessefruyen, d wid yettarun tamedyazt, yettwacnan s\$ur atas iccenayen i-d-yufraren. Seg imedyazenagi,udren-dBenMuêamed,Belêanafi, Muêend U Yeêya,AmeôMezded,HaoiôaUbacird wiyav...

Ma yella d ix f nni \$ef wayen yecna Ayt Mengellet,seldmi-d-fkankraisalen \$eftmedurt n Lunisakkdumecwaôinesdiccnasegwasmiid- iqedda di nnuba nni n Kamal Êemadi di1967 ar ass-a, bvan tamedyazt ines \$ef xemsa yeêricen (leûnaf). Di yal aêric µerven a-d fken amek yettwaliLunista\$awsanni ditmedyaztines,uyal aêicfkan-ddgesimedyatenstezlatin.

Leqdic yezzi di tu\$ac n Lunis \$ef wawalen d lempaniyessexdamdiccnaines,amekyettûeggim lehvuô, amek aêeddad n wawal ibennu tizlatin-is yettakasentôuêusawaventizenakeniwata.

Ccnantayri.

Ccna n tayri d win yeïfen amur meqren deg umecwar n tudertn Lunis.Degwedlisagiimyura xteren-dxemsantezlatini-dyettakenudemitayri ditmurnleqbayel.Atent-aya:

Uôoi\$ i turoa tterysel
Igenni-m terkeb-ittawla
Alwiza
Tesvelmev-iyi ur velme\$
Tayri.

Ccna\$efddunit

Ulama nezmer a-d nini belli ccna n Lunis s umata iqeddec tilufa n tudert di ddunit, imyura nne\$ xtaren-d kra n tezlatin iwatan, ttakent-d aîas udem i temµict deg ugraw d tmeti.Tigid tu\$aci tezzin\$eftmeti.

Sli\$ i wîaksi
Amjahed
Ti\$ri n tasa
Arou-yi

Ccnantsartit

Ccna ntsartit i-d-µnanimyura\$erLunisdwini d-yekkatén srid deg udabu, inekkôen tugdut d izerfan n wemdan, iselxen di tmurt anda adabu “aeskri” ur yefki leqder “i\$erman”. Tu\$ac agi kecmentyakdiccnaseld1973.

Aµesekôiw
Askuti
Ammi
Nekni s warrac n lzayer
A macahu.

Ccna\$efyedlesamazi\$

Mbaµd mi yesµedda acêal d asseggas anda iccenulketôantezlatinines\$eftayri,Lunisiêulfad akenabrid i-d-bb°i tmurt degyedlesuryessufu\$ ara. Ma yessufe\$ ad yessufe\$ kan \$er nger n



tmazišt. Annect-a yeooat ad yerr tamušli-s ar
tilinines d iéuran n yedles inesamazi\$. Ger tušac
yecna,bedren-d:

J.S.K
Taqbaylit
A mmis Umazi\$
Neéra.

Ccnatafelsafit

Ccnatafelsafit akkenit-id-nnan imyuraCerbi d
Xuwaû, d wind-yettawinsiteqdiminamadlemtul
amadlempani.Dccnaandabnademilaqadye\$z
degisefranni,adyessexdemalla\$-iswadimeyyez
iwakken ad yefhem izen yefren i-d-yettawi
umedyaz.

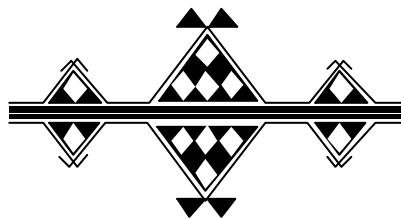
Lxetyaôntu\$actifelsafiyinnLunisiôuê:

Addunit-iw ;
Silekdeb\$ertidett;
Anejmaµ ;
Lxuf;
Siwel-iyi-d tamacahutt.

ArtagaraMuhCerbidwemdakel-isnnan-dd
akkentiranwedlisagidatafer(lwaoeb)iwakenad
rrentajmiltiwideniqeddcendegwennarnyedles
amazi\$,kulyiwenakkenid-yebb°iawal-is
iwakken Tamazišt urt\$elli araatt-beddilebda.

Mi llan ttarun tagara n wedlis nnsen tevêa-d
tmettantsle\$deônMatubd\$asurfentagnittiwakken
as-rren tajmilt i wme\$nas n tmazišt d izerfan n
wemdanyelladitudert-is.

Adlis iwen d-nesken tikelt-a d win iwenµen,
yezmer at yefhem yalamdan ar at ye\$ôen.Ta\$uri-s
att-snerniditussnanyalyiwenarayrµun\$eô-s.





Cix n lecyax

Boucetta Rabah

Enseignant delalanguemazighe

Seg wemnekcām ūer wayeō, mi tezri tedyant add-ternuweltmasadteââuccamadikranterdas ntmurt.

Seg êëuman ar Fêansa, ggtent tuermiwin d-izeggren illagrakal, yalyiwettettas-dadtessufeū tinyellan. Awal-nneūassa-aadt-idnawiūeftallit iṣurkiyen, ūefyiwetntemnaṣntwilaytnBumerdas ūefyelladlmendadCcixnlecyaxneūBaylerbay.

Awal-iw ur yelli d tazrawt tusnānt umezruy maca d asiweō n tedyant akken tella di tsekla timawit d wayen yeddren ar iō-a deg yilsawen imezdaūntūiwantnAytṣemran.

Ɛef 50km deg wegmuō n tmanaūt, ad naf taūiwant n Ayt ṣemrandegwebridaūelnawuṣṣun 5. Tudrin-isdtidyulinūeftūaltinamtuddarmeêa ntmurtnleqbayel. Gertudrin-agiadnafAytXlifa ibayden s wazal n 05km ūef tūiwant. Din ara naf lberjnCcixnlecyax.

Ɛef akken d-nnan imusnawen umezruy, laūkem n Ccix d win yeṣṣfen si tama n Tnes ar lūemṣanSariūarmid tubirett. Dayeninezmerad nerwesūer “lwali” nwass-alberjnCcixnlecyax akkenis-ttsemminimezdaūar ass-a, neūaxxam n lbaylerbayakkenyuraditektabinumezruy, dwin d-yezgandegyiwetntiūiltntaddartnAytṣemerdi lpercnaytXlifayeqqnenūerDuwarelxecna*

Addadnlberjassa-a

D tidett d lberj idermen deg ddrent cfawat umezruy d tedianin d yettuūalen yal ass deg yilsawennAttaddart, macaditemūerntgummad wakal yeṣṣef d tebūirin yettaken lūella ar-iō-a, nezmeradnwaliazalnwemdan-agiditmetti. Ɛas yedrem, aārūnlberjyeqqimakkenyellayiwēnur t-yennul, uladaūawaslebninezmeradt-idnerrss hala skud ccama mazal ur tedrig. Seg wakken

yettwebna di tqacuct n taddart, nezmer ad nwali akktimdinind-yezzinitūiwantnAytṣemran.

Ccixnlecyax

D isem d-yekkren d tudert n yimezdaū n At ṣemran, d isem yeqqnen ūer waṣas n tedianin, maca seg wakken ur tellitezrawtyettwarun, neū kraunadiamanumezruyneū “tasenzikt” akkenad yettwakkes uūebbar ama ūef tallit neū ūef wid yeddren u yesselūan tiūawwsiwin n tsertit neū n tmetti s umata. Anwa izemren ad d-yini ass-a melmiilulCcixnlecyaxneūandanyenṣle?

Nessen belli yerwel s lberj-is di 1830 mi d-yekcem urumi. Kraqqaren-dbelliiruūerTunes, wiyaōqqarentenūa-tFransa?

S mnesba-s ūer Wat Lhadi, Ccix n lecyax yeqqen aārūerwattmurt, yuūaldyiwengerwat taddart maca addad-agi uōeggāl ur ipeṣṣel ara akken ad d-yuūal tikelt nniōen âaerb-nni yellan gar-as d yimezdaū. Acku tamūekranit astahzi, aṣaddiūeflūermanmeddenizad, dayemit-ūunzan lūacimeêaamyergazenamtlawin.

ZahrānLhaditameṣṣutnCcixnlecyaxseg-mi ibeddel fell-aszman, seg-mi teffeū i lmiziriya u tekcemūerwexxamlarbaūtuūalmaāāidtinssnen zik-nniadtaddart. tūemelastahzislūaci, tūemmel adten-twalillūaenu nettatlarbaūttfeggiōenfell-as, qqaren yibbwās seg wakken tugar tamamt ar ūures tessureg-itt armi tewweō tūemmalt s iūâer azal n wezgen ukilumitr. Mi ara d-asen waklan ūuresssuturen tin n Êebbi, ad d-tejmaṣ meêa at wexxam ladūa mi tuūal s tarwa, ad tessuter i waklan-nniads-kksenlxiqnwakud, imiradbdun cōaūdcnanettattettaōia.



Yiwen wass deg wussan yiwen wakli yecna-
yas-d: „ddunttessalaytesrusuatasapdit“. D i
1830mid-tekcemFransa,ccixnlecyaxyerweld
warraw-is,teqqim-dZahrannLhadiiman-is,lberj
izdù-it urumi nettattuàlùerwexxamimawlan-is
aqdim di taddart, bdan ttuàlen-d ùres wussan-
nninziksend adteddudtislitùerccixnlecyax.

Ger yiô d wass tawant tuàl-as d nnger, laâ
ikecm-as-d amnaê tikelt-nniôen. Maca, ass-a
maââiamyiôelli,ass-aur s-d-qqim ara tegmatt-
nni yeâôan ger wattaddart. S wacunwudemara
tqabeltameddit?

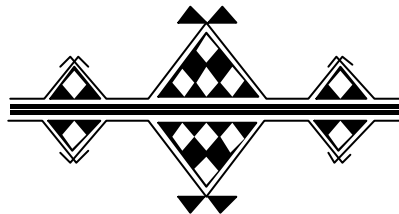
Skud ttpaddin wussan, taââayt iùeban
tettimùur ùef tuyat-is, uldtawacult-is tefkaafus
fell-as, tiùersi n ice§§iôen-is tettban ùef lebpid

ammusyuàl-asdamdakelnwussan,dwuôan.D
yirtaswiptd-yezzinfell-as.

Yiwenwass,ffüenttlawinntaddartùertala,ufant
Zaûra ddaw webrid ad tmegger, beddent,
ttmuqulent, ttaôîant s ustahzi zun akken ur tt
µqilenaraimirtenna-yasyiwet;Aziù-endZahra
Ayagi!

AcuadtixeddmeôaZahra?attarreùîeêôlani
sented-tenna.

Syindafella,yeqqimwawaldccamantedyantar
ass-aqqaren-asditaddart'LemrinddunitdZahra
nLhadi”.





L'expérience éditoriale du HCA

Abdenour HADJ-SAÏD

« Aweôat iêezen ayend-yekkan
s\$ur lwaldin-is, yelha ; win
yernan sayen s-d-yeooababa-s
yif-it ».

CcixMuêendULêusin



Depuis les premiers manuels de lecture des premiers instituteurs de langue amazigh (Ben Sedira, Boulifa et Sedkaoui) à la fin du 19^e siècle, en passant par toute la littérature orale fixée par les missionnaires français (Genevois, Basset), notamment le FDB, au milieu du 20^e siècle, jusqu'aux revues et autres romans en Tamazight, édités par les associations ou à compte d'auteur, à la fin du 20^e et au début du 21^e siècle, l'édition amazighe a parcouru un long chemin et a connu une nette évolution, bien qu'insuffisante.

Nous essaierons dans ce qui suit d'esquisser une première approche de l'une des expériences éditoriales en tamazight. Ils'agit de l'expérience du Haut Commissariat, chargé de la réhabilitation de l'Amazighité en Algérie.

Bien que dans les textes régissant cette institution il n'y ait aucun article lui permettant explicitement de se lancer dans ce genre d'initiative (l'édition), le HCA a, malgré cela, bravé « le vide juridique » et s'est lancé dans l'édition de livres et de revues en tamazight sur tamazight, convaincu que seul l'écrit restera et permettra une réelle promotion et réhabilitation de l'amazighité de l'Algérie, identité, langue et culture.

Outre les actes de colloques et séminaires édités régulièrement depuis 1997, le HCA lance, à partir d'avril 1999, une revue d'études amazighes trimestrielle intitulée « *Timmuz\$* » qui est à son dixième numéro. Cette publication, plus ou moins régulière, est animée par l'ensemble des cadres de l'institution avec la contribution de chercheurs dans le domaine des études amazighes, partenaires du HCA.

En 2000, le HCA a édité un recueil de nouvelles en tamazight intitulé « *Nekknidwiyav* » et une traduction de *Jours de Kabylie* de Mouloud Feraoun intitulée « *Ussandit murt* », tous les deux œuvres de Kamel Bouamara, Chef du Département amazigh de Bgayet. C'est durant la même année que la traduction de l'ouvrage de Mohamed Chafik intitulé « *Aperçus sur trois mille ans de l'histoire des Imazighènes* » a été publiée. La traduction de l'arabe a été faite dans le cadre



d'un consulting pour le compte du HCA.

En 2003, quatre ouvrages ont été édités par le HCA, dans le cadre d'une collection intitulée « *Idlisennne\$* » (=nos livres). Ils'agit de:

- *Uvanntegrest* (recueil de poésie) de Slimane Zamouche;

- *Butiquilhatin* (roman) de Omar Dahmoune;

- *Abane Remvan, ar tagarad netta i d bab n tegrawla* de Khalfa Mameri, traduit par Hadj-Said Abdenouret Merahi Youcef;

- *Lexique du corps humain kabyle-français* de M.A. Haddadou (réalisé dans le cadre d'un consulting pour le compte du HCA).

Toujours dans la même collection, quatre autres ouvrages seront publiés en 2004. Il s'agit de::

- *Mmis n igellil* de Mouloud Feraoun (traduction du *Fils du pauvre* par Moussa Ould Taleb); (mars 2004).

- *Akliungif* de Remdane Ouslimani;

- *Bas\$ar* de Nadia Ben Mouhoub;

- *Sophonisbe* (tragédie) de Hocine Arbaoui.

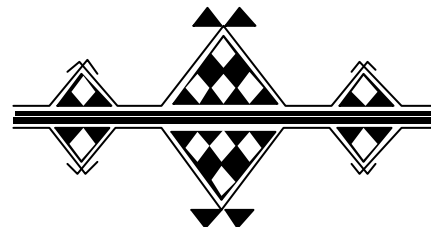
Par ailleurs, onze (11) manuscrits entièrement en tamazight, collectés par le HCA suite à l'appel qu'il a lancé à l'occasion du Salon du Livre Amazigh organisé à Bouira en avril 2004, ont été remis au Ministère de la Culture pour leur édition dans le cadre du « Fonds des arts et lettres ». Actuellement sous presse, leur sortie est prévue pour décembre 2004.

Signalons, enfin, que la distribution de toutes les publications du HCA se fait à titre gracieux au profit des institutions, des bibliothèques, du

mouvement associatif amazigh, des enseignants de tamazight ainsi que tous les chercheurs et autres partenaires de l'institution.

Il est utile, aussi, de rappeler que ce genre d'initiative (l'édition) nécessite beaucoup de moyens financiers ainsi que des moyens logistiques (concernant essentiellement la conception et la mise en page des manuscrits ainsi que leur correction) qui s'avèrent insuffisants au HCA. Cependant, cela ne diminue en rien notre volonté pour persévérer dans cet effort de prise en charge du livre amazigh qui est, certainement, la voie royale vers la promotion et le développement de la langue et de la culture amazighes.

Il me plaît de terminer par cette citation de Mammeri: « *Il était temps de happer les dernières voix, avant que la mort ne les happe. Tant qu'encores'entendait le verbe qui, depuis plus loin que SYPHAX et que SOPHONISBE, résonnait sur la terre de mes pères, il fallait se hâter de le fixer quelque part où il put survivre, même de cette vie demi-morte d'un texte couché sur les feuillets morts d'un livre.* ».





Le dernier printemps de l'espoir

AitSidhoume Slimane Ecrivain, journaliste

La couche fine de neige avait conforté les dires de mon vieux père sur le froid légendaire de Djelfa. C'était en 1993 et je visitais cette ville pour la première fois. J'étais toujours partant pour exploiter du pays sitôt qu'il y'avait possibilité de retrouver la trace de mes ancêtres. Mon ami qui était cadre dans une administration locale me servait de guide et au cours de l'un de nos langages discussions il m'apprit que feu « Tahar Djaout » et quelques anciens d'Algérie Actualité, allaient lancer un nouvel hebdomadaire dont l'intitulé « Ruptures » au pluriel était tout un programme. « Ruptures » était pour moi le point de non retour vers l'époque révolue de la pensée unique et des comportements politiques périmés qui cantonnaient le peuple dans le statut d'éternel assistant. Aussitôt cette information intériorisée, je regardais la ville d'un autre œil. Je me mettais dans la peau du grand reporter ayant comme mission de ramener un reportage en rupture avec tout ce qui se faisait dans le journalisme conventionnel. Je n'avis pas besoin dans cet exercice novateur de calepin ou de dictaphone, la trame de l'article s'imprimait dans ma mémoire sans difficulté. En rentrant chez moi, je n'avais encore rien écrit et je ne comptais que sur le trop plein d'images qui berçait mon imaginaire, pour m'acquitter de cette tâche passionnante. Sur un bout de papier j'avais noté le numéro de téléphone de « Ruptures » ces chiffres magiques me permettaient peut être de concrétiser l'un de mes rêves. A bout de fil une voix d'un calme olympien me répondit. Je reconnus feu « Tahar Djaout ». Je l'avais vu soulever l'enthousiasme de la salle « El Mouggar » en mars 1989, dans un hommage rendu à un autre monument de la culture Algérienne le bien nommé « Mouloud Mammeri ». Il avait parlé dans cette conférence de sa première rencontre avec l'auteur qui avait suscité tant de passions en écrivant « la colline oubliée » et des encouragements qui lui avait prodigués pour embrasser la carrière oh ! combien périlleuse et aléatoire d'écrivain. Il rappelait dans son intervention que le premier

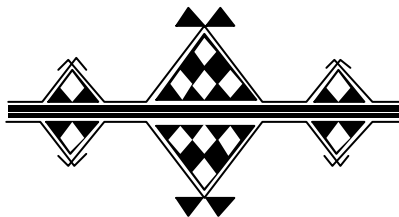
contact fut établi grâce à une lettre envoyée par le jeune « Tahar » qui taquinait déjà, à l'époque l'alexandrin. A la fin de la conférence beaucoup de gens se sont précipités sur feu « Djaout » brandissant le livre d'entretien qu'il avait consacré à « Mammeri » pour une dédicace. Autéléphone je me présentais et il me dit qu'il avait lu certains de mes reportages parus dans « Algérie Actualité ». Il ajouta qu'il suivait d'une façon méthodique tout ce qu'il écrivait en Arabe, en Français et en Tamazight dans la presse libre qui n'était à ses premiers balbutiements. Sans attendre je proposais un hypothétique reportage sur Djelfa. Parce qu'il n'avait pas encore été écrit. Il me remercia chaleureusement d'avoir pensé à son journal et on prit rendez-vous pour la semaine d'après. En prévision de cette échéance, je me devais d'écrire le reportage qui n'était qu'un embryon de bonnes intentions et vœux pieux. Quatre jours après j'étais le bon bout et l'honneur fut sauf. Le jour je m'avançais de façon fébrile vers la Rue « Edward IV » scrutant les numéros qui figuraient sur les frontons des portes cochères. Le siège du journal était là et l'hésitation prise le dessus sur mes résolutions. Je marquais une pause devant l'entrée. Un éclair de lucidité me permit de vaincre mes réticences et c'est la porte du journal qui s'ouvrit devant moi. Là bas au fond du couloir j'aperçus « Tahar Djaout » donnant des instructions à des peintres. Je me présentais une nouvelle fois. Il me demanda de le suivre dans son bureau. Je lui remis les six feuillets de mon reportage et ils l'excusèrent de ne pas pouvoir me consacrer plus de temps. Le verdict de publier le papier revenait au comité de rédaction du journal.

Trois numéros plus tard, mon reportage occupait toute la page seize du journal. Nous restions en contact par et trois autres de mes reportages seront publiés dans « Ruptures ». Le 5 mai j'étais de passage à Alger. Vers midi, je me dirigeais vers le journal sans me faire trop d'illusions, car l'heure était incongrue. Un homme qui avait la carrure



d'une armoire à glace m'ouvrit la porte. Je demandais à voir feu « Tahar Djaout » et le voilà qui s'amène léger comme l'air. Il donnait l'impression de planer sur ce monde qui commençait à sentir les coups de boutoir d'une idiologie rampante. Il me salua et me dit qu'il s'apprêtait à sortir mais exceptionnellement on pouvait discuter un petit moment. Ce petit moment improvisé dura plus de deux heures. J'étais là comme un « fan » se pâmant d'admiration devant son idole. On avait commencé par les problèmes que connaissait le journal. D'abord, il me parla du distributeur qui lui sortait des chiffres erronés, c'est-à-dire que le bouillon dépassait le tirage. Il prenait cette situation burlesque avec humour et il mettait ça sur le dos d'un quelconque bureaucrate complètement déconnecté de la nouvelle réalité que vivait l'Algérie après les événements d'octobre 1988. Ensuite il me demanda quels étaient mes penchants littéraires. Je lui parlais de la littérature Algérienne et de quelques auteurs classiques et de Millan Kundera. Je m'excusais presque de ne pas aimer « Faulkner » que je trouvais très hermétique à mon goût. Il m'écouta sans m'interrompre, et il n'y avait rien d'intrigant dans son silence mais quelques choses de cosmique se dégageaient de son doux regard. Cette impression de majesté était omniprésente, elle lui donnait l'incarnation humaine d'un être leste. Les ondes de sa voix chantante rendaient le récital de ses mots agréables à l'oreille. Par on ne sait quelle pirouette je recentrai la discussion sur sa dernière parution « les vigiles ». Une œuvre qui décrivait les tares du système bureaucratique et les monstres qu'il avait engendré. Mon insolence retrouvée on élan fatidique et j'osais une remarque que je qualifierais de farfelue et qu'il

prit comme pertinente. Je lui distout de go que les lecteurs qui le suivaient assidûment à travers sa chronique d'Algérie Actualité, ne se trouveraient pas dépayés en lisant ce roman. Il est traversé de mêmes peines et préoccupations que tu livres chaque semaine. Je me tus après ça comme un enfant qu'on prend en faute. Sans se départir de son calme olympien, il me dit qu'il n'avait pas remarqué ça et qu'on travaillait sur son roman, il lui était peut-être difficile de sortir de ce dernier sans que cela n'apparaisse dans son travail journalistique. Puis on bifurqua sur l'édition en France et de certaines compromissions que cela comportaient. Il m'expliqua d'une façon exhaustive la vague notion que j'avais sur l'écriture commandée. Ainsi, il me parla de certaines maisons d'éditions qui définissaient pour chaque auteur les thèmes et les angles d'attaque porteurs qui devaient ressortir dans l'œuvre à écrire. Le plus comique dans tout ça, c'est la proposition qu'il avait reçue de la part d'un éditeur appartenant au front national qui voulait un tas de biographies sur les grandes personnalités Algériennes. C'était l'hommage du vice à la vertu. Engentlemen, il avait répondu à son interlocuteur qu'il allait réfléchir à se louer et donner une réponse dans les plus brefs délais. Avant de nous quitter, il me parla une dernière fois du malaise qu'il éprouvait car le journal était obligé d'avoir une sorte de vigile permanente pour parer à toute éventualité. Le mercredi 26 mai à 8h30 du matin deux balles tirées à bout portant par un monstre mirent fin à un parcours exceptionnel plein d'humanisme, de générosité et de simplicité. « Tahar Djaout » a laissé une œuvre dont l'universalité n'est plus à démontrer et qui reste plus que jamais à redécouvrir.





ORFEVRES ET ORFEVRERIE EN ALGERIE STATUT, REPRESENTATIONS ET SYMBOLES

Ali SAYAD anthropologue chercheur
associé au C.N.R.A.P.H.A

A l'exception des touaregs, préservés par et dans le Sahara, qui ont sauvegardé le mot générique « annad, innaden » pour désigner le (s) forgeron(s), les Algériens du nord qualifient l'artisan des métaux et de la forge par le substantif sémitique de « aheddad, iheddaden ». Les hommes qui sont attachés aux métiers de la forge, ont en commun la maîtrise du feu, la parfaite connaissance des métaux, de leurs caractéristiques et des procédés de façonnage pour en restructurer la constitution chimique et leur redonner plus de résistance.

Dès l'Antiquité, le forgeron est assimilé à Héphaïstos, le Vulcain des Grecs, dieu du feu et des forges, tant par sa taille, sa force, son adresse et son pouvoir sur le feu. Nous avons du mal à croire l'inimaginable chaleur libérée par l'activité des forges, tout comme les adorateurs des dieux de l'Olympe auraient eu du mal à admettre une telle fournaise dégagée par les forges d'Héphaïstos. Les religions révélées, héritières de civilisations anciennes, ont puisé et « converti » mythes et légendes des peuples polythéistes, elles ne manquent pas pour souligner les similitudes entre les forges du nos ancêtres et l'enfer. La Bible fit du premier forgeron, Tubalcaïn, le descendant direct du Caïn, maudit pour l'éternité. Le forgeron médiéval, parce que peu enclin aux pratiques religieuses et ne respectant pas le repos dominical, n'est plus le fils d'un dieu mais celui d'un démon et de sorciers. L'Islam a sans doute compris le caractère particulier du fer et du feu quand il annonce : « Nous avons fait descendre d'en haut le fer, en lui il y a un mal terrible mais aussi de l'utilité

pour les hommes ». C'est à quoi David que le Coran reconnaît le pouvoir de rendre malléable le métal, de le façonner. Dès légendes judéo-berbères ne placent-elles pas le tombeau de David au Maroc.

Le pacte de la Sahifa passé à Médine par le prophète Mohammed avec les juifs, jette l'anathème sur ceux qui touchent aux métaux précieux, spéculent sur l'or et l'argent. Le traité autorise les juifs, en s'rachetant de l'islamisation, à frapper monnaie et à opérer en bourse comme arbitragistes de la communauté musulmane, professions avec celle d'orfèvre -, qu'ils continueront d'exercer, même après la dénonciation du pacte. Les prescriptions coraniques considèrent en effet le travail des métaux, - ainsi que les métiers de puisatier, barbiers, bouchers, etc. -, comme profession méprisable, à même de souiller la perfection des croyants. Cette classification élitiste, en métiers nobles et métiers subalternes, explique sans doute les interdictions coraniques à exercer certains emplois. Les premiers cadis (juges musulmans) désignèrent les témoins testamentaires seulement dans les professions « vertueuses ». Ils jetèrent ainsi les bases de la classe bourgeoise dans les pays soumis à l'Islam.

C'est peut-être là un trait observable qui fait que, dans les cités et dans les campagnes nord-africaines, le développement de la forge est exercé par les juifs. Le fait, attesté par quelques rares documents, est largement propagé par la croyance, l'usage et la tradition orale. L'interprétation la plus convaincante de cette spécificité est historique : elle



fait remonter au début de l'ère chrétienne la présence d'un grand nombre de communautés juives dispersées depuis longtemps en Afrique du Nord.

Forgerons, orfèvres, les juifs toucheront tous les métiers du feu. Dans son étude sur l'« Abzim », Wassyla Tamzali* confirme : « Les artisans juifs ont introduit au cœur des communautés agraires et pastorales les secrets et les techniques des orfèvres de l'Asie mineure ce qui aiderait à comprendre l'art élaboré de certains bijoux - , et mis en marche un véritable « prosélytisme passif » marquant les traditions esthétiques de ces peuples et laissant parfois le signe de Salomon sur la face en argent mat de quelques pendentifs ». Wassyla Tamzali se pose la question : « Est-ce parce que les bijoutiers étaient juifs qu'ils étaient aussi « errants ? » L'artisan se déplaçait de village en village, de campement en campement. S'adaptant aux modes de vie de leur clientèle, agricole ou pastorale, il offrait ses services à des ethnies organisées en tribus, clans, groupes, d'importance variable.

Dans toutes les tribus nord-africaines se rencontrent les ouvriers du fer, les uns maréchaux-ferrants, les autres simples forgerons fabriquant et réparant les instruments agricoles : socs (tagwersa), haches à deux tranchants (amentas), faucilles (amger), herminettes (taqabact), pioches (agelzim). Chez les Ath-Yenni en Kabylie, les armuriers forgent tout l'armement pour se défendre de l'adversité (fusils, pistolets, sabres, poignards, coutellerie). Leur art, prisé et raffiné, leur faisait écho et atteignait Tunis, Fès et Tripoli. L'artisan est de tous les événements. Pour célébrer les naissances, les fiançailles, les mariages, il fabrique les bijoux annonciateurs de richesses fécondes (les hommes étant la première richesse car défenseurs de la cité et producteurs et reproducteurs d'abondances). Il est aussi des labours, sarrasins et moissons, en fournissant socs. Pioches, faucilles et autres instruments aratoires. Il participe à la construction des maisons, en confectionnant les outils de taille, de maçonnerie ou du travail du bois. Il s'associe aux guerres tribales, sans s'immiscer entre les belligérants, en fournissant aux deux camps armes blanches, armes à feu et poudre.

* Wassyla Tamzali. *Abzim. Parures et bijoux des femmes d'Algérie*. 1984.

Quand il se fixe au sol, l'artisan continue à observer le provisoire de son atelier mobile, réduit à un mobilier et des instruments réduits au strict minimum :

Le soufflet (tagecult) muni de ses tuyères (ajabu); l'enclume (taâunt), avec une seule bigorne (icc n taâunt) et sur sa table est pratiquée une cannelure (targantaâunt) qui sert à la fabrication des canons de fusil ; les tenailles de forge (tighemdin), les marteaux (afdis), les étaux d'établi (Imehbes ameqran), les limes (lembred), les filières (tixenziar), les étaux à main (Imehbes uffus), les forets (eccukat).

Sa maîtrise de l'eau, de l'air et du feu, tout comme le rougeolement et la chaleur de son antre, inspirent une défiance aussi voisine que celle qu'on éprouve à l'encontre de l'alchimiste. Ses fonctions de guérisseur, de rebouteux, de circonciseur ajoutent au capital de crainte et de rejet, tout en faisant de lui une personne de statut recherché, indispensable à la vie de la cité. Son installation pas loin d'une forêt pour alimenter sa forge en charbon de bois, est un endroit réservé, presque intouchable. On le soupçonne de pratiques magiques, de pactiser avec le diable, on le reléguait à sa forge et son habitation à l'écart des agglomérations. Les lieux-dits témoignent de la présence du forgeron-orfèvre (Tagemmunt iheddaden, la colline des forgerons ; Talla, Taâwint, Tizi... Iheddaden, la Fontaine, la Source, le Col... des Forgerons ; Taxerrubt, Ighil, Agwni... bb-wennad, le clan, le versant, le plateau... De l'artisan, seuls toponymes qui attestent encore, en Kabylie, d'une terminologie aujourd'hui disparue, mais qui, par leur mémorisation, rappellent bien l'intégration de l'artisan dans les structures sociales en Algérie).

La citoyenneté chez les Berbères (du grec Barbaroi) se reconnaît à l'état de paysan, à l'appartenance à la paysannerie. Dans « paysan », il ya « pays » (tamurt), on est mmi-sntmurt, « fils du pays ». Pour dire « tamurt » chez certaines populations berbères du Moyen-Atlas marocain, on dit « tamazight ». Amazigh est non seulement l'habitant du pays, mais aussi celui qui en détient la propriété, « taferka » (d'où est issue l'Afrique romaine, et par extension, le continent africain), la terre perçue comme instrument de production. Pour siéger dans l'agora (agraw), il faut être



propriétaire terrien, c'est-à-dire celui qui se suffit et cède son surplus au moyen du troc. Dès qu'on exerce une profession attachée à la monnaie, où l'échange n'est plus de troc, on est considéré au service de quelqu'un qui vous paie en monnaie.

En ces sens, l'Afrique du Nord rurale a maintenu de très vieilles traditions relatives à la monnaie. Dans la Méditerranée antique les bijoux portés par les filles de « bonnes familles » étaient seulement en argent, symbole de la blancheur, de la pureté, de la virginité, de l'hyménée. On affichait sa condition. L'or était destiné à être frappé en monnaie. Les filles « monnayables » affichaient leur statut social en portant des colliers de pièces d'or. Le nombre de pièces portées autour du cou indiquait l'appréciation que portaient les clients aux courtisanes. L'or était donc le symbole du commerce dans le sens le plus large, y compris celui de la chair. L'artisan, toujours installé à l'extérieur du campement chez les Touaregs, de l'ighrem chez les Chleuhs du Sud marocain, de la taddart, chez les Kabyles du Djurdjura, de la taqleht chez les Chaouis de l'Aurès, de la pentapole chez les Mozabites, ne travaille que sur l'argent pour signifier la virginité de ses clientes. Parce qu'il exerce le commerce avec les femmes et pour les femmes, l'artisan est méprisé pour la double raison :

-1° il exerce commerce pour être rémunéré en monnaie sonnante et rébuchante, tout travail mérite salaire.

-2° il maîtrise les techniques du feu, de l'air et de l'eau nécessaires à la transformation des métaux, comme les femmes il pratique la cuisine magique dans la pénombre de la boutique.

Si on compare le statut social qu'on reconnaît au marabout (noblesse de religion) à celui d'artisan (sorcier), on a deux types de magies :

-1° la magie du verbe, la magie de l'écriture pour le marabout, clerc par excellence. C'est une magie spirituelle qui élève et est garante de l'au-delà.

-2° la magie du feu par le feu pour l'artisan qui peut nuire ici bas (et dans l'au-delà), son résultat est ici et immédiat.

On a deux types de résidence :

-1° Le marabout occupe le centre, la partie supérieure du village. Il est en cette qualité l'âme du village par son savoir religieux, haut degré de perfection. Il exerce son office entre les quatre murs de la mosquée (ou du temple, les prêtres étaient appelés « agurram igerrumen », avant l'islamisation), blanchis à l'adhaux vive, ses messes son publiques. Devant l'autel ou le mihrab il s'adresse à voix haute à Dieu.

-2° A l'artisan on a affecté l'espace périphérique, la zone inférieure du village. Il est en cette qualité le malin. Son savoir s'exerce sur la matière dans la pénombre de la boutique. Les murs de son échoppe sont couverts de suie. Il est dissimulé, devant le foyer de sa forge. Ses messes basses s'adressent à l'esprit malin.

L'un et l'autre se réclament d'un ancêtre mythique pour exercer son office :

-1° Le marabout tire sa descendance (généalogie écrite transmise de père en fils) de Muhammad par sa fille Fatima. Pourtant, ils déclarent tous venir de Saguiet-el-Hamra, dans le Sahara occidental. Leur installation est relativement récente, fin du XVe début du XVIe siècle.

-2° L'artisan remonte son ascendance (transmission orale de père en fils) au roi David, qui aurait façonné la première pince pour retirer du feu le métal en fusion. Leur installation en Afrique du Nord remonte à l'antiquité.

L'un est l'autre sont marginalisés et ne sont pas intégrés à la cité en terre terrienne :

-1° Le marabout se fait rémunérer en nature à l'occasion des fêtes religieuses par le prélèvement de la dîme (âachoura). Il n'a pas la propriété ni de la terre (on lui affecte un jardin pour cueillir des fruits) ni de la maison qui sont des biens « mcmel » (propriété publique). Ses femmes quand elles sortent sont voilées, ce sont les villageoises qui leur ramènent leur consommation en eau potables. Le marabout participe sans voix aux réunions de l'agraw (assemblée) du village seulement pour transcrire les délibérations. Il écrit en amazigh dans une phonétique arabe.

-2° L'artisan, est rémunéré en monnaie la



sonnante et très buchante. Tout comme le marabout, il n'est pas propriétaire de la terre qu'il cultive ainsi que de la maison qu'il occupe et qui lui sont allouées seulement en usufruit pendant la durée de son séjour par le village (bien public « mec mel »). Leurs femmes sortent dévoilées, vont puiser leur eau à la fontaine, ramassent figues et olives et pratiquent le jardinage. L'artisan ne participe pas aux réunions du village, il est seulement visiteur.

Tous deux exercent une double attraction sur les populations :

-1° **a** Le marabout est recherché pour ses vertus bénéfiques (baraka) héritées de son ancêtre mythique. On lui donne des épouses pour avoir une part de baraka mais on se préserve de demander la main de ses filles de peur d'être atteint par l'anathème de l'ancêtre. En cette qualité, le marabout est faiseur de miracles et sa main est porteuse de guérison. **b** - Il est aussi singulier pour le prestige de son savoir coranique, c'est lui qui appelle et préside aux prières, lave les morts et psalmodie la « burda » durant les veillées funèbres, célèbre et rend les mariages licites, enseigne les rudiments religieux.

-2° **a** - L'artisan est craint pour sa magie et à ce titre on le reçoit dans la périphérie villageoise. On se souvient de la légende du forgeron de Qaddous qui amisa le feu au village après avoir fabriqué des serrures qui ferment à clé de l'extérieur, après avoir enfermé les habitants dans leurs maisons pendant qu'ils dormaient. Il est aussi faux monnayeur qui imite toutes les monnaies du Bassin méditerranéen. Marginalisé, on ne donne pas et on ne reçoit pas de filles en mariage de l'artisan. **B** - Il est recherché pour fabriquer les instruments aratoires nécessaires à la survie du groupe, les armes pour sa défense. Il confectionne aussi les bijoux en argent pour doter les mariées.

Dès qu'il y a rapport au travail rémunéré, on est exclus de la société des citoyens. Dans le même ordre d'idées, on peut citer les musiciens réputés être de mauvaises mœurs. Ils sont tolérés et recherchés l'espace d'une fête où ils sont payés pour donner de la joie. Les danseuses qui les accompagnent ne sont-elles pas des filles de joie dans une société très à cheval pour les choses du sexe.

« C'est en forgeant qu'il on devient forgeron »,

ditle proverbe. L'hérédité est quasiment de règle et on rencontre de véritables dynasties de forgerons, d'orfèvres, de maréchaux-ferrants, de serruriers, d'armuriers, de couteliers, de taillandiers... Le transfert du savoir et des techniques se fait par héritage de père en fils, d'oncle à neveu. On exerce la spécialité recueillie dans la famille pour ne pas entrer en conflit et entretenir des rivalités. Il n'est pas rare de voir se relayer sept ou huit générations dans la même boutique. L'endogamie corporative est très forte dans ces confréries, on recherchera volontiers une fille de forgeron pour un fils de forgeron, une fille d'orfèvre à un fils d'orfèvre. Mais les alliances peuvent se rencontrer au sein de familles artisanes.

La Kabylie est sans doute la région d'Afrique du Nord la plus féconde en bijoux. La réputation incontestée des bijoux kabyles est certainement due à la production des orfèvres installés dans les sept villages de Ath-Yenni (aujourd'hui, commune de Beni-Yenni, située à quelques 140 km à l'est d'Alger). Blottis dans les remparts montagneux du Djurdjura, hérissés de traditions, les Ath-Yenni continuent de signer leurs œuvres dont l'origine est séculaire.

L'originalité et le renom des bijoux kabyles viennent avant tout de la présence d'émaux (bleu, vert et jaune) dont la douceur des tons rehausse l'éclat des sertissures de corail. Les bijoux, en argent, reçoivent les émaux dans un cloisonnement filigrané.

Le filigrane est cette technique ancienne qui consiste à faire passer un fil d'argent dans des trous de diamètre de plus en plus étroit, jusqu'à le réduire à l'épaisseur d'un cheveu. En composant au moyen de ces fils les motifs les plus variés et en les agencant par brassage, soit entre eux soit sur une plaque en argent prévue à cet effet, l'artisan vise à obtenir les assemblages les plus esthétiques, passant de la simplicité de la première forme à la maturité du style.

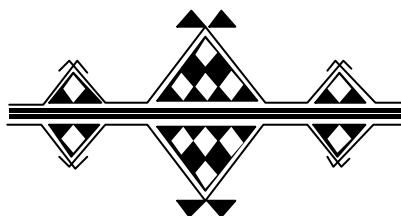
Le passage de l'argent brut à l'œuvre achevée nécessite de nombreuses opérations relatives à la maîtrise de la flamme, de l'air et de l'eau, selon des gestes techniques bien précis, telles les techniques du feu, du choc, de l'attaque, du brassage, de l'émaillage, du sertissage, etc. Les gestes mille fois répétés, les formes et figures géométriques



représentées, ont créé une unité stylistique kabyle qui ne reproduit jamais des modèles stéréotypés. Même si l'artisan est socialement soumis à un faisceau de traditions, la note personnelle émane de chaque bijou qui donne cette étincelle d'individualité.

Faisant taire les mots, le bijou, à l'instar de tous les objets d'art, restitue par un style et un langage particuliers la mémoire d'un savoir-faire, d'un

cumul de connaissances et de techniques. Il reflète une idée de pensées et de sentiments, l'empreinte de la vie émotionnelle et spirituelle, gravée dans le répertoire des formes et des lignes, près des chroniques, des contes et des poésies orales qui créent la mémoire d'un peuple.





Oralités Africaines

Ahmed Ben-Naour

Autrefois, les Bamoums ne savaient pas écrire, l'écriture dont ils se servent maintenant a été imaginée par le roi Nzuya : un nuit, il eut un songe, un homme se présenta à lui et lui dit : « Roi, prends une planchette et dessine une main d'homme, la vece que tu auras dessinée et bois. » Le roi prit la planchette, dessina une main d'homme comme cela lui avait été indiqué. Ensuite il passa la planchette à cet homme qui écrivit et la rendit au roi. Il y avait là, assis, beaucoup de gens, ils étaient tous des élèves ayant en main du papier sur lequel ils écrivaient et qu'ils donnaient ensuite à leurs frères. (...) (1)

L'écriture peut donc faire l'objet d'un mythe d'origine contemporaine depuis son invention et qu'il l'accompagne. Le début de ce mythe Bamoum, écrit avant d'être parlé, dans le premier livre d'histoire de la dynastie du roi Nzuya au Nord du Cameroun a débuté de ce siècle, n'est pas la marque d'un passage de l'oralité à la scripturalité. Il s'agit d'un texte, étant entendu que par ce terme on désigne toute création de parole, singulière, et qui perdure pour être reçue, transmise et consommée comme parole particulière mais destinée à un auditeur général. Que donc l'écriture Bamoum soit sujet ou objet d'un mythe, voilà qui, dans les termes de la science actuelle est proprement « paradoxal, ambigu, contradictoire, ambivalent »... Penser l'oral ne serait possible qu'à l'opposer à l'écrit et inversement.

Mais que l'on se rassure : on n'introduit pas l'oralité par le détour d'une pictographie africaine, uniquement pour faire pièce aux analyses traditionnelles. L'écrit n'est pas ici survalorisé et il n'est pas question d'inventer un équilibre artificiel entre deux modes de la parole dont l'un (l'oral) serait sournoisement considéré comme dévalorisant, ignoble, primitif...

On voudrait surtout que soit claire une position théorique qui, à partir d'une découverte fondamentale, travaillerait à renouveler les statuts de la parole africaine, au delà des approches folklorisantes et des binarismes réducteurs : l'opposition oral/écrit prolongée dans la froideur des arguties formalistes d'une vieille manie des sciences de l'homme et de la philosophie.

Pour le siècle à venir, il n'y aura plus à se lamenter sur la pseudo-fugacité des cultures orales, sur leur caractère mythique, stéréotype, archaïque... on voudrait que s'initie en Afrique un débat sur la question du texte comme tel et non sur sa détermination par son mode d'écrit ou oral ; que cessent l'abandon de la parole pour l'ombre.

Découverte fondamentale : C'est Amadou Hampaté Bâ qui, le premier, établit l'adéquation entre la trace chromatique et la scarification rupestres du Tassili n'Ajjer et l'organisation imaginaire de la société peul. Sa lecture de la fresque de Tin Tazarift établit sans aucun doute la liaison d'une oralité et d'une scripturalité qui se portent, se répondent et se rejoignent. (2)

Oralité africaine..., énoncé double en ce qu'il désigne dans l'épistème actuelle : d'une part une forme de discours à la fois fragilisée par l'agression des pratiques oratoires ou scripturales dites modernes, et tenace, résistant, efficace, s'adaptant pour perdurer à toutes les situations ; et d'autre part, en ce qu'il est rapporté à une espace/continent trop vaste pour supporter une signification homogène et unitaire, trop étroit pour faire de cette signification un univers anthropique.

Énoncé problématique en ce qu'il oblige à prendre position dans la théorie, sur les conditions de l'énonciation elle-même : l'oralité africaine

(1) ch. Gery, les choses du palais,

(2) A. Hampaté Bâ, Les fresques bovindiennes du Tassili n'Ajjer



S'inscrit jusqu'à l'heure actuelle dans ce que les sciences de l'homme discriminent par rapport à ce qui serait la culture écrite; la scène représentative s'anime de cet éternel jeu d'opposition qui exclut du débat la parole elle-même. Il y a lieu et matière à débattre au centre d'une perception nouvelle de notre être au monde, de nos rapports aux autres, et de notre rapport à nous-mêmes; lieux et matières à débattre de l'insignifiante d'une africanité qui serait oralité absolue, émotion pure... ce que d'autres appellent l'infantilisme, l'archaïsme... oralité pure, voix dans un éther désincarné, hors du monde où son inscribilité serait, à l'origine, impossible.

Alors, demeure entre autres possibilités de changer de base, celle de penser l'acte de langage comme texte actif: les peuples et tous les africains, tous les hommes depuis le paléolithique gravaient et peignaient leurs mythes, leur imaginaire et le savoir d'eux-mêmes sur la face du monde. Le roi Njoya inventa une écriture pour consigner une histoire mythique de sa dynastie; c'était en... 1900. Amadou Hampâté Bâ a lu à 7000 ans de distance l'imaginaire Peul, en ses représentations rituelles (lootori) (3), sociales, mythiques... Miracle de la permanence: la roche a parlé après 7 millénaires d'absence. Elle a parlé parce qu'en est pas morte la voix Peul, la voix africaine. Déchiffrement, décodage, lecture immédiate, identification par la forme, la couleur, le rythme, le cheminement de la lettre. Lettre alphabète, car hors du temps, hors de la ligne de fuite de la graphie dite moderne réduite par séparation du dire et du faire à n'être que le signifiant du signifiant, dans le silence l'étal de la voix.

Sortir donc de la dichotomie oral/écrit pour surgir dans la grammaticalité des voix et dans l'oralité des graphies africaines. Constatons encore que l'énoncé évolue mais reste cloué dans l'ancienne scène représentative, où les oppositions binaires constituent le noyau actif des théories. Aussi faut-il aller plus loin: le texte comme produit audible est soutenu par l'acte de langage sans lequel il n'existerait que bruit et soliloque. L'acte de langage comprend aussi bien la performance de l'acteur que celle de l'acteur meddah ou griot d'une part, auditoire de l'autre. Il y a à ouvrir sur l'aspect refoulé de la performance qui est son inscription dans la mémoire, dans le corps, dans la danse, dans la musique l'inscription est un acte de langage - blessure initiatique inscrivant la mémoire

Et l'identité du groupe sur le corps de ses membres, qalam du « lettré » sur la planchette, doigts de femme aux portes de la demeure, silex sur la roche elle est expression rituelle de la vocalité, prolongement corporel. En ce sens elle organise les chronotopes du sens, et s'anime du sacré qu'elle produit.

Alors, la cosmogonie se chante, se déclame, se peint, se grave, se tisse, se brode partout où la surface du monde appelle la voix le corps et la main. Le monde par l'inscription du poème devient prolongement de l'homme en tant que ce dernier en est l'émanation.

L'énoncé symbolique se vit dans l'acte par lequel est parlé le mythe. Que cesse la voix, que s'évanouisse la parole et l'acte de langage inscrit sur une paroi ou sur un tapis, cesse de signifier. Il y a tellement d'écritures muettes!!!, qu'il en est rien mais qui, dans l'insensé, révèlent encore et toujours l'extrême beauté des lignes, des proportions, des couleurs, qui devaient sans aucun doute conjindre la musique du verbe par lequel tout arrivait.

« L'oralité » africaine se devrait dire vocalité quand dans le rapport à l'invisible, voix et livre, s'emmêlent dans la « dette du sens ». (4) L'annonce, la prédication, récit hagiographique, se pratiquent et se vivent à voix haute et pleine:

waidhaquri'alqur'ânfastamiû'lahu
waancitûla'allakumtarhamûn.
Quand la prédication est récitée, écoutez-la et peut-être vous sera-t-il fait miséricorde.
Récite au nom de ton seigneur qui créa!
Cette écriture-nul doute à son endroit, est pour les pieux.

Le livre s'entend dans le même temps qu'il se grave, et l'écriture n'est pas lecture mais prédication, s'adresse aux hommes. Mais disparaissent l'audible/lisible et la performance comme acte de langage, lorsque dans le continent comme dans le reste du monde, le dire répudie le faire, lorsque la parole est relayée pour signifier l'action; brisée dans la conscience de soi qui fait que désormais le parler comme action rejoigne le folklore et le musée dans la froideur des cimetières culturels.

(3) Amadou Hampâté Bâ: L'éclat de la grande étoile suivit du bain rituel Armand Colin.

(4) Marcel Gauchet les désenchantement du monde, Gallimard.



D'où vient-il que les historiens retrouveraient la chronologie, le fait, l'événement positif derrière ce qui, au préalable, a été défini par l'irrationalité de sa « logique » ? Le texte oral/vocal du griot, du meddah, serait à travailler pour le débarrasser de sa gangue merveilleuse (i.e. infantile) et découvrir, ce faisant, son essence rationnelle, le message historique, ce qu'il a vraiment voulu dire. Par définition, la légende, le mythe, l'époque, le panégyrique, devraient subir un tamisage, comme si le griot était tout sauf un historien sérieux.

Que l'écrit soit considéré comme un document d'histoire, c'est en soi un acte théorique fécond. Cependant l'histoire africaine qui prendrait le texte pour ce qu'il n'est pas née encore: un texte particulier qui n'a pas l'intention d'être un document ultérieur pour un historien positiviste, mais un texte à temporalité singulière dont il faut maintenant trouver les occasions et les symboles, et reconstruire la scène sociale, politique, économique, religieuse qu'il éclaire.

C'est ici que se dessine non la distinction mais l'unité de tous les dires; l'esthétique que les anime restant marquée du sceau de la Provence, en ce que la « lettre » est à la fois histoire, religion parole politique, souveraineté. Tous les discours

s'assignent au même référent: ils sont une seule parole qui se déploie dans les méandres de la vie sociale, pour dire la qualité de l'être ensemble en Afrique. Le poème flamboie de ses sonorités. Le mot est à lui-même sa finalité. Il n'a plus besoin de signifier. Il est rythme et harmonie, voix et corps. Le poème est histoire, c'est à dire toute histoire, de toute royauté. En ces sens, il n'a pas de référent historique puisque pour toute royauté la structure du panégyrique ou du mythe de fondation est la même. Alors le poème est simplement beauté vocalique, c'est à dire rythme pur. Les littératures africaines sont encore, dans les genres extra-africains qu'elles ont adoptés, porteuses d'un être au monde qu'elles situent, les identifie; quelles richesses peuvent-elles dissoudre ou au contraire, libérer selon la qualité de leur ressourcement dans les voix(es) africaines!

Mais voici que s'estompent les modes d'exister et de dire. Voici que les rituels s'essoufflent en folklore, que l'épopée s'industrialise, que la pacotille étouffe les voix. Les vieillards meurent, les bibliothèques brûlent sur l'autel d'une modernité sans visage. Que reste-il de la parole vivante qu'elle soit destinée à la mort?

« Il faut se hâter l'histoire va fermer » disait le poète.

